Esther est partie.

Roman

Frédéri Marcelin

Nous sommes tributaires des éléments, l'eau, la terre, l'air et le feu autant que les astres conditionnent nos inclinations. Sans eau point de vie, sans terre point de nourriture, sans air tout est suffocation, et sans feu point de chaleur. Mais ils peuvent se déchaîner alors l'inondation, la faim, la tempête et la guerre deviennent notre lot. Nous devons sans cesse veiller à leurs humeurs sinon nous sombrons dans le chaos, emportés par leurs colères vers des heures tragiques.

L’EAU

Elle est source essence sève et sang.
Elle baigne le minéral le végétal et l'animal.
Omniprésente même dans l'absence
Elle est claire calme rapide agitée
Forte douce ou cruelle ou salée.
Sa force est incommensurable dans la colère
Et sa persévérance absolue
Qui dans sa lutte cristalline et obstinée
Abat le plus puissant des granits et le polit.
La lumière est sa compagne de jeu
Toutes deux depuis les temps immémoriaux
Dansent une valse éternelle en grands arcs irisés
De leur étreinte naissent zéphyrs et tempêtes.
Leur alchimie commune transmute
La liquide présence de minéral en éther.
Elle est matérielle autant que spirituelle
Liant en un cycle divin
Froidures glacées et vapeurs éthérées.
Elle transporte nos générations
Qu’en orgasmes inondent le sein de nos femmes.
C'est par elle que vient l'enfant
Et c'est en elle que la chair quitte les os.
Elle étanche notre soif et coule nos navires.
Elle fait tourner nos moulins
Et dans sa crue périr nos enfants.
Elle est vie et mort, amour et haine
Bénéfique ou maléfique.
De sa précipitation des cieux
Naît l'espoir de nos récoltes
Mais se perdant dans la nuée elle ruine nos semences.

Espérée et redoutée attendue et quémandée
Elle enfante des dieux qui à leur tour se déchaînent
Sur nos pauvres échines humaines.
Elle va de la montagne vers l'océan
Puis renaissante de la mer
Revient jusqu’en flocons apaisants
Recouvrir nos tourments.
Mais reconnaissants nous la savons bien plus souvent
Bonne que mauvaise juste qu'injuste
Douce qu'amère et tendre que violente.
Nous la savons parce qu'elle est en nous
Et que nous sommes d'elle.

Moïse Gros descend de la diligence à l'arrêt de la tour de Sabran. La silhouette élancée, il a les épaules larges, mais sans plus, le regard noir et vif, l'air malicieux mais bonhomme, et bien qu'assez jeune encore, le crâne fort dégarni sous le chapeau. L'homme passe de la tête la plupart des clients de l'auberge. Deux tables sont disposées dans la salle basse. Il s'installe à la première, sous le départ d'une voûte, face à la porte qui donne sur la petite cour intérieure. Il commande au cabaretier une bouteille de vin et tire de sa besace un solide casse-croûte. Il mange lentement, coupant avec précision et méthode le pain et le saucisson. Mâchant délicatement cette nourriture, comme si elle eut été tirée du garde-manger de Dieu.

Depuis le gué de Bonpas jusqu'à la Tour de Sabran, Moïse Gros a traversé la moitié du pays. Ce pays commence lorsque le Calavon, déjà fatigué par sa course chaotique et calcaire, s'essouffle et s'étiole lentement vers la Durance. Il s'y embouche dans un fatras de marécages habité de castors, grouillant de mille couleuvres fines et enclos d'oseraies. Tout un peuple de grenouilles bien grasses y coasse et s'ébat dans un clapotis brun vert et trouble. C'est dans ce marais, que confluent et se mêlent tous les alluvions arrachées patiemment aux montagnes par la Durance et le Calavon.

Dans cet enchevêtrement d'îlots changeants et mous s'élancent quelques peupliers, quelques bouleaux argentés, quelques saules qui puisent dans ce limon incertain une force peu commune qui les fait jaillir hors de l'armas. Dans ce palus échouent tous les miasmes rejetés par les monts du Vaucluse et le Luberon, quand ils sont lavés, rincés, purifiés par la violence des orages salutaires et monstrueux qui éclatent là-haut dessus dans les temps de la fin de

l'été. Là-dedans, des hérons claquant du bec se régalent des batraciens bavards. D'en haut, des buses surveillent, tournent, montent, descendent, virent, s'abattent puis remontent encore plus haut. Elles poussent leurs petits cris, virevoltent, plongent, coursent des pies indiscrètes et effrontées et comme agacées par la lumière s'effacent et disparaissent dans le ciel incandescent.
Plus loin le Rhône.

Le cœur du pays, c'est quand dans son milieu, la vallée ouvre largement ses genoux et soulève un peu ses cuisses. Ici elle est toute cerclée de collines endentées de blanc, mais plutôt bleues les dents ou grise, parce que le soleil, trop fort, écrase tout et mélange les couleurs. Quand tu remontes le Coulon, à aller sur Apt, tout le sud est bouché par le Luberon. Il se dresse là, net, sûr de lui, immense. Habillé d'yeuses, de garrigues, de pinèdes, avec par-ci par-là quelques morceaux de sa peau nue. On le dirait mobile, avec tout en haut sa forêt d'écume de cèdres. Tu pourrais croire une vague énorme, portant dans son ressac des villages comme des grandes barques de pierre.
On croirait qu'un raz de marée gigantesque a amené depuis Marseille et planté entre Durance et Calavon cette montagne, comme un accent circonflexe pétrifié.

De l'autre côté, juste en face, à quelques coups d'aile de faucon, la terre monte doucement en terrasses, s'enfle, hoquette, danse, se fracture, tombe un peu, puis repart plus douce, mais aussi plus sévère, pour s'en finir alors plus loin, beaucoup plus loin, tout au fond, en Alpes froides qu'on ne voit pas d'ici, mais que l'on devine ou que l'on imagine bleues, blanches et hautes, grandes fortes, et puissantes.
À mi-chemin de la hauteur de ce flot statufié, si ton regard saute les premiers contreforts des monts de Vaucluse et oblique très légèrement vers l'ouest, tu embrasses tout entier le Ventoux. De loin, de tout en haut, fraternel et rassurant, levé le premier, couché le dernier, avec sa tête dans le ciel et ses pieds dans la terre du Comtat, son gros

orteil droit replié sous Carpentras et le gauche grattant Sault par en dessous, il est comme un dieu bienveillant, comme un berger attentif à son troupeau. Lumineux, vigilant et débonnaire, qu'il s'assombrisse soudain et se fâche, c'est lui qui lance alors ces orages terribles qui fracassent le ciel contre la terre. Mais en réalité c'est un farceur, qui laisse croire à tout son troupeau de dupes, qu'il est si haut que sa tête est toujours couverte par les neiges, quand ce ne sont que cailloux qui blanchissent son chef.

Gros vient d'Avignon, il y a rencontré Grangier, le notaire. Moïse vient enfin d'acheter le dernier moulin, celui qui ferme la gorge, celui par l'issue duquel la rivière fait son ultime saut de cabri avant de se couler, plus calme, dans son lit du dessous de Gordes et de filer toute tranquillette vers Saint Pantaléon.

La veille après-midi, chez le notaire il a été magistralement impressionné par la grande maison, dans cette ville pleine de monde. Dans le vestibule, deux grandes glaces en trumeau se faisaient face, et son image malhabile reflétée à l'infini lui avait donné le vertige. Tout penaud, il avait attendu là, longtemps, triturant son chapeau et n'osant pas s'asseoir sur l'étoffe cossue du canapé. Un clerc était venu le chercher dans le vestibule et pour accéder au cabinet de Grangier, il avait dû traverser l'étude. La pièce était toute tapissée de livres.

Un air de feutre pesait là-dedans et les plumes crissaient désagréablement sur le papier dans une odeur d'encre, de vieux cuirs et de transpiration séchée. Quatre ou cinq paires d'yeux regardèrent passer ce paysan avec un sourire entendu. Moïse se sentit rétrécir dans son vêtement. Il eut l'impression que tous ces ronds de cuir riaient d'entendre les gargouillis froids de son ventre. Le cabinet du notaire sentait moins mauvais et s'ouvrant par deux hautes fenêtres sur un jardin intérieur, il était beaucoup mieux éclairé que le secrétariat. Un feu pingre vacillait dans une superbe cheminée de marbre blanc ouvré de motifs végétaux. Cependant, et malgré l'étroitesse des petites flammes, il faisait bon dans la pièce, et le notaire paraissait être un

homme chaleureux. Il se leva de derrière son large bureau et vint accueillir son visiteur sur le seuil de la porte avec un sourire de marchand et une faconde toute méridionale.
Devant cet homme plutôt petit et sympathique, Moïse fut moins emprunté que pendant son attente dans le vestibule, mais resta encore dans une réserve timide. Il ne s'assit dans le fauteuil que lui présentait Grangier qu'avec réticence et du bout des fesses.

Le notaire avait mandat des héritiers de Léonce Bougnas, le dernier meunier qui avait conduit trente ans le moulin du bas. Sa femme morte, le meunier était tombé de la farine dans la peine et le vin, sans pouvoir ou vouloir jamais en sortir. Depuis presque vingt ans le moulin endormi, s'effritait, les tuiles glissaient du toit peu à peu, le lierre enserrait jusqu'aux meules et grippait tout le mouvement. Le bief étroit, taillé dans le rocher était encombré de détritus. L'eau passait là où elle pouvait, entraînant périodiquement quelque pierre disjointe, quelque planche pourrie. Quant à la maison du maître, elle ne valait guère mieux, et tout ça, pour Moïse, était une grande désolation. Aucune brebis, aucune chèvre ne paissait plus dans les champs de Bougnas, les herbes folles couraient partout, les orties mangeaient la maison à hauteur des fenêtres, les volets battaient au mistral. Seules des bêtes sauvages habitaient ces lieux abandonnés. Personne ne s'était jamais porté acquéreur de ce bien, depuis que Bougnas s'était pendu le long du barrage. Seul, Gros rêvait de relever de la ruine le moulin et la bastide maudite. Il avait dû attendre longtemps l'argent nécessaire à son projet, et maintenant, muni de longues années d'économies, il imaginait la façon dont il allait relever les ruines et rendre la vie au moulin délabré. Il sortit de sa ceinture de flanelle la bourse qu'il gardait serrée contre lui et déposa sur la table du notaire l'or patiemment acquis et jalousement conservé. Mais il s'en sépara sans état d'âme, car l'or allait, dans un instant, accomplir un miracle : transmuer son rêve en réalité. Moïse Gros, solennel, apposa sa signature au bas de l'acte.

Maintenant la rivière coulait dans sa vallée. Les trois moulins étaient siens. Il était comme étincelant de l'intérieur et ses grands yeux presque noirs riaient fièrement au-dessus de son énorme moustache.

Il a plu quelques jours auparavant et un fort mistral secoue les arbres, déjà presque nus. L'automne est bien avancé, il fait froid, et c'est à contrecœur, qu'après le repas, il prend à pied le chemin de Cabrières. Il laisse sur sa droite le Luberon, traverse le chemin Roumieux à l'endroit où vient s'y accorder la route d'Isle de Venisse et s'engage gaillardement sur la première sente. Au soleil, la marche n'est pas trop pénible, mais dès que le chemin passe à l'ombre, Moïse frissonne et ses yeux pleurent un peu. Sa carcasse massive revêtue de sombre se détache nettement sur le clair du chemin blanc. Il tape gaiement du pied dans l'amoncellement des feuilles mortes que le vent rabat sur le talus et ce bruissement léger lui fait penser à la rivière. Il marche d'un bon pas et il est vite rendu au village. Cabrières est bâti sur la hauteur, pourtant le village et son château sont comme tapis dans un vallon et semblent seulement araser la pente douce du début de la montagne. La rue principale, étroite et anguleuse, ondule entre les maisons comme un aspic et va se perdre, passé le dernier mas, dans une forêt de cèdres touffue et rêche. L'homme entre dans la cour de la maison de Daniel Marquis. Son ami est absent mais sa femme, la belle et gracile Sarah, le reçoit avec bonne humeur et lui offre un plein bol de vin chaud. Il déglutit ce vin, au fort parfum de miel de lavande avec sur le visage toute l'expression du bonheur. Gros est content. Il savoure avec délice sa victoire et la préparation de Sarah. Vers les cinq heures, le soleil bascule sur les collines. Il doit maintenant rouler sur Lagnes et glisser sur les Sorgues. Avec le fraîchissement du soir et la tombée de la nuit, Daniel, qui vient de passer cet après-midi de décembre à tailler sa vigne de Bourbourin, franchit le seuil et découvre son ami installé confortablement au coin du feu, conversant avec Sarah qui prépare la soupe.

- Adieu, Gros !

- Adieu Marquis.
Les deux hommes s'embrassent. À cet élan, on sait leur amitié plus solide que le rocher de Lioux. Daniel aime Gros comme son propre frère, mieux même.
Daniel a épousé la douce et belle Sarah que Moïse et lui se disputaient du temps de leur jeunesse. Mais malgré cet amour, une sombre tristesse habite son cœur.
Dans ce temps-là, la beauté de Sarah se savait au moins à trois ou quatre lieues à la ronde et les soupirants venaient de loin, qui tentaient leur chance à la sortie de l'office du dimanche.
Ha ! Ses yeux lavande foncée, son nez très droit, très fin, ses lèvres charnues, son visage de gourmandise, encadré de cheveux couleur de noyer ciré, faisait brûler de fièvre tous les garçons.
Moïse avait marié Ludivine, la cadette de Daniel.
Des années ont passé depuis ces mariages. Les saisons se sont succédées, plusieurs fois même, la neige est tombée. Gros a eu plusieurs enfants et eux-mêmes grandissent. La vie est en fête et jouit de tout son droit au sein de Ludivine. Mais le ventre de Sarah est resté sec et c'est le malheur de Daniel.
Les hommes s'assoient sur le banc, à table et boivent ensemble de ce vin que Sarah garde au chaud depuis l'arrivée de Moïse. Ils ne parlent guère, boivent à petites lampées ce breuvage sucré. Ils font durer le plaisir du vin et de la rencontre. Gros, la tête droite, regardant négligemment le bol de vin, surveille Daniel du coin de l'œil. Il ménage son effet, amène la conversation doucement, suppute et observe les réactions imperceptibles de son beau-frère.
« - Je vais avoir besoin de toi. La charpente du moulin de Bougnas. »
Daniel soulève un peu le regard du côté de Moïse. Moïse trépigne intérieurement, il a vu l'envie traverser furtivement l'œil de Daniel, et retient toujours sa parole.
« - Les meules aussi. »

Avec le silence entendu et complice des deux hommes, la parole contenue de Moïse et l'écoute faussement distraite de Daniel, l'atmosphère de la cuisine est lourde et pétillante à la fois. Sarah ajoute une bûche dans la cheminée. Elle connaît bien leur manège, c'est le même qu'autrefois. Ils sont là à se flairer le derrière comme deux jeunes chiens, à tourner autour du pot, à n'avancer qu'à petits pas, à retarder l'engagement. Ils savent déjà tout, mais n'en veulent rien laisser paraître, c'est comme un duel, pour de rire, une joute de carnaval.
« - Té ! Le moulin de Bougnas tu dis ?
- Ouais…
- Alors, tu…
- Depuis hier, dix ans, tu comprends. »
Sarah vient leur servir la soupe. Le silence s'installe à nouveau. Les bonshommes mangent, trempent du pain. Elle, les regarde, pense à leur enfance commune, à Ludivine, elle sourit et la lavande de ses yeux devient un peu plus pâle, un peu mouillée.
Ils vont tous dormir, chacun selon son rêve. La nuit se fait longue vers le début de décembre. Le sommeil s'étire en langueurs chaudes sur les paillasses, au fond des lits, sous les gros édredons de plume. Cette nuit-là, Sarah, blottie contre Daniel, au fond de leur chambre, songe beaucoup, à des moissons, à des jardins pleins de légumes frais, de melons juteux, de pêches sirupeuses, d'amandes très vertes et veloutées. Dans ces moments-là, elle sent son ventre plein d'une chaleur intense, lever comme une grosse boule de pâte à pain, bien à l'abri dans son pétrin de bois. Elle sent les ferments bouillir. Elle sent tous les mouvements de ce travail secret, avec une précision de détails fantastique. Et, cette sensation, sublime et chaleureuse finit immanquablement par déchirer sa nuit et blesser son corps de femme d'une gelure profonde et cruelle. Tandis que Moïse, couché sur le radassier, dans la cuisine, épanouit son rêve en vague de farine de seigle et de froment, en ruisseau bondissant, en arbres épais, très

hauts et très verts, Daniel demeure éveillé sur le ventre vide de sa femme et pleure l'absence de ses fils.

Au petit matin, un léger voile d'une blancheur transparente filtre un ciel très pur et déjà bleu. Le vent qui s'était tu toute la nuit redonne de la voix, on devine qu'il va forcir et tenir au propre le pays, jusqu'au soir. Gros reprend sa route, Daniel viendra la semaine prochaine. Ce matin il est d'humeur flâneuse, et au lieu de rejoindre Lancie en descendant sur les Imberts, par la bonne route, il monte par le haut du village et s'engage sous les cèdres touffus et serrés comme des soldats en bataille. Malgré le froid assez vif, la forêt dégage une forte odeur de résine dure et sucrée. Des rouges-gorges égrènent tout le long du chemin de discrets puiit-puiits, qui sonnent dans l'air très pur comme des petits verres de cristal. La marche dans les collines est légère, il avance rapidement et sort de la forêt avant les Cabanes. Il oblique sur sa droite et attaque résolument la descente sur la vallée de la Sénancole. Moïse gambade comme un minot et son rire large aspire les senteurs de la garrigue. Il accroche en courant sa besace aux branches crépues des chênes verts, il ébouriffe au passage des kermès ou des genévriers, et déboulant dans de petites prairies hérissées de chardons secs, il lève parfois un perdreau ou une compagnie de tourdres. Il s'arrête pour souffler contre un chêne rouvre. Le pied désherbé de l'arbre et le bas de son tronc tout usé, presque poli par endroits, trahissent l'habitude d'un solitaire, un gros mâle d'au moins cent soixante livres. L'odeur fortement présente du sanglier lui donne la chair de poule et remue en lui une fougue bestiale. La force contenue de tout son être a besoin de s'exprimer, il a envie lui aussi de se rouler dans la terre, d'attraper à pleines mains des mottes d'herbes et de crier, de crier fort, de crier à gorge déployée son bonheur et sa joie et sa folie, tellement ! Le cri sort de lui, énorme, furieux, jubilatoire et libérateur.

Un peu plus loin, passe la vieille route pavée, il la suit, finit la descente en virage jusqu'au lit du ruisseau, passe le gué et amorce la remontée vers Lancie. Il n'y a personne au mas des Bouscarles,

mais plus haut il croise le vieil Auguste qui garde ses brebis sur une terrasse, à moitié endormi dans l'encoignure de porte d'une borie, le chapeau sur les oreilles, la tête sur le bras et le bras accroché au bâton. Le chien aboie, s'approche, regarde Gros, bascule un peu la tête de côté, pisse sur une grosse pierre et tranquille comme Baptiste s'en retourne garder les moutons. Le vieux lève à peine le nez, et en guise de salut bouge négligemment son bâton sur un petit signe de tête. Après Lancie, le pays plonge sous Gordes puis languit jusqu'à Joucas avant de se hisser doucement vers Saint Saturnin. Moïse arrive sur la Véroncle sur les coups de midi. Il s'assoit sur le pont qui enjambe la rivière, la regarde couler, voit passer l'éclair d'un gardon, dépose son sac, en sort le talon qui reste du saucisson, son dernier morceau de pain et casse la croûte en écoutant couler l'eau. Maintenant, Moïse Gros est apaisé, il contemple sereinement cette eau qui est son bien, il voit au travers des arbres décharnés la montagne se lever devant lui et s'ouvrir la gorge d'où sort sa rivière. Il cherche dans ses poches un fond de tabac, il bourre sa pipe à moitié, bat son briquet, souffle sur la mèche et allume la pipe. La fumée, à peine sortie du fourneau s'échevelle dans le vent, celui-ci a rabattu ses prétentions et souffle désormais modérément. Le dos au soleil Moïse est bien, il tire de longues bouffées et profite de la chaleur pourtant timide du soleil sur son échine. Il se lève, plie son couteau, secoue son pantalon pour en faire tomber les miettes, ajuste la besace sur son épaule et s'en va, suivant la rive gauche de la Véroncle vers la bastide du pauvre Bougnas. La ruine pourtant désolée lui paraît coquette. Somme toute, le toit refait, les volets changés, un bon crépit sur la façade, un bon coup de chaux à l'intérieur et le pré devant la maison nettoyé et fauché ras, la propriété ferait encore envie à plus d'un paysan. Il inspecte le dedans du mas, décidément il ne manque que du travail pour ranimer les lieux.

Le sentier continu le long de la Véroncle sur environ deux cents mètres, puis bute contre le barrage. Il faudrait débroussailler et restituer l'ancien chemin, pour que les charrettes puissent accéder au

moulin facilement. Moïse escalade le barrage, remarque que la marteillère a besoin d'une sérieuse réfection, visite le moulin, retire du bief quelques pierres, et s'engage dans la gorge. Le cours d'eau a belle allure et son débit assez régulier provoque dans le défilé un murmure fait des mille clapotements changeants de l'eau sur les pierres du bord du lit. Parfois une grosse racine vient faire un remous plus grave dans cette musique légère. Remonter le cours de la rivière par le fond de la gorge n'est pas chose aisée et Gros doit à plusieurs reprises se hisser sur les rochers pour ne pas être mouillé jusqu'à mi-cuisse. Ici, sur la rivière, dans le profond de la gorge, le vent ne se sent plus du tout, l'abri est parfait dans ce couloir de roc. On aperçoit en haut, des branches de pins venir se secouer au-dessus du vide, puis se retirer promptement et revenir encore. Cette danse qui paraît rythmée par les caprices du ruisseau, entraîne une étrange confusion où tu te demandes si tu es finalement porté par le flot ou soutenu par les airs. Deux fortes ailes rocheuses partent du dessous de l'eau jusqu'au ciel en formant un Vé assez large. Ainsi, malgré l'étroitesse du lieu et même auprès de l'eau, dans ce fond de canyon, le ciel reste grand ouvert. Ensuite les berges s'éloignent l'une de l'autre, l'eau est plus calme, le chemin du bord se fait praticable, on dirait alors un petit lac au bout duquel se dresse un rocher si vertical qu'il semble basculer sur le promeneur. Sa base est rongée, grignotée, usée, sapée, polie, loin sous l'aplomb et le lac pénètre l'intimité de la roche avec douceur, force et détermination. Ce drossage est en plein dans le virage qui fait basculer la rivière de l'est vers le sud. Lorsque le sentier qui suit le contour du lac débouche du virage, l'horizon s'élargit soudain. La gorge devient une vallée. La rivière se transforme en un tapis aquatique luisant et ondulé qui glisse en centaines de marches minuscules, en milliers de cascades lilliputiennes sur une immense dalle de calcaire qui monte régulière et douce vers l'issue de la vallée. Cette glissade d'eau est toute striée de franges vertes animées par les frisottis changeants et irisés du ruisseau. La vallée ressemble de plus en plus à un cirque, des gradins duquel

vient s'abreuver une forêt d'yeuses, de pins sylvestres, d'érables, de cèdres et de chênes. Les spectateurs semblent y applaudir sans cesse, ébouriffés qu'ils sont par le spectacle de l'eau et du vent qui reprend dans cet espace dégagé et aérien, ses droits légitimes à l'effeuillage. Les innombrables confettis arrachés à la forêt, tourbillonnent au-dessus de cette piste et finissent par s'y poser délicatement avant de terminer leurs numéros improvisés en s'effaçant progressivement de la surface du petit lac, sombrant au cœur du liquide transparent et nourricier en gracieuses arabesques lentes et souples. Vers le haut de ce grand cercle incliné, les flancs de la montagne se resserrent à nouveau. La Véroncle remonte vers le nord. Son sillon rétréci s'enfonce dans une gorge moins serrée, où les arbres peuvent pousser, étirer leurs racines dans les anfractuosités de la roche et s'en nourrir. On trouve ici des buis arborescents si hauts, si épais et si mêlés au roc, qu'ils devaient déjà être là il y a mille ans. Cette partie de la gorge, abandonnée depuis longtemps a rendu à la nature son droit de création. Pourtant Gros y trouve son chemin sans mal. Il sait les anciennes traces. Il connaît tous les vieux sentiers, jusqu'aux plus infimes détours. Il retrouve le terrain de jeu de son enfance, lorsqu'avec Daniel, ils allaient piéger tout autour.

Moïse franchit rapidement les méandres suivants, le chemin qui reste est facile et il arrive chez lui sur les quatre heures après-midi.

« - Adieu Gros.

- Adieu père. »

Moïse le jeune, qui est en train de plumer des grives se lève et embrasse son père.

Dans ce pays, les aînés ne sont appelés que par leur patronyme, et tous les aînés des Gros s'appellent Moïse depuis qu'il y a des Gros en terre de Comtat.

« - Où est la mère ?

- Partie à votre rencontre. On vous attendait hier. Elle était inquiète, elle a pris sur Gordes avec le petit Jean, il y a peut-être deux heures.

Isaure est là-haut avec les brebis, elles reviendront ensemble avant le soir.
- Et les garçons ?
- Chez la mamée, ils y sont depuis votre départ. »

Les garçons, ce sont Mathieu et Luc. On ne voit jamais l'un sans l'autre. Dès sa naissance, Luc a été adopté par Mathieu. Si Luc est malade, Mathieu le veille, si Mathieu va chez la grand-mère, Luc le suit. Ludivine a eu un enfant entre les deux garçons, mais il est mort en naissant, étranglé par le cordon. À la naissance de Luc, Mathieu avait presque quatre ans, il a reçu ce frère comme s'il l'attendait depuis toujours et aussitôt il l'a pris en charge et en affection comme une louve un louveteau perdu. Gros entre dans la maison, se débarrasse de la besace et monte dans la chambre. Il se déshabille, plie ses vêtements avec le plus grand soin, roule sa taillole presque neuve et range le tout dans l'armoire. Il enfile ses habits de tous les jours, sa blouse, met son vieux chapeau et se retrouve. Une fois remis dans sa personne, Gros frissonne d'aise, s'étire en serrant les poings, fait un peu jouer ses doigts, se frotte la nuque et, après un bâillement terrible, sourit aux anges et au reçu du notaire, resté tout ce temps sur le lit. Il déplie le document, le contemple, le tourne, le retourne, regarde les signatures, le cachet de Grangier, le lit, le relit, le caresse du plat dos de la main. Son contentement est total. Il replie le papier, trouve dans un tiroir un morceau de toile cirée qui n'attendait que ça depuis cinq ou six jours et enveloppe l'acte dans la toile. Une fois ce rite accompli, il glisse le trésor sous une grosse pile de drap, referme l'armoire et range la clef. Puis sans rien laisser paraître de sa jubilation, il descend rejoindre son fils. Le père s'assoit à côté du fils, sur la première marche du perron, tortille ses fesses, allonge les jambes, les replie à moitié, cherche sa place. Pour finir, il la trouve sur cette pierre usée jusqu'au poli par des générations de pieds et de derrières de Gros.
« - Donne.
Le fils tend au père une demi-douzaine de grives.

- C'est comment Avignon ?
- Grand.
- Et le Rhône, c'est vrai qu'il charrie des arbres entiers ?
- Le Rhône, il est large comme d'ici à… Oh ! Pauvre, et plus que ça encore. Énorme il est… Le Rhône. »

Le fils a quinze ans. Il est, à un empan près, aussi grand que son père. Il a le même teint mat, les mêmes yeux brillants de malice, mais mâtinés de tendresse. Bien que déjà fort et musclé, ses épaules ont encore la fragilité de l'enfance. Ses lèvres épaisses dessinent un sourire grave. On devine, à travers son visage régulier, une âme volontaire mais encline à la mélancolie.

« - Je te laisse terminer, je vais à la rencontre de ta mère.
- Je vais finir dans la maison, j'ai froid. »

Moïse monte le chemin carrossable qui mène du moulin vers la route de Gordes à Murs. Il n'a pas fait deux cents mètres sur le plateau, qu'il voit surgir la tête du petit Jean riant aux éclats, au-dessus des hautes herbes. Jean est monté sur les épaules de sa sœur, et dans les hoquets de son rire, ses petits bras enserrent maladroitement la tête d'Isaure. La fille rit aussi, à moitié aveuglée par une main et bâillonnée par un avant-bras, elle court en zigzaguant autant par jeu que pour se réchauffer. Un gros soleil tout rouge est en train de sombrer et la silhouette des enfants arrive sur Moïse, mouvante au milieu de ce soleil enflammé. Les enfants butent sur leur père, qui les soulève tous les deux ensemble dans ses bras de tendresse. Un grand chien brun, efflanqué et poilu, saute sur l'effusion familiale et renverse tout ce petit monde en aboyant d'une joyeuse fureur. Ils en sont à se relever, à s'épousseter, à s'embrasser encore, lorsque paraît Ludivine, poussant une dizaine de brebis. Moïse va vers elle, dans un élan retenu, elle se fait petite et semble rouler sur lui, comme pour s'y fondre. À mi-chemin l'un de l'autre, l'étreinte les rejoint. Le soleil a fini de sombrer, il ne reste sur l'horizon que de longues écharpes rougeoyantes qui virent à l'indigo, au mauve, au rose puis au bleu très foncé, avec encore çà et là de petites bandelettes jaunes.

Les Gros rentrent. Isaure et son petit frère devant, suivent les moutons que conduit le chien. Derrière, Ludivine, le bras gauche de Moïse posé sur ses épaules, regarde les petits et sourit à son homme. Elle se hausse sur la pointe des pieds et dépose un baiser sur ses lèvres.

Ludivine est une femme solide. Son teint est aussi clair qu'est mat celui de son mari. Ses cheveux ont longtemps hésité entre le blond et le brun. Maintenant, ils sont plutôt châtain foncé avec des reflets roux et assez rebelles pour dépasser toujours en mèches folles de sa coiffe blanche. À son sourire franc, qui laisse voir de jolies dents, on imagine sa bouche fraîche. Sans être beau, et malgré les rides autour de ses yeux gris-vert, son visage s'illumine d'amour et de douceur. Un nez mutin et des oreilles comme deux petits coquillages nacrés lui gardent un air enfantin. Son regard aigu et vif a quelque chose de félin, que son attention, toujours en alerte, semble confirmer.

Isaure bisuscle les grives sur la flamme, un fumet subtil se répand dans la pièce. Le grésillement du reste de plumes et du gras superficiel des oiseaux annonce un repas, pour le moins somptueux. Jean caresse de ses doigts les grives transpirantes puis les lèches. Ludivine coupe des tranches de petit salé très fines. Gros s'est approché de la cheminée, il a bourré une pipe et l'allume avec un brandon. Moïse le jeune est allé chercher du bois. Maintenant les tourdres sont tout propres. Ludivine et Isaure les parent, elles prennent chacune un oiseau, enroulent autour une langue de petit salé et la fixent en piquant le bec sur l'épais de la poitrine. L'opération se répète, jusqu'à ce que les onze grives soient revêtues chacune d'un petit manteau de lard. L'aîné dépose dans la cheminée une grosse poignée de sarments bien secs. Aussitôt les flammes crépitent et montent. Il dispose ensuite du bois plus sérieux, de petites branches de chêne et de cade odorant. Le feu gagne alors en puissance et une bonne braise commence de se faire. Il pousse le brasier sur le contrecœur, nettoie

le seuil de la cheminée avec une touffe de thym et arrange les chenets.
Gros a sorti du placard une longue barre de fer, fine et pointue qui se termine en manivelle. Il range précisément sur la broche les oiseaux, ménageant entre chaque un espace suffisant. Il place la broche sur les sustentes des landiers et commence de tourner patiemment cet appareil. Isaure a coupé des grandes tranches de pain. Elle les frotte à l'ail et les pose sur la pierre, juste sous les grives. Quand celles-ci suintent légèrement, elle les arrose d'un filet d'huile d'olive. Jean, la figure rouge comme un coquelicot, somnole contre les jambes de son père. Le feu ne ronfle plus, mais le tas de braise incandescent fait s'entrouvrir les mantelets de lard sur les grives et dispense une douce chaleur dans toute la cuisine. Moïse vient reprendre son père à tourner la broche. Jean est grognon, il a faim et puis il a été dérangé et cela ne lui convient pas. Il va se réfugier dans les jupes de sa mère. Une discrète senteur de genièvre se mêle au fumet délicat qui monte du pain. Ludivine pique le cul des grives d'un coup de couteau, et tout le jus frémissant contenu à l'intérieur des bestioles coule sur les tartines de pain chaudes. Soudain, cette alchimie, cette vie intime des grives en train de rôtir qui se déverse en giclant sur le pain, répand une odeur forte comme un concentré de garrigue. Isaure jette au feu quelques pieds de thym frais, histoire de terminer la cuisson en beauté. Un brusque brouillard odorant envahit la cheminée et aussitôt le thym s'embrase puis s'affaisse dans une gerbe étincelante parfumant d'un coup le mets, la table et les convives.
Gros dit les grâces.
« - Tu vois, Jean, la grive, tu la tiens par en haut, tu prends le couteau et tu vides l'intérieur de son ventre. Cure-le bien. Puis tartine le tout sur le pain, avec le petit salé bien grillé.
- Comme ça papa ?
- Oui, c'est ça. Maintenant mange ton pain, et laisse le tourdre dans le plat, bien au chaud. »

Tous mangent leur tartine. Le petit Jean s'en met jusque-là. Il a du jus qui lui coule sur le cou, de grandes moustaches huileuses et un regard très clair, très étonné sur une moue dubitative.
« - Tu aimes ? »
Le pitchoun hausse une épaule, l'autre, regarde son père, sa mère, sourit à sa sœur, a un léger hoquet, pouffe doucement, penche la tête vers son frère, fait un peu la grimace et laisse éclater un sanglot rieur en plissant les yeux :
« - C'est bon ! »
Puis, c'est au tour de l'aîné d'expliquer au benjamin le manger de grive.
« - Prends l'oiseau par les pattes, tiens-les bien ! Bon, avec l'autre main, attrape le bec… Voilà. Alors là, tu ouvres ta bouche toute grande et tu mords dans la grive, en commençant par le charnu de la poitrine. Tu mâches cette bonne viande odorante, lentement. Tu la sens qui te parfume la bouche et l'estomac… Profite. Arrache-lui les cuisses et mange la carcasse, tu ne dois rien laisser, vas-y… C'est trop, pour toi. Cela ne fait rien. Recrache les os, mais essaie la tête. Croque-la, mange sa petite cervelle toute chaude et juteuse. Tu vois, il ne reste que le bec. Maintenant, tu peux manger les pattes, c'est le meilleur.
- Quand tu seras grand, reprend le père, tu ne laisseras de la grive que les petites pattes griffues et le bec. Tu aimeras même la légère amertume du fiel sur la tartine. Parce que, cette amertume, qui fait ressortir tout le bon de la grive, te met dans la bouche l'idée que cet oiseau est mort pour te nourrir… Tu dois le respect à toutes les créatures, Jean. Jamais tu ne devras tuer une bête que tu ne mangeras pas. Et de tout ce que Dieu a créé et qui se mange, il n'y a rien de meilleur que les grives rôties et l'omelette aux truffes !
- Ludivine ! Sers-nous un peu de vin, et donne le fromage. »

Il est tôt, le vent n'est pas encore levé. Sur le bord de la rivière, la mousse est blanche, l'herbe aussi. Le bout fin des branches, aux arbres, porte de petites écailles de givre. L'eau coule toujours

tranquille, peut-être un peu plus lourde que d'habitude, comme empesée par le froid. Ses vaguelettes sur la rive sont timides, engourdies. Le temps reste clair, l'air vif, le soleil demeure bas sur l'horizon et son disque blanc marque nettement sur le ciel bleu pâle. Moïse est serré dans sa veste, il frissonne. Il a passé sur sa tête un grand châle ocre, il en a noué les pointes sous son menton. Il remonte la Véroncle. Déjà les cades et les genévriers ont repris leur vert sombre d'hiver et les écailles de glace blanche des branches s'effacent en gouttelettes. Les arbres s'ébrouent doucement, leur toilette matinale terminée, dans un souffle de mistral qui tente de s'imposer. Il faut environ un quart d'heure de marche pour atteindre le premier moulin, l'ancien. Celui d'un aïeul du père de Gros qui un beau jour de l'an de grâce 1599, posa son sac sur la rive de la Véroncle afin d'y bâtir de ses propres mains, le premier des moulins de la petite vallée. Le bâtiment est étroit, collé contre la montagne. Trois étages, se soutiennent l'un l'autre. En haut le logis, deux pièces succinctes, la cheminée au milieu du mur de refend. La porte et une fenêtre éclairent la première pièce. Les murs sont blanchis à la chaux. La chambre à l'arrière est pareille mais la fenêtre est plus petite. Il y a là un lit, un coffre, une bonnetière, une vie quoi. Mais qui s'éteint, simplement. Une vie avec encore assez de force pour se souvenir et transmettre. Sous le logis se trouve le moulin. Il est bâti sur deux niveaux, tout aussi étroits. Cette bâtisse étriquée, collée contre la colline, dans un endroit resserré des gorges, pourrait paraître mesquine. Pourtant il se dégage d'elle une sérénité sûre, comme si sa position sur la rivière captait toute l'énergie disponible et la renvoyait ensuite au travers des pierres jusqu'au ciel. Cette maison-là est d'une humilité foudroyante, d'une somptueuse simplicité. On n'y produit plus guère de farine. L'accès en est trop difficile. Les charrettes ne peuvent y accéder. C'était bon autrefois, quand quelques paysans pauvres amenaient chacun un mauvais sac de seigle. Ils venaient à pied de Murs, de Joucas ou de Gordes par des chemins escarpés, en suivant le fond des combes. Désormais, Gros a des projets dans lesquels le vieux

moulin n'a plus de place, mais par respect pour son père, Moïse ne peut se résoudre à l'abandonner. Et puis, sa mère veut rester là, à proximité de la tombe du vieux.

Sa mère est vieille, bossue, ridée, noire, fière et catholique. La mamée ne veut pas de l'aide du fils, ni de celle de sa bru, ni de personne d'ailleurs. Depuis longtemps ses dernières dents l'ont quitté, elle ne se nourrit plus que de soupe d'épeautre, d'aïgo boulido, d'un peu de pain qu'elle trempe dans le vin et d'une cuillerée d'huile d'olive le matin. De temps à autre, elle gobe un œuf. Elle est sèche et tordue comme un sarment. On ne distingue plus ses cheveux de sa coiffe. Mais les prunelles de ses yeux sont vives et ses gestes sûrs. Si elle ne quitte jamais son bâton, c'est plus par habitude que par nécessité, car toute vieille et fatiguée qu'elle est, la justesse de son pas pourrait encore la mener loin.

Sa joie, c'est de voir les enfants venir à elle, surtout les garçons. Luc et Mathieu passent une grande partie de leur temps avec elle. Ils s'installent auprès de la vieille, parfois pour plusieurs jours. Celle-ci leur raconte la vie, des histoires d'autrefois, de sa jeunesse, de l'enfance de leur père aussi, et puis des légendes, des contes à dormir debout, où il est question de créatures géantes, de loups, de tarasques hérissées de piquants multicolores, de mandrigoles et de sources mystérieuses.

L'histoire préférée des garçons, c'est celle de Saint Véran, qui dans des temps très lointains fut évêque de Cavaillon.

“Véran était un homme déterminé, grand et fort, et qui ne connaissait pas la peur. Bien que très influent, et connu dans toute la région cet homme intrépide vivait en ermite. Non qu'il ne supportât pas ses semblables, mais plutôt qu'il aimait se promener et réfléchir seul. On le voyait souvent sur les bords de la Durance, du Coulon ou encore sur la colline de Cavaillon. Tout le monde l'admirait et le redoutait. On le croyait même un peu sorcier et son étrange personnalité imposait un respect distant.

Or, un jour, vinrent à lui des gens du plan, d'au-delà de la Durance. Ces gens étaient terrorisés depuis des mois par un serpent énorme qui mangeait le bétail et même les petits enfants. Personne ne l'avait vu, mais on l'entendait siffler, et le passage de son corps gigantesque laissait l'herbe couchée et jaunie. Son souffle brûlant desséchait les jardins, et allumait des incendies sur les collines. Cette délégation tremblante et peureuse émut Véran tant et si bien, qu'il fit sur-le-champ son bagage.

Le grand homme chercha le monstre par toute la campagne, mais celui-ci ne semblait plus se manifester. La renommée de Véran en fut encore grandie. On racontait partout que le serpent avait une telle crainte de Véran qu'il s'en était retourné dans les entrailles de la terre.

Hélas, à peine Véran eut-il tourné le dos, que la bête resurgit pour épouvanter à nouveau les pauvres paysans. Véran vint donc une seconde fois. Il installa son campement au beau milieu du pays et résolut d'attendre le monstre. Mais la perfide créature ne se montra pas et tout le temps que resta Véran fut tranquille. La quiétude revint dans le pays et Véran s'en retourna vers Cavaillon. On entendit dire alors que des nuées divines avaient enlevé cette calamité de la surface de la terre. Cependant le malheur n'était pas terminé, et quelques mois plus tard des enfants et des agneaux disparurent à nouveau. Cette fois, la bête s'enhardit jusqu'à terrifier les hommes aux abords du village. Une troisième fois, tous allèrent chercher le saint homme. Pendant de longs jours, Véran suivit patiemment toutes les traces du serpent et découvrit son repaire. Ne pouvant affronter le monstre qui se jouait de lui, l'ermite qui était aussi rusé que fort, décida d'opposer à la fourberie de la bête immonde toute son astuce et toute sa foi. Un jour que la couleuvre était sortie pour aller manger quelque malheureux enfant, Véran fit rouler un énorme rocher sur l'entrée de la grotte qui était sa tanière. Il alla ensuite se dissimuler derrière une arête rocheuse, à l'abri d'un bouquet de pins. La couleuvre, le ventre plein de son infâme repas, revint, comme à son habitude, vers son

antre pour y disparaître. Or elle ne trouva plus son repère, et alourdie par son horrible et dernier festin, elle s'endormit au soleil. Lorsque Véran fut certain que le monstre dormait d'un profond sommeil, il s'approcha sans bruit, fit une longue prière, très efficace, rassembla ses forces et bondit sur la bête.
Il l'attrapa par le bout de la queue et la fit tournoyer dans les airs avec une extrême violence. Puis, d'un coup, il lâcha sa prise et la couleuvre gigantesque s'envola très haut dans le ciel tel un javelot qu'aurait lancé un hercule. Le serpent retomba à des lieues de là, dans le fond d'une combe étroite où elle disparut dans les profondeurs de l'enfer. Du trou béant, ouvert dans le roc par la bête, une source se mit à bouillonner qui dévalait en cascades furieuses le fracas des rochers détachés de la montagne dans ce terrible ébranlement.
C'est depuis ce temps, que coule la fontaine de Vaucluse. Et il paraîtrait même que la langue fourchue et malfaisante de cette couleuvre infernale, séparée du reste de son corps, serait tombée du côté de Murs pour donner naissance à la Véroncle."

La mamée rentre du bois. À la maison, les garçons sont dans le lit, dormant encore comme des bienheureux. Le vent s'est enflé et entreprend de sécher le reste d'humide de la gelée matinale. Gros s'approche de sa mère, la salue, prend quelques bûches…
« - Adieu petit, laisse ça… Tu crois que je ne suis plus bonne à rien ! » Se redressant autant qu'elle le peut, elle visse ses yeux dans le regard de son fils.
« - Tu penses, que je suis trop vieille… Va plutôt sur la tombe de ton pauvre père, maudit parpaillot, et fiche-moi la paix. »
Moïse repose le bois, essaie d'embrasser la mamée, qui d'un mouvement encore leste, se défile.
« - Va, je te dis, ça te fera pas de mal de penser un peu à lui. »
La tombe est située plus haut que le moulin, sur une large terrasse qui surplombe la rivière. Un cyprès immense est enfiché au milieu

de ce terre-plein. Cet arbre est si haut et si imposant qu'il faudrait au moins deux hommes pour enserrer son tronc. Autour l'herbe est verte et rase, pas un seul caillou ne dépasse du sol. Contre la murette de la terrasse supérieure, il y a plusieurs stèles nues, de simples lauses plantées en terre et appuyées contre le mur. Elles sont ici en témoignage de toutes les générations de Gros, depuis que le premier a choisi cet endroit pour y reposer. Gros a tombé le châle et retiré son chapeau. Il est à genoux, la tête baissée, de sa demi-couronne quelques fins cheveux noirs volettent. Il ferme les yeux. Ses oreilles rougissent de froid. Sa moustache tremble. Il n'est plus là. Peut-être prie-t-il. Il se souvient des siens, de ceux qu'il a connus, son père, son grand-père, l'oncle, les femmes, sa mère, jeune.
Sa mère, jeune, était belle. Il revoit son sourire franc, il se rappelle l'insolence et l'amour dans ses yeux. Émilie la rebelle, l'effrontée, qui, seule contre l'avis de toute la famille, avait épousé un protestant. Certes, pour cela elle avait été punie. Elle avait attendu sept ans son premier enfant. Et sept longues années plus tard, elle n'attendait plus rien. La tendresse d'Émilie se durcit peu à peu et quand d'autres femmes auraient reporté sur l'unique fils un amour exclusif et envahissant, elle, par une étrange alchimie avait insufflé la force au fruit de sa passion. Une force aiguë et parfois douloureuse, qui souvent, rongeait Moïse de l'intérieur. Une force sauvage que l'enfant tenta d'apprivoiser en grandissant. Moïse imagine aussi les autres, tous ceux qui furent, avant. Ils dansent dans sa mémoire, vont et viennent, tourbillonnent dans sa tête. Il les voit tous ensemble, veillant sur lui, sur la famille. Il sent confusément leur présence protectrice. Il lui semble que leur forces, que leurs volontés sont en lui. Et puis les images s'estompent lentement. Le petit cimetière fait face au levant. L'ombre du cyprès s'étire sur l'ouest. Moïse ouvre ses yeux sur le soleil. Le toit de la maison est là, juste en dessous avec, à l'intérieur, Mathieu, Luc et la mère. Plus loin, au-delà des arbres qui font écran, dans un virage de la rivière, il y a Ludivine, Moïse, Isaure et le petit Jean. Gros se lève. Il est resté tête nue. Il descend

lentement l'escalier qui borde l'avant de la terrasse. Il a jeté le châle sur son épaule. Il tient son chapeau à la main. L'air a marqué ses tempes. Il marche très droit, il respire fort. Ses gros souliers sonnent sur les marches de pierre en saillie. Il revient d'un long voyage. Immobile. Les garçons sont sur le seuil. Il sourit. Il rit. Il prend les enfants dans ses bras. La vie est belle. Évidemment Émilie n'a pas voulu venir. Tout à l'heure, elle prendra le chemin de Murs pour écouter la messe dans la petite église du village. Moïse et les garçons sont rentrés à la maison. Dans l'après-midi, le mistral s'est tu et le pasteur est passé avec un message de Daniel. Marquis ne viendra que la semaine suivante.

Daniel est venu avec Sarah. Ils sont arrivés le mardi. Depuis huit jours, le temps était incertain. Hier la marinade s'est levée. Vers la fin de la matinée, il s'est mis à pleuvoir. Le ciel est bas, gris, lourd. Il fait corps avec la terre. La rivière a gonflé. L'eau est moins claire. La pluie est froide. Entre les averses, de gros nuages sales roulent sur l'étroite vallée et lorsqu'ils s'écartent les uns des autres, on ne voit du soleil qu'un léger disque laiteux. Les jours sont courts, les veillées longues. Le monde est loin, absent. La vie se resserre. Les Gros aussi. Seule la vieille demeure dans la solitude. Cet après-midi, il a cessé de tomber des cordes. Un coin de ciel s'est éclairé. Alors les hommes ont fait leur bagage. Ils ont attelé le mulet à la jardinière et sont partis au moulin de Bougnas.

Les deux Moïse et Daniel ont chargé les outils et de quoi tenir cinq ou six jours. Les femmes se sont repliées dans la maison, l'hiver s'est installé, bien à l'aise. Tout est en attente, en suspens, même les petits sont moins turbulents et les brebis dans la bergerie se couchent volontiers, serrées les unes aux autres dans une douce moiteur. Dehors les arbres sont si nus, que l'on ose presque plus les regarder. Leur impudeur déchire des écharpes de brume et les rares oiseaux qui passent et se posent sur leurs branches, ressemblent à des figues gelées. À voir cette froide quiétude, il semble qu'elle soit là de toute éternité et que rien dans la nature ne frémira plus.

Tout a une fin et l'hiver est parti sous d'autres latitudes. Les travaux, au moulin de Bougnas, ont bien avancé. Gros est satisfait, il sait maintenant, qu'il pourra moudre les prochaines moissons en bas. La maison aussi sera prête à recevoir la famille. Avec l'arrivée prochaine du printemps, il prend à tous, le besoin de bouger, l'envie de faire des projets, de se jeter dans la vie comme on saute dans la rivière à la chaleur de l'été. Il n'y a que la vieille, là-haut, immuable, qui guette et veille sur la rivière et sur son petit monde. Emilie refuse de descendre. Elle ne veut pas quitter son nid de faucon. Elle a les pieds enfouis trop profond pour les sortir de son bout de terre et son âme est par trop vissée dans ces vieilles pierres pour n'en jamais sortir.

Pour l'Ascension, le déménagement est fait. Désormais la terre de Bougnas est devenue la terre des Gros, la Véroncle la rivière des Gros. Moïse trône sur son domaine et règne sur sa famille, roitelet heureux, aimant et aimé.

On est à la Pentecôte. Hier, la journée fut magnifique, un soleil superbe faisait vibrer l'air, on sentait la chaleur monter du sol et l'eau de la Véroncle miroitait gaiement. Pourtant, ce matin, l'atmosphère est figée. Gros s'est réveillé, mal à son aise. Une crainte indéfinie étreint son cœur. La lumière qui entre par les fentes des volets fermés est trop blanche. Elle ressemble à la lumière silencieuse des matins de neige. Cependant il fait déjà chaud. Gros transpire. Ses tempes sont moites, ses mains aussi. Ludivine est éveillée également, mais reste prostrée dans le lit. Elle aussi ressent ce mal, cette lourdeur inhabituelle, cette angoisse sourde. Dehors c'est le silence.

Un silence rare, inquiétant. D'habitude vers les cinq heures du matin, ça s'agite, on sent la vie grouiller de toute part, on entend les oiseaux piailler. On entend les oiseaux, oui, ordinairement, on les entend. Mais là, maintenant, rien, le silence s'impose, dense. Gros se lève, s'habille rapidement et sort de la maison. Un mouvement soudain vient de la bergerie, les brebis commencent à s'agiter fébrile-

ment. Au fur et à mesure que Moïse s'approche de l'étable, le mouvement des bêtes s'accroît, et elles se mettent à bêler toutes ensembles, prises de panique. Moïse ouvre les portes en grand et les brebis dans une agitation extrême se précipitent vers la sortie, se bousculant, sautant les unes sur les autres, se mélangeant inextricablement, poussées par une force redoutable, comme si une meute de loups avait d'un coup envahi la bergerie. Gros complètement hébété, reste pétrifié, le chien près de lui est couché sur la terre, ou plutôt contre elle, il n'aboie pas, ses oreilles rabattues, il couine tel un jeune chiot pleurant sa mère.

Les brebis se sont dispersées. Le soleil monte. Deux, trois moineaux isolés se répondent. La journée semble vouloir enfin prendre goût à la vie, lorsqu'un énorme fracas, dévalant des gorges paraît subitement se ruer hors de celles-ci. On dirait qu'un camion énorme tiré par au moins cinquante paires de chevaux monstrueux et fouettés par un cocher gigantesque, roule dans le lit de la rivière. Les jambes de Gros tremblent sous lui. De sa vie il n'a eu une telle frousse. Ce tonnerre n'en finit pas de venir et de gronder. Le chien a déguerpi. Moïse vacille. Tout vacille, les murs de la maison, les arbres, les rochers, la bâtisse du moulin. La terre tremble, se convulse. L'enduit de la maison crépite, s'effrite. Les tuiles glissent des toits, tombent. Une crevasse s'ouvre, juste sous les pieds de Moïse. Il se sent jeté de côté. La crevasse file, serpente vers la maison, l'entame à la base, puis remonte le long du mur, le lézarde et l'éclate ainsi qu'un boulet de canon. Les arbres tout autour grincent. Une odeur de silex frottés envahit l'air. La bastide s'ouvre sous la poussée tellurique, et aussitôt, voulant, dans un effort douloureux, refermer sa blessure, elle se rétracte, se tord, se plie, et finalement s'effondre sur elle-même, dans un vacarme abominable.

C'est fini, le camion aux cent chevaux a passé son chemin, la poussière retombe doucement sur ce qu'il reste de maçonnerie debout. Les oiseaux ont repris leurs chants ordinaires. Les brebis broutent paisiblement l'herbe du pré. La Véroncle coule tranquillement.

Un gros chêne s'est fendu, mais les autres arbres ondulent sous la brise matinale. Tout s'est passé très vite, il n'a fallu qu'un instant pour que ce camion de l'enfer dévale la Véroncle, arrachant au passage des arbres et des rocs. L'espace d'un long soupir a suffi pour que la maison de Bougnas tombe en poussière. Gros, abasourdi, se relève péniblement. Il ne réalise pas ce qui vient de se passer, il reste planté devant les ruines de la maison. Il porte son regard alentour, sans comprendre. Il a des yeux énormes, tout gonflés. Il ânonne quelque chose, mais ses lèvres ne laissent échapper aucun son. Il a le nez pincé, la chemise en bataille et le pantalon mal attaché. Il trébuche en voulant marcher. Il avance en automate, mal assuré. Il ne sait que faire de ses mains. Sa bouche s'est ouverte, grande. Son visage se crispe, il serre ses poings, et un cri sort, d'abord presque inaudible. Un cri qui vient du fond de son âme. Un cri de statue. Un cri qui s'enfle, qui prend une puissance démesurée, colossale, allant se répercuter en échos désespérés sur les falaises de la gorge. Moïse se précipite vers la maison, il appelle de toutes ses forces Ludivine, les enfants. Moïse le jeune court vers lui, tirant sa sœur par le bras, sans ménagement. Ludivine court, enserrant de ses bras nus le petit Jean, celui-là est blessé, du sang coule de son nez et de son oreille droite, il a le regard fixe.

Gros se jette sur le petit, l'attrape, le secoue, le serre à l'étouffer, l'embrasse, et le regarde, l'interroge, lui crie son nom. Le petit ne bouge pas. Ses yeux ne voient plus rien. Pourtant il respire, sourit et son petit corps tout chaud tremble un peu.

« - Et Luc, et Mathieu, s'écrie Gros.

- Ils sont chez la mamée, répond Isaure.

- Mon Dieu, ma mère ! »

Moïse est parti en courant vers les gorges, aussitôt suivi par son fils aîné. Isaure est auprès de Ludivine, elles ont couché Jean sur l'herbe. Elles le bouchonnent de tout leur amour. Jean ne tremble plus. Il sourit légèrement. On dirait qu'il rêve aux anges. Son regard semble enfin se fixer sur sa mère, un éclair passe dans ses yeux, il

sourit encore, lentement ses paupières se ferment, une larme transparente comme une perle de rosée roule sur sa tempe, puis sa petite tête ronde tourne tout doucement sur le côté, la joue sur le genou de sa sœur, les ailes de son nez immobiles.

Les deux Moïses se pressent vers le vieux moulin, ils ont escaladé en vitesse le barrage, lui n'a pas souffert, pas plus que le moulin lui-même. Ils avancent rapidement, plongent dans l'eau pour gagner du temps, s'écorchent aux ronces. Le chemin est long quand il s'agit d'aller vite. Parfois le pied glisse, il faut se raccrocher à la rive, s'y hisser et reprendre, en courant toujours, le sentier sous les arbres. Lorsque, hors d'haleine, ils arrivent enfin chez la mamée, c'est pour y trouver la désolation. Le grand cyprès du cimetière est couché sur la maison, il en a éventré le toit et a fendu la bâtisse en deux jusqu'au niveau inférieur du moulin. Les Gros se précipitent à l'intérieur. La mamée est coincée sous l'arbre gigantesque. Elle est morte, mais son corps a protégé le petit Luc, qui geint comme une bête sauvage prise au piège. Mathieu a dégringolé, sans doute balayé par le cyprès déraciné, et flotte le dos en l'air à la sortie du bief. Moïse le jeune est effondré, il pleure et crie tout son saoul, en ramenant sur la rive le corps de son frère. Gros ne dit mot, n'exprime rien, se mure dans le silence, et machinalement dégage sa mère et son fils des décombres.

Les Gros ont allongé leurs morts sur la berge, Luc est planté devant les cadavres avec un sourire niais. Moïse sort de sa torpeur, il regarde autour de lui, dans tous les sens, il ne comprend pas, il n'entend plus le murmure de l'eau. Celle-ci ne coule presque plus, son niveau est au plus bas, plus bas qu'il n'a jamais été. Moïse se précipite dans le lit de la Véroncle, il court comme un fou en remontant vers la source, mais plus il avance, plus l'eau manque. Il ne court bientôt plus que sur des cailloux encore humides. Lorsqu'il parvient à la résurgence, les gens de Murs sont déjà là, qui supputent sur le tarissement soudain de la source, sur sa durée, et chacun de se souvenir si un vieux a jamais parlé d'un événement pareil.

Luc est resté fada. Gros s'est pendu le long du barrage comme l'avait fait Bougnas. Ludivine est morte de chagrin après avoir longtemps erré dans les collines. Le curé de Murs fit de nombreuses processions, mais jamais la source ne rejaillit. Les gorges sont restées sèches et il n'y a de l'eau dans la Véroncle que lorsque le Ventoux est en colère.

Sarah a recueilli Moïse et Isaure, ainsi que Luc, et malgré son ventre mort, elle est une mère exemplaire. Moïse seconde Daniel dans toutes ses tâches et sera bientôt un charpentier de moulin aussi apprécié que son oncle. Il parait qu'à Paris, c'est la révolution. Le neuf juillet 1789, le tiers état proclame l'assemblée nationale constituante, en juillet la liberté de culte est reconnue pour tous et les juifs accèdent à la citoyenneté française. Le comtat Venaissin est en ébullition, à Carpentras, Cavaillon, Isle, Avignon, Pernes, on supprime les portes des carrières. Les papistes voient tout cela d'un mauvais œil, mais les juifs qu'on dit du pape sont désormais libres et peuvent s'installer où bon leur semble. On commence à dire que le Comtat va se rallier à la France. Les divers péages sont supprimés, ce qui est bon pour le commerce, et le transport.

La terre.

Glaise d'où nous fûmes tirés
Dont nous fûmes pétris
Terre de feu et de glace
Terre unique et terroirs multiples
Terre ingrate et sèche
Grasse et fertile
Tourbières landes et déserts
Rocs des montagnes
Glèbe des plaines terre maudite ou bénie des dieux
Nous sommes sur elle
Comme sur une femme
Nous labourons ensemençons
Amants comblés et maris déchus
Elle nous rend au centuple l'amour et la haine
Terre de gloire et de misère
De joie et de détresse
De peine et de labeur
D'épines et de douceur
Terre pavée de noir et de blanc
Du fond des cieux nous te voyons pourtant bleue.

Isaïe Bédarrides est un négociant heureux. Depuis le jour de sa naissance il vit dans la bonne ville de Cavaillon, où il possède maison et commerce. Cela fait vingt ans presque, qu'il aime Bengude sa femme, une Crémieux native de Carpentras et de dix ans sa cadette. Ronde et enjouée, Bengude est aimable mais ferme, tendre mais décidée, et tient sa demeure dans un état irréprochable d'ordre et de propreté. La maison est dans une des petites rues du Fangas, près de l'ancienne carrière, et proche de la synagogue. Elle a l'avantage de bénéficier d'une bonne exposition, ce qui est rare tant les rues sont étroites et tortueuses. Des fenêtres, Isaïe dispose d'une jolie vue sur la colline, c'est très important pour lui, car il considère que le bonheur est alimenté par les sens, et de tous les sens, la vue est celui qui le comble le plus. Du matin au soir on jouit de la lumière dans chacune des pièces de la demeure. La famille Bédarrides a été la première à s'installer hors les murs de la carrière, dès que cela fut permis.

À quarante-six ans, Isaïe est un petit homme trapu, au sourire enjôleur, à l'œil rieur et curieux. Lorsqu'il quitte son grand chapeau de paille jaune, qu'il continue de porter malgré les nouvelles lois, il libère une coiffure blanche en bataille qu'il n'a jamais réussi à discipliner même du temps qu'elle était encore brune. Tous ses voisins l'apprécient. Il passe pour ce qu'il est en réalité, c'est-à-dire un homme juste et honnête. Isaïe et Bengude ont d'abord eu un fils, Samuel, qui a pris la bonhomie des Bédarrides, et le pragmatisme des Crémieux. Il aide aux affaires de son père. C'est un travailleur qui ne répugne à aucune besogne et qui donne volontiers la main.

Mais la merveille des Bédarrides, la perle des perles, la plus belle rose de leur jardin c'est Esther, seize ans à l'automne. Le cou long et gracile, sur des épaules amples pour une fille de son âge, des cheveux d'un brun doux mâtiné de roux léger, des yeux d'un violet intense, grands ouverts sur le monde et pleins d'une curiosité insatiable et amusée, un nez droit et fin, aux ailes palpitantes, inlassablement en éveil à tous les parfums, une bouche délicatement ourlée sur un sourire tendre. Esther est d'une beauté foudroyante. Sa taille est serrée, ses hanches sont pleines et rondes, et on devine de longues jambes sous l'étoffe modeste de sa robe. Bédarrides est fier de sa réussite, fier de ses enfants, mais il n'étale pas sa richesse, ni intime, ni pécuniaire. Il est d'une modestie simple et n'aime pas les bourgeois qui font étalage de leur fortune.

Ce matin, Isaïe Bédarrides s'apprête à partir pour le Diois. Il y va souvent, visiter ses fournisseurs. Des fermiers sauvages, hostiles à tout ce qui remonte du Rhône, à pieds, à cheval ou en voiture. Il achète, là-bas, des orges, des blés durs et du froment. Il a l'habitude de s'approvisionner dans cette contrée, car il estime la qualité de ses grains excellente. Pour ces paysans, la rencontre périodique de Bédarrides est un rituel et un amusement. Malgré leur isolement et leur caractère réservé, ces hommes aiment sa gentillesse naturelle, son franc-parler, sa façon de toucher le grain dans les sacs. De caresser le blé du pouce sur le plat de la main, avant de le croquer d'une dent sûre, et d'annoncer son verdict, je prends ou je laisse.

Les céréales sont le principal du commerce d'Isaïe, avec les olives de Nyons. Isaïe Bédarrides voue une passion sans borne à l'olive, aux oliviers, et surtout à cette huile verte, trouble, doucereuse et astringente, sans laquelle selon lui il ne saurait y avoir de civilisation. Il prend tout son plaisir à dire que la Méditerranée qui s'ouvre et s'offre au navigateur au sortir des colonnes d'Hercule, est mère de l'olivier et mère de la vigne, que vin et huile accompagnent le pain

depuis la naissance du temps et que ce sont ces trois-là qui font que nous existons, que nos femmes sont belles et nos enfants prospères.

Mais ce n'est pas ce qui le préoccupe pour l'instant. Bédarrides voudrait bien voir croître son commerce. Il désire, maintenant que son fils veut prendre femme, asseoir davantage encore les fondements de son négoce en investissant dans un moulin. La transformation des céréales en farine est une bonne affaire, et son cousin Israël Millaud dit Muscat, qui possède une filature à Isle de Venisso, lui a justement proposé de s'associer pour reprendre une des nombreuses meuneries de la ville. Bien qu'il ait affection et estime pour son parent, Isaïe rechigne à s'associer. Il est d'une indépendance farouche et la seule pensée de composer avec quelqu'un d'autre, même proche ne l'enchante pas. Il a toujours préféré travailler seul, gérer lui-même ses petits bonheurs comme ses petits soucis. Quand son père lui avait proposé de prendre sa suite dans son négoce de drap et de dentelles des Flandres, il avait refusé. N'aimant pas beaucoup les voyages, il avait préféré créer sa propre affaire et se lancer dans un commerce plus local, ce qui lui avait réussi au-delà de ses espérances.

Isle de Venisso est à presque cinq lieues de Cavaillon, c'est un peu loin pour surveiller la production. Bédarrides préférerait une bâtisse des bords du canal Saint Julien pour y installer un moulin moderne, où il puisse aussi bien moudre le blé que presser l'olive.
C'est à ce propos qu'Isaïe a entendu parler d'un certain Moïse Gros, un parpaillot de Cabrières. Un homme d'une trentaine d'années réputé pour construire des moulins, et qui connaît les techniques modernes. Il sait de cet homme qu'il est d'une ancienne famille de meuniers, qui a connu des revers de fortune. L'homme en question va construire des moulins neufs jusqu'au-delà d'Aix au sud et il est également connu en Languedoc. « Muscat » à quelquefois fait appel à lui pour l'entretien des roues de sa filature. Il se dit que les huguenots sont un peu comme les juifs, qu'ils souffrent de l'intolérance des catholiques, cela lui rend cet inconnu plus proche. Isaïe envoie

François, son commis, à Cabrières, faire dire au Gros en question de bien vouloir venir à Cavaillon, qu'il y aurait du travail pour lui.

Moïse arrive à Cavaillon quelques jours plus tard, frappe à la porte de la maison du fangas où demeurent les Bédarrides. Samuel lui ouvre et le fait entrer dans une pièce assez grande du premier étage, le rez-de-chaussée n'étant qu'une remise. La pièce bien éclairée malgré la petitesse de la rue sert à tout. C'est à la fois une salle à manger, un salon, et le bureau d'Isaïe. Une grande table assortie de deux bancs est tout encombrée de paperasse sur au moins la moitié. Le maître de céans fait asseoir Gros, et son fils, lui, prend place sur une chaise retournée, les coudes sur le dossier.

- Ainsi, tu es charpentier, tu connais bien la meunerie, et j'ai besoin d'un garçon qui soit à son affaire, pas d'un rigolo qui fasse traîner les chantiers.
- Monsieur, j'ai bonne expérience dans ce domaine, vous pouvez vous renseigner sur moi, je n'ai jamais refusé le labeur, si dur soit-il, et mené mes engagements au bout sans faire tirer la mule.
- Oui, je me suis déjà renseigné, sinon tu ne serais pas là.

J'ai acheté une vieille remise sur le bord du canal, assez grande pour installer un moulin, mais elle est en piteux état, allons la voir, tu m'estimeras le travail.

La visite est vite faite, le toit s'effondre par endroits, mais les murs de la bâtisse sont encore solides comme le roc, le canal Saint Julien borde le plus grand côté, Moïse trouve la situation parfaite. Il connaît son métier sur le bout du doigt, le Gros, et sans hésitation il annonce à Bédarrides qu'il y a pour six mois de travaux pour quatre hommes en plus de lui-même. Ils discutent âprement du prix, se mettent d'accord et se serrent la main, le marché est conclu et Bédarrides invite Gros à venir boire le coup.

Ils sont de nouveau dans le bureau salle à tout faire.

- Samuel et François te donneront la main, pour les deux autres, trouve-les.
- Ce sera facile, j'ai deux compagnons qui sont disponibles.

- Parfait, tu attaques dès que tu peux, le plus tôt possible.
– Nous sommes jeudi, lundi je serai à pied d'œuvre.
- Samuel, va dire à la mère de nous servir quelque chose.
Samuel sort de la pièce par une porte basse, située juste en face d'une des deux fenêtres qui donnent sur la rue. Il revient rapidement et s'assied avec son père, en face de Moïse.

Esther pénètre dans la salle avec un plateau, et dépose sur la partie libre de la table, une bouteille de muscat de Beaumes et un bol d'olives. Dès que leurs regards se sont trouvés, un trouble fulgurant les a réunis. Moïse se trouve d'un coup paralysé, ses yeux s'écarquillent, il bredouille un bonjour ou bonsoir, il ne sait plus exactement si l'on est le soir ou le matin. Ses mains tremblent, son cœur bat comme un tambour de guerre, il se sent idiot, petit comme un insecte en face d'un lézard.
– Oh ! Gros ! t'as vu le prophète, ou c'est ma sœur qui te rend fada ?
Esther est sitôt repartie vers la cuisine, Moïse se ressaisit, s'excuse en invoquant le tout-puissant qui ne lui avait jamais permis de voir tant de beauté.
« - Et bé, elle te fait de l'effet ma fille. Il va falloir que je la garde serrée, avec un gaillard comme toi à proximité. »
Le soir, Moïse est de retour à Cabrières, célibataire et souvent en déplacement, il habite toujours chez Sarah et Daniel qui l'ont élevé depuis le suicide de son pauvre père. Isaure sa sœur s'est mariée avec un papiste, elle habite Lagnes avec son mari Bourgues le menuisier. Luc de constitution chétive, a fini par mourir, se laissant peu à peu dépérir dans un mutisme total. Cette nuit-là, Gros a eu un mal de chien à s'endormir, hanté par la vision d'Esther et son regard perçant. Son sommeil l'a maintenu à Cavaillon, dans la maison des Bédarrides, comme entravé au banc sur lequel il était assis, tendant des bras démesurés, vers cette fille qui reculait sans cesse vers sa cuisine.

Le lundi, il est avec ses compagnons à pieds d'œuvre sur le chantier, ils commencent par lever les tuiles, puis ils changent toutes

les quess pourris. Les fermes sont anciennes mais comme neuves, d'une solidité à toute épreuve. Le travail va son train. Sur le coup de midi, Esther et sa mère viennent porter aux hommes de quoi se sustenter et boire. Moïse est subjugué par la grâce de la jeune fille, il range des images d'elle dans sa tête, et au fil du jour et de la nuit, les regarde avec passion.
Gros et ses compagnons ont pris pension chez Marie Moutte, un estaminet qui loue des chambres tout à côté de la cathédrale Saint Véran. C'est fruste, mais propre, et le souper y est conséquent, pour un prix abordable aux manœuvriers. Pendant un dîner, Gros fait la connaissance d'un homme chenu, tout en muscles serrés, les joues creuses, les pommettes saillantes et un regard bleu perçant. Il n'est pas bien bavard ce vieux, mais Gros le trouve malgré tout sympathique et il le presse de questions.

Le bonhomme vient de Bordeaux et regagne le Queyras, où il est né. Il veut mourir sur la terre des siens, c'est un nommé Jean Carles. Il a quitté sa montagne, jeune, il voulait voir la mer, il rêvait de naviguer, et pour cela il faut bien descendre de la montagne. Carles marche jusqu'à Marseille où il s'enrôle sur une goélette qui fait la navette avec les Antilles. Depuis l'île de Saint Domingue, où il séjourne plusieurs années, espérant y faire fortune, il trouve une place de matelot sur une frégate qui rentre en France. Il débarque à Auray en Bretagne, de là il fait du cabotage jusqu'à Bordeaux. En Aquitaine il apprend que le Marquis de La Fayette prépare une expédition aux Amériques pour aider les insurgés contre les Anglais. Nous sommes en janvier 1779, Carles va à pied jusqu'à Rochefort, la place forte construite par Vauban. Il signe son engagement sur une frégate, l'Hermione. Le dix mars 1780, le navire sort de la Charente à Port des barques et prend la haute mer. Après trente-huit jours de navigation elle arrive à Boston. Ayant essuyée deux batailles navales, l'Hermione remet le cap sur Rochefort, où elle arrive le vingt-cinq février 1782.

Depuis huit ans, Carles travaillait comme portefaix au Port de la lune, en la bonne ville de Bordeaux, puis il a pris la route pour revenir dans sa montagne natale.

Gros demande à Carles pourquoi il n'est pas resté aux Amériques, où il paraît qu'on peut faire aisément fortune. Jean répond à Moïse que pour y rester il faut s'engager pour cinq ou sept ans à travailler pour rien que le manger et le couvert, ou bien partir courir les bois pour faire le trappeur, et cela ne lui disait rien. De plus le pays commençait de lui manquer.

Cette nuit-là, les songes de Gros allaient sur des terres inconnues en compagnie d'Esther, voguant sur des nuages, au-delà de l'immense océan, dans une merveilleuse félicité.

Le lendemain, le chantier reprenait, les jours passaient, et Moïse faisait passer des petits billets doux à la demoiselle. Esther, n'avait d'yeux que pour lui, à chaque fois qu'elle venait voir le travail avec sa mère, profitant de l'absence de Bédarrides qui vaquait à ses affaires quelque part au-delà du Ventoux. Avec l'aide de Vivette, la petite serveuse de la Moutte, il mit au point une correspondance avec Esther.

Le samedi au soir, il rentrait sur Cabrières chez Sarah et Daniel.

C'était une torture jusqu'au lundi, de pas voir la belle Esther dans sa robe simple, serrée à la taille par un tablier blanc. Chez l'oncle, il fait bonne figure, parle de tout et de rien, comme font les gens bien élevés. Mais au fond de son âme, il broie du noir, ne sachant comment imaginer la suite de ses amours.

Le dimanche matin, il a une tête de déterré, les yeux rougis, les cheveux en bataille et un air de chien battu. Daniel s'enquiert de son état, ne le trouvant vraiment pas dans son assiette, alors que d'habitude il est tout sourire et gai comme un pinson.

- Oh, garçon ! Qu'est-ce qui t'arrive, t'es malade ?
- Non, mais j'ai mal dormi.
- Mal ou pas dormi, tu fais une tête de six pans de long.
- J'ai fini par m'endormir mais le rêve m'a escagassé.

- Il est amoureux ce garçon, voilà tout !
- Qu'est-ce que tu dis Sarah, l'amour rend joyeux, pas malheureux.
- Pas sûr, ce n'est pas toujours facile, n'est-ce pas Moïse, surtout si la fille est cavaillonaise et juive.
- Qu'est-ce que tu dis, c'est vrai Gros ?
- Oui, c'est la fille Bédarrides, Esther elle s'appelle.
- Ô putain ! Eh bé mon garçon, tu es mal parti avec une idée pareille, tu te rends pas compte des difficultés que tu peux rencontrer.
- Je l'aime l'oncle, et je suis sûr qu'elle aussi.
- Peut-être bien qu'elle t'aime aussi, mais le père Bédarrides il ne donnera jamais sa fille à un gentil. D'ailleurs elle est déjà sans doute promise à un autre, un juif. Ils ne s'épousent qu'entre eux ces gens-là.
- Alors je me ferai juif.
- Ô pauvre, tu crois que ça se fait comme cela, hop, un petit coup de couteau sur le prépuce et te voilà juif. C'est sûrement plus compliqué, avec tout leur tintouin de synagogue, et de rabbins, t'est pas sorti de l'auberge. Non crois-moi, tu es comme mon fils maintenant, et moi je te dis, n'y pense même pas, oublie cette petite et prend femme de chez nous, une bonne paysanne, dure à la tâche et qui te fera de beaux enfants. Si c'est une catholique, c'est quand même plus simple, tu fais ta communion à l'église et baste.
Le mieux, c'est quand même de choisir une parpaillote comme nous.
- Justement, nous, on est déjà un peu comme les juifs, les catholiques nous détestent, on a des noms qui viennent de la Bible, comme les juifs.
- Mais mon petit, tu es chrétien, catholique ou protestant, pour eux c'est du pareil au même.
- Je m'en moque, Esther dès que je l'ai vu, cela m'a retourné la tripe, et j'ai vu dans son regard qu'elle sentait comme moi, un retournement du cœur, ces choses de l'amour, personne n'y peut rien.

Cela fait maintenant deux mois que le chantier avance, tout ce passe dans les temps, comme prévu. La correspondance secrète

entre les amoureux se poursuit, elle s'enflamme même, et lorsqu'ils se voient ils se dévorent des yeux l'un l'autre, et cela finit par se remarquer.
Un soir, après le travail, Moïse ouvre son cœur à Samuel. C'est un brave garçon Samuel, et qui est aussi finaud que son père.
- Tu sais Moïse, j'ai vu dès la première fois que tu es venu à la maison, que vous vous étiez reconnus tous les deux. Chez nous, on dit que chacun à son zivoug, son âme sœur, mais cela n'est reconnu qu'entre juifs, Esther ne peut être le zivoug d'un goï. Tu ne peux pas épouser ma sœur, elle est déjà fiancée à Lazare Milhaud, un cousin de Carpentras.
- Je t'en prie, Samuel, parle à ton père, dis-lui que je veux me faire israélite comme vous et marier Esther. Je l'aime tellement, et elle aussi elle m'aime. C'est pêché de séparer les gens qui s'aiment.
- Mon pauvre ami, je crains fort que cela ne serve à rien, et même qu'il en prendrait ombrage, et je ne pense pas que ce soit bon pour toi et ta réputation.
- Alors je ne peux rien faire, il faut que j'oublie ta sœur, qu'elle m'oublie elle aussi et que cet amour soit détruit, seulement parce que nous n'avons pas la même religion, c'est idiot. Nous sommes pourtant tous sous la protection de Dieu.
- Sans doute, mais rien n'est simple, les coutumes, nos traditions, notre histoire nous portent à nous méfier de tous. Nous avons tant subi de répressions, de massacres, on nous a contenus dans les carrières, nous enfermant chaque soir. C'est dur d'oublier.
- Guillaume Tiran, il est juif et pourtant on dit qu'il sera sûrement maire de Cavaillon, si le Comtat rejoint la France. Alors, si un israélite peut être maire, je peux marier ta sœur.
- Non, laisse tomber Moïse, et ne m'en parle plus, je ne veux pas être mêlé à cette histoire, j'aime mon père, je prendrai sa succession, et Esther épousera Lazare.

Tout cet amour contenu étouffe Gros, il a en lui une colère qui ne passe pas. Cette ire le rend triste et il s'absorbe dans le travail, pour y penser le moins possible.
Quatre mois après le début du chantier, ils en sont aux aménagements techniques, la mise en place de la roue à aube sur l'axe de transmission et le positionnement des meules. Moïse a pris la décision d'enlever Esther, la jeune femme est d'accord, ils veulent gagner l'océan Atlantique et s'embarquer pour les Amériques. Fuir est la seule possibilité de garder leur amour.

Le nouveau moulin sur le canal saint Julien est prêt, Moïse a touché son salaire, payé ses compagnons et serré la main de Bédarrides. Il a quitté la pension Moutte et laissé à Vivette le dernier message pour Esther. Sur ce mot, une date, une heure et un lieu : 23 mars, à onze heures de la nuit, porte d'Avignon.

Moïse a loué un cheval aux écuries Grant Véran, il s'est entendu pour laisser la bête en Avignon, puis il est monté à Cabrières. Nous sommes en pleine révolution, le Comtat Venaissin s'apprête à devenir un département Français, on parie sur Lioux, la falaise emblématique, d'autres sur Vaucluse, pour l'instant on est dans l'incertitude, nous sommes le 11 mars 1791.
Gros reste quelques jours chez Sarah et Daniel, il leur dit qu'il est entre deux chantiers, que le prochain est sur le Gardon à Collias, un village après Remoulins. Il faut qu'il y soit le 25, que donc il partira le 23.
- D'ici là, je vais vous aider à la ferme.
- Alors tu as enfin écouté nos conseils, tu laisses ta Cavaillonaise. Tu fais bien mon garçon, ce n'était pas une fille pour toi. Et si tu vas de l'autre côté du Rhône, en filant aux Cévennes, tu trouveras une bonne protestante. Une fille comme il faut. Il y en a beaucoup dans ces collines, des descendants de camisard, des durs, qui ne font pas semblant, les offices du dimanche, ils ne les ratent pas.

- Bah ! Tu sais l'oncle, je l'aimais bien cette petite, mais elle est encore bien jeune et j'approche la trentaine, il est temps que je m'établisse pour de bon. Là-bas je trouverais sûrement un coin où rester et une femme, j'aurai des enfants, enfin une vie normale de travailleur.
- Voilà qui est parlé. Mais tu n'as que vingt-huit ans, ce n'est pas du retard pour fonder famille. Et puis tu as un bon métier et déjà du savoir-faire, je ne me fais pas de soucis pour toi.
Tiens, j'ai commandé des graines de pommes du Pérou, chez Vilmorin, je les ai reçus la semaine dernière. Tu vas les semer avec moi. J'ai un coin en plein soleil avec du bon terreau, elles devraient s'y plaire d'après ce qu'ils disent. Il faut les semer espacées, car ensuite on doit les repiquer, toujours dans un endroit à l'abri du gel. Certains mettent des cadres de verre pour les protéger et les faire germer plus vite, mais le verre est bien trop cher, alors la nuit je les couvrirais. On verra bien ce que ça donnera. Elles ne sont pas données mais je sens que c'est un fruit qui devrait plaire, regarde les dessins du catalogue.

Le vingt-trois mars, Gros selle le cheval, dit adieu à son petit monde et prend le chemin de Lagnes, y voit sa sœur, Isaure qui a marié Bourgues. Son atelier de menuiserie est au Bataillé, derrière l'église et la chapelle des pénitents blancs. Moïse ne veut pas partir sans lui dire au revoir et embrasser Pierre son neveu qui n'a que deux ans. Il trouve sa sœur bien grosse.
- C'est probablement pour le mois prochain, si c'est encore un garçon il aura nom Félicien comme son père, si il vient une fille ce sera Ludivine, comme notre mère.
Moïse reprend la route, descend jusqu'au Riotord, traverse la Folie et file vers Petit palais.
Là, il met pied à terre, desselle le cheval et patiente jusqu'au soir. Cavaillon n'est plus qu'à moins d'une lieue, il a tout le temps de laisser paître et boire sa monture.

À onze heures, Moïse attend porte d'Avignon, il fait pleine lune et il se dissimule dans un bouquet d'arbre. Viendra-t-elle, la tant aimée ? Aura-t-elle le courage de laisser sa famille si douce, pour courir l'aventure avec un homme qu'elle connaît à peine ?
Gros est en fièvre, ses mains tremblent tandis qu'il tient les rênes de son cheval. Ses yeux sont troublés, embués, il est au bord des larmes. Si elle ne vient pas, que deviendra-t-il ? Il partira pour l'Amérique, seul comme Carles des années plus tôt, pour revenir ensuite vidé de sa substance, de son amour qui n'aura pu s'exprimer. Ou bien trouvera-t-il au bout du grand océan un nouvel amour pour y fonder famille ? Tout se bouscule dans sa pauvre tête, l'attente est douloureuse, des idées noires s'insinuent dans son esprit.
La voilà, c'est elle, elle arrive, elle a passé la porte et court vers lui, une besace en bandoulière lui fouette les hanches, elle se jette dans ses bras, lui tend sa bouche pour un baiser. Ce baiser si longtemps espéré, si longtemps attendu, et qui les unit charnellement pour la toute première fois.
Gros se met en selle et aide Esther à monter en croupe, aussitôt il donne du pied au flanc de la bête et ils fuient au petit trot.
La lumière sélénienne éclaire suffisamment la route et personne à l'horizon, ils trottent allégrement le long du Calavon, à cette allure, ils seront bientôt à Caumont. Le village est endormi, mais par prudence ils le contournent, voici la Durance, elle est grosse et charrie des branches d'arbres tombées en amont.
Maintenant, le cheval va au pas, ils ne sont plus pressés, Monfavet est tout près et ils seront en Avignon avant le lever du jour. Esther serre la taille de Moïse de toutes ses forces, elle pleure, autant de joie que de peine. Gros a posé sa main gauche sur les doigts croisés d'Esther, de la droite il guide sa monture.
On aperçoit les baraques adossées aux remparts, elles font le tour de la ville, trop petite maintenant pour contenir tout le monde. Ils s'arrêtent, descendent du cheval, s'enlacent encore et encore se dévorant de baisers. Ils attendent qu'un premier cabaret ouvre sa porte,

pour se mettre à l'abri. Pas tellement du froid, car la nuit a été douce, mais pour se cacher, pour que personne ne les voit, qui puisse reconnaître Esther, et prévenir de la famille.
Moïse laisse Esther seule un moment pour conduire le cheval où Grant Véran lui a dit. Il n'est pas absent longtemps. Dès son retour, ils avalent une soupe, puis longent la ville à pied, jusqu'à la porte Pie.
Porte Pie, il y a le bac à traille, pour rejoindre l'île Piot, puis de Piot, un second bac les amène aux Angles.

Enfin, le Rhône est passé, ils vont pouvoir maintenant se reposer, apparemment personne n'a fait attention à eux, les passeurs s'en fichaient comme de l'an quarante, ce n'est qu'un jeune couple bien ordinaire. Lui mit comme un paysan, et elle avec son fichu sur la tête sa robe toute simple et sa cape brune qui fut neuve il y a longtemps, n'ont rien pour attirer le regard.
Ils font halte au bord d'un pré, au soleil contre une haie vive, qui borde la route de Roquefort. Moïse a décidé d'apprendre à Esther les principaux rituels et principes de la religion réformée, afin de camoufler son héritage israélite. Car ils sont bien décidés tous deux à passer incognito, dans leur voyage. Gros a assez d'argent pour tenir plus d'un an et payer leur embarquement pour les Amériques. Les aventures de Carles sont montées à la tête de Gros, il est persuadé de faire fortune dans ces pays d'au-delà de l'océan, y fonder famille, et souche nouvelle. On dit que Saint Domingue est une terre d'opportunité, que la culture du café y est florissante et d'un bon revenu. Ils marchèrent d'un bon pas et furent rendus à Nîmes avant le soir, ils s'installèrent pour la nuit dans un relais de poste.

Des gens y parlaient d'Alès, de la Grand Combe, des Cévennes, là-haut on cherche des mineurs et des charpentiers, car des mines de charbon s'ouvrent un peu partout. Mais aller étayer des galeries sous la terre n'enchante pas Moïse Gros.
C'est la première fois qu'ils se retrouvent seuls, tous les deux, la chambre est minuscule, sous le toit. Par un œil-de-bœuf, la clarté

lunaire suffit à éclairer la pièce, alors Esther souffle la chandelle. La nuit blanche de la veille, plus la marche des Angles à Nîmes les ont épuisés. Ils s'étendent tout habillés sur le lit, l'un contre l'autre, Moïse couché sur son côté gauche enlace Esther qui se blottit contre lui, leurs corps formant une double esse, ils s'endorment. À leur réveil, ils sont toujours dans la même position, puis Esther se retourne regarde Moïse qui ouvre un œil, puis l'autre et lui sourit. Ils s'embrassent avec la fougue de la jeunesse, font un brin de toilette dans le bassin de céramique, avec l'aiguière posée à côté.

Ils prennent la décision d'aller s'embarquer à Bordeaux, où le port est immense, et où des navires partent dans toutes les directions. Ils ne savent pas encore leur destination finale, ils ont tout le temps d'y réfléchir, ils ont un long voyage à accomplir avant d'être en Aquitaine.

Le soleil est à peine levé, dans un voile brumeux, lorsqu'ils montent dans la malle-poste en direction de Montpellier. À Montpellier, ils ont l'opportunité d'un bourgeois qui leur propose de les mener jusqu'à Agde dans sa voiture. Le bonhomme les dépose devant l'auberge sur le bord du canal.

Le tavernier est sympathique, il les accueille avec bienveillance, leur loue une chambre bien propre avec une fenêtre qui donne sur le canal, ils sont au deuxième étage et ils peuvent voir la mer, ce qui les enchante. Après le dîner, ils vont jusqu'à une plage, la mer est calme et vient par vaguelettes lécher le sable. Ils ont quitté leurs souliers et se promènent les pieds nus dans l'eau salée, c'est la première fois qu'ils touchent la mer, le soleil a disparu de l'horizon et un crépuscule orangé flotte sur les eaux méditerranéennes. Moïse et Esther ont les doigts croisés si serrés que leurs jointures en blanchissent. Ils sont dans un bonheur trouble, le désir l'un de l'autre les taraude, ils ont envie de crier, de s'envoler dans ce ciel qui devient pourpre. La nuit est venue, ils sont dans leur chambre à l'auberge.

Moïse se sent terriblement fébrile, Esther face à lui se dévêt, sa robe tombe au sol, elle porte encore une chemise de lin. Moïse

s'approche, il est nu, il fait glisser les bretelles de la chemise d'Esther et découvre la jeune beauté de son corps. La jeune femme a défait ses cheveux, retenus dans la coiffe comtadine qu'elle porte sans cesse, ils dévalent en cataracte mordorée le long de ses épaules et s'étalent jusqu'à mi-cuisses. Elle est superbe, sa poitrine saillante aux mamelons involutés, sa peau blanche et fine, comme soyeuse accueille les caresses encore timides de Moïse. Sous son nombril, le triangle de son mont-de-vénus est couvert d'un duvet semblable en couleur à sa chevelure, son sourire est éclatant, et ses yeux brillent du désir de recevoir son amant pour la première fois. Ils s'enlacent nez à nez, les yeux dans les yeux, leurs bouches s'entrouvrent et un long baiser les fait déborder d'amour. Ils s'allongent sur le lit, draps défaits, leurs bras et leurs jambes emmêlés dans une confusion totale. Une fougue soudaine les emporte vers un paradis de chair. Lorsque Moïse entre au sein d'Esther une plénitude submerge son ventre et une vague de plaisir inonde son âme, aucune douceur ne fut plus intense que cette première intrusion au creux de sa féminité. Ses doigts accrochés au dos de son ami griffent sa peau, ils sont dans une osmose complète, une félicité magnifique qui les transporte en un éther inconnu.

Le lendemain, ils empruntent le service de poste du canal du midi pour se rendre à Toulouse. Il faut quatre jours de navigation sur le canal. À chaque écluse, il faut changer de chaland car il est trop long et fastidieux de manœuvrer celle-ci. Les écluses ne s'ouvrent et se ferment que pour les gros bateaux qui transportent du matériel, surtout des grumes de chêne ou des sacs de chaux pour le bâtiment. Du chemin de halage, de gros chevaux ou des bœufs tractent les embarcations. Le soir, les plus fortunés dînent et dorment dans les auberges, les pauvres couchent à la belle étoile ou dans des granges et mangent ce qu'ils ont pris dans leurs sacs.

Le vingt-neuf mars à la tombée du jour Esther et Moïse arrivent à Toulouse. Ils ne trouvent pas de logis et passent la nuit, dans la paille et le foin d'une remise à chevaux. Esther a un coup de cafard,

ce départ précipité et clandestin de la demeure familiale la tracasse, elle a de la peine pour sa mère et son père, elle regrette de n'avoir pas dit à son frère tout l'amour qu'elle a pour Moïse. Les laisser là-bas à Cavaillon la rend triste. Gros la console du mieux qu'il peut, mais la soirée reste morose.
Depuis leur départ, ils se font passer pour frères et sœur. Cette situation est embarrassante, mais les mariages ne sont reconnus que pour les catholiques, ils doivent avoir lieu à l'église et consacré par un prêtre, les unions protestantes doivent aussi passer par l'église sinon elles ne sont pas valides. Alors un protestant et une juive n'ont aucune chance d'être légalement unis. On commence à parler de mariages républicains, civils, qui seraient les seuls à être légaux, mais pour l'instant l'assemblée constituante n'a pas encore pris de décision.

Personne ne les a interrogés sur leur situation et ils font comme on dit profil bas. Mercredi 30 mars 1791, l'assemblée nationale constituante adopte le système métrique, et nos amoureux s'apprêtent à monter dans une gabarre qui doit les conduire de Toulouse à Bordeaux. Le batelier annonce qu'en ce début de printemps la Garonne est déjà haute et qu'il estime à cinq jours le trajet.
La gabarre est chargée de plaques de marbre et pour cela, elle ne prend que cinq passagers. Le départ se fait sur le coup de huit heures, retardé par l'arrivée de trois soldats, qui changent de cantonnement, ils doivent s'arrêter à Agen.
Les soldats lorgnent du côté d'Esther.
- Elle est gironde la demoiselle, bonjour beauté !
- Laissez ma sœur tranquille.
- Ah ! Tu es donc le frère, qui prend grand soin de ta jeune sœurette. On croirait deux amoureux tant vous êtes serrés l'un à l'autre.
- C'est parce qu'elle a froid.
- Il est vrai que ce matin, il ne fait pas bien chaud.
- Et elle se nomme comment ta sœur l'ami ?
- Ninon, elle s'appelle Ninon.

Cet homme d'arme doit être plus gradé que les deux autres qui se taisent et regardent les berges du fleuve.
Esther fait mine de s'endormir dans les bras de Gros et le soldat laisse tomber son badinage.
L'attention de Moïse est soudain accaparée par un gros bateau, qui porte une maison sur son pont et qui sur son flanc, est équipé d'une roue à aube. Il interroge le batelier.
- C'est un moulin à nef, il en reste quelques-uns entre Toulouse et la Réole, je ne sais pas combien au juste. Ils s'amarrent là où est le travail. On veut les interdire car ils encombrent la navigation en se plaçant n'importe où.
Moïse est épaté, il n'avait jamais entendu parler de tels moulins. Il aurait aimé s'arrêter et visiter le meunier, voir comment était installé l'intérieur. Mais le voyage ne peut s'interrompre. La descente de la Garonne est rapide, par endroits le fleuve s'étrécit et le courant augmente, faisant tanguer la gabarre.
Le fleuve est une suite de méandres. Après la grande boucle de Grisolles, la gabarre continue sa descente et fait halte à Verdun, pour y passer la nuit.
La soldatesque débarque pour bivouaquer dans un pré. Le gabarier et ses deux matelots ont un coin à eux sur le bateau et Esther et son amoureux se blottissent comme ils peuvent dans une place laissée vide.
À l'aurore, chacun plie bagage, les soldats rembarquent et la gabarre largue ses amarres.
Au confluent avec le Tarn, le batelier est surpris par le débit de la rivière, il a dû y avoir de fortes pluies sur les montagnes et la rivière déboule vers le fleuve avec plus de violence qu'à l'ordinaire.
Le chef de bord et ses deux matelots se démènent à la manœuvre, pour diriger le bateau vers l'aval. Une plaque de marbre, sans doute mal calée glisse vers bâbord, la gabarre prend de la gîte, le batelier ordonne à tous de se placer à tribord, pour contrebalancer la barque,

mais une deuxième plaque glisse à son tour et la gabarre bascule dans les eaux.
C'est le naufrage. Le gabarier et ses nautes nagent tant bien que mal vers la rive la plus proche. Les militaires et leur barda foutent le camp à la dérive, et on les voit couler et disparaître. Moïse a attrapé Esther, accrochés à une grosse branche, ils se laissent dériver. Ils sont trempés jusqu'aux os, mais par miracle ils ont sauvé leur bagage. Ils accostent vers Boudou, là des gens du village qui travaillaient sur la hauteur ont vu le drame et sont descendus vers la Garonne. Ils envoient des cordes aux naufragés et les ramènent sur la berge.
Une famille de paysans dont la ferme est à proximité leur propose de les héberger, ils acceptent immédiatement car après tant d'émotions, ils ont un grand besoin de réconfort.
Ils se déshabillent dans la pièce commune, la paysanne leur offre deux couvertures de bonne laine pour se réchauffer et dispose leurs vêtements près de l'âtre pour les sécher. Moïse a subrepticement caché l'or qu'il garde serré dans sa taïolle. Ce jeudi trente et un mars ne leur a pas porté chance, mais ils s'en tirent à bon compte. Le lendemain, remis de leurs malheurs, Moïse explique à Jacquet, le paysan qui les a accueillis, qu'il est charpentier, et que s'il a besoin d'aide à quelque travail, il se fera un honneur de lui rendre service. Jacquet le remercie et lui propose de refaire le toit de sa remise, qui est en piteux état, et qu'il n'a pas les moyens pécuniaires de faire réparer. Ils se mettent d'accord pour le gîte et le couvert le temps que Gros fasse le travail. Ils dormiront dans l'étable, près des deux vaches, ils y seront au chaud, et mangeront avec la famille. En six jours, la remise est restaurée. Le mercredi six avril, nos deux voyageurs prennent congé de leurs hôtes et de leurs trois jeunes enfants. En quatre heures de marche, ils arrivent à Valence. Là ils cherchent à réembarquer pour Bordeaux. Une gabarre chargée de blé doit partir le lendemain.

Trois jours plus tard, ils sont à Bordeaux. Le Port de la lune est encombré de bateaux, des gabarres venues de Toulouse, de Millau, de Cahors, et puis de grands bâtiments aux mats élancés, les rives sont boueuses, il y a des pontons de bois, mais trop peu, et en mauvais état. Place royale, nos deux voyageurs sont époustouflés par l'ampleur de l'esplanade, la beauté et l'élégance des bâtiments. La ville est moderne et grouille de monde. Des camelots parcourent les rues proposant toutes sortes de marchandises.

Après avoir erré au hasard sur les quais, le douze avril ils trouvent une pension de famille aux Chartrons, c'est modeste, pas reluisant, peu cher, mais la soupe y est bonne. C'est un quartier éloigné du centre, en majorité protestant, peuplé de descendants de hollandais, de portugais, d'anglais, installés là pour y commercer le vin et les africains. Quelques jours plus tard, on présente à Moïse et Esther un curé qui pour une barrique de vin les marie sans cérémonie, mais leur procure un certificat de mariage en bonne et due forme.

Ils peuvent désormais se faire établir un passeport et vivre sans plus de mensonge. Dès lors, Moïse se met à la recherche d'un embarquement. Ne voulant pas écorner davantage son pécule, il cherche un navire qui aurait besoin d'un charpentier, ainsi il paierait le voyage pour deux. À la bourse maritime, on lui indique une grande gabarre à trois mats qui se rend dans les Antilles et dont le capitaine doit remplacer son charpentier tombé malade d'une fièvre tropicale.

Le capitaine a pour nom Louis Antoine Faleyrans.

- Mon garçon, tu parles d'oc et moi aussi, je suis gascon. Ta langue me plaît, même si ton accent est un peu fort. Ainsi tu veux gagner les îles, t'établir dans la Caraïbe, c'est dur là-bas. Ne te fais pas trop d'illusions. Tu es charpentier ?
- Oui Monsieur, ma spécialité ce sont les moulins.
- As-tu de l'expérience en charpente ?
- Oui Monsieur, en fait je peux travailler tout ce qui est fait de poutres et de planches.

- J'ai un homme qui ne partira pas à cause d'une mauvaise fièvre, tu as l'air costaud, décidé, alors voilà ce que je te propose : Nous appareillons dans une bonne semaine, j'ai encore quelques réparations à faire sur le bateau, tu t'en charges et si tu fais du bon travail, je t'embarque toi et ta jeune femme. Tu n'auras pas de gages, mais vous aurez le voyage gratis et vous mangerez avec l'équipage. Est-ce que cela te convient ?

Gros ne connaît rien à la charpente marine, mais il se dit que le bois est toujours du bois et que les outils sont toujours les mêmes.

- J'accepte. Les deux se serrent la main.

- Appelle-moi capitaine, tu commences tout de suite.

Gros travaille une semaine à des réparations diverses sur le navire, le soir il rentre à la pension retrouver Esther.

Pendant ce temps, les hommes d'équipage chargent le navire de farine minot de Moissac, de vaisselle de Limoges et de vin de Bordeaux. Enfin, le vingt-trois mai 1791, un pilote monte à bord, la « Marie Laure » largue ses amarres et descend le cours du fleuve jusqu'au bec d'Ambès, ensuite elle remonte l'estuaire, ce qui n'est pas aisé à cause des bancs de sable qui bougent continuellement, mais le pilote est expérimenté. Devant le Verdon, le pilote quitte la « Marie Laure » en barque. Le bateau passe devant le phare de Cordouan, puis met le cap sur la haute mer sud sud-ouest droit vers les Açores.

Deux semaines de navigation sans problème, puis calme plat, mer d'huile, ils attendent deux jours que le vent reprenne et font escale à Santa Cruz d'al Florès pour y refaire de l'eau propre et embarquer des fruits.

Ils reprennent la mer, c'est la traversée la plus longue, la plus périlleuse aussi. Cap à l'ouest direction Saint Domingue. À bord de la « Marie Laure », Moïse et Esther font la connaissance d'un autre couple, lui Pierre Marcelin est chaudronnier, sa femme Adélaïde est couturière, ils ont un garçon de quelques mois, Maximilien, et vont tenter l'aventure aux Amériques. Les deux couples sympathisent, ils

sont à peu près du même âge. Moïse ne parle pas très bien français, il s'est presque toujours exprimé en provençal, mais Esther qui a reçu une éducation, écrit aussi bien le français que l'occitan.
-Je m'appelle Pierre Marcelin, je viens de Troyes.
- Moi, c'est Moïse Gros, de Cabrières, dans le comtat Venaissin, ma femme Esther est née à Cavaillon.
- Mon père est boulanger, il se nomme Jean-Baptiste, mon frère aîné, Edme, travaille déjà avec lui, il prendra la suite quand le père sera mort. J'ai deux sœurs, et un autre frère plus jeune, ils travaillent dans la bonneterie.
- Mon pauvre père s'est pendu à la suite du tarissement de la rivière où étaient ses moulins, suite à un tremblement de terre.
Esther, qui est plus loquace, explique aux Marcelin, que Moïse est charpentier, que sa spécialité, est l'aménagement des moulins.
- Un jour, il est arrivé chez nous, demandé par mon père. Puis nous nous sommes mariés. Maintenant nous allons chercher bonne fortune aux Amériques.
Les Marcelin viennent de Troyes, dans le nord de la France. L'activité principale de Pierre étant les alambics pour la distillation des alcools, il pense pouvoir trouver du travail à Saint Domingue où la canne à sucre est cultivée en quantité pour faire du sucre et du rhum.
La navigation est éprouvante, les repas sont maigres, l'eau croupit dans les barriques et prend goût et couleur de bois. Les passagers dorment où ils peuvent, ils ne se sont pas lavés depuis des semaines, les marins non plus, heureusement que l'air du large disperse un peu les miasmes malodorants. Cependant, le petit Maximilien se porte bien, le lait de sa mère suffit à le nourrir.
Un matin, on a commencé à voir des oiseaux, puis le lendemain la vigie a annoncé la terre.

L'île de Saint Domingue ressemble à un crabe. Elle est divisée en deux, le corps est hispanique, la partie occidentale française allonge les pinces du crabe vers le couchant. La plus grosse au no-

roît, la plus fine plein sud. Une île inhospitalière est plantée au beau milieu des pinces. Les branches de la pince sont françaises.
La « Marie Laure » entre donc dans la grande baie du couchant, passe devant Jérémie et se dirige vers Port au Prince dans le golfe de Gonave. Le capitaine Faleyrans jette l'ancre dans la baie de Port au Prince, à proximité des docks. Un grand navire négrier est en quarantaine à quelques encablures. Les passagers débarquent dans une petite navette qui va du bateau au quai. La marée est haute, ce qui facilite le transfert. La barque est manœuvrée par quatre nègres, les Gros et les Marcelin qui sont ensemble voient pour la première fois des gens dont la peau est noire. Ils savaient que l'île était en grande partie peuplée par des esclaves importés d'Afrique, mais c'est pour eux un véritable choc.
Dans une taverne du port, Moïse et Pierre boivent un verre de vin et parlent de leur projet, un voisin de table, qui les entend discuter, les apostrophes.
- Pardon de vous déranger dans votre conversation, il n'y a pas de Troyes sur saint Domingue, mais il y a un village qui s'appelle Cavaillon, dans le Sud, du côté des Cayes.
Gros y voit un signe du destin et il décide Marcelin à partir vers le sud de l'île, dans le bas de la pince du crabe. Il y a là des plantations de cannes et sans doute du travail pour eux.

Le lendemain, après en avoir parlé avec leurs épouses, ils décident de partir pour les Cayes. La bourgade est en bord de mer dans une anse protégée par un îlot, nommé L'Île à Vache. Au bourg de Cayes, ils trouvent une masure abandonnée où s'installer. Au début de juillet, les deux hommes décident de mettre part égale de leur pécule afin de s'associer dans une entreprise de construction de distilleries et de moulins à broyer les cannes à sucre. Chacun y exerçant son art. L'un le bois, l'autre le métal.
Début août, des bruits courent d'une révolte d'esclave. Il paraît que le quatorze à Bois Caïman, dans le nord de l'île, des nègres marrons ont massacré des blancs. Un certain Toussaint de Breda, un nègre

affranchi et petit propriétaire, aurait pris la tête de la révolte, qui devient rapidement une révolution. Toussaint, ardent combattant et courageux cavalier, enfonce les lignes ennemies avec tant de bravoure qu'on l'affuble rapidement du nom de Louverture.
La liesse s'empare de la foule, Port au Prince est en ébullition, les blancs nouvellement arrivés sont malmenés, des alliances se créent entre royalistes et Espagnols en guerre contre la France, les désordres durent, Toussaint Louverture prend de l'importance et se révèle être un homme politique avisé.
Tant bien que mal, les deux couples se tirent d'affaire et leur entreprise démarre. Tout d'abord par des réparations, les combats et les pillages ont fait des dégâts dans les plantations. Moïse et Pierre ont été tant impressionnés et dégoûtés de voir la façon dont les nègres étaient traités, qu'ils ont refusé d'employer des esclaves. Ils ont embauché une main-d'œuvre libre. Ils ne travaillent que pour les petits propriétaires, se méfiant de prendre trop d'importance dans le conflit, en s'alliant aux grands propriétaires. Les entreprises locales étant en partie démantelées par l'absence de noirs ayant rejoint l'armée de libération, nos deux nouveaux arrivants ne manquent pas de travail, leur main d'œuvre n'est composée que de noirs ou métis.

En 1792, Adélaïde Marcelin décède en couche de son deuxième enfant, qui ne survit pas. Quelques mois plus tard, Pierre se remarie avec une négresse de seize ans, Apolline, la fille d'un des manouvriers de l'entreprise. Le 20 juillet 1793, Esther donne naissance à une petite Rebecca, Le lendemain, Apolline met au monde un petit Joseph. Le 4 février 1794, la Convention confirme l'abolition de l'esclavage proclamée en août 1793 et l'étend à toutes les colonies françaises. Deux mois plus tard, la nouvelle parvient à Port au Prince. L'armée britannique profite de la confusion et envahit la colonie pour tenter de s'en emparer.

Toussaint Louverture se rallie à la république. À la tête d'une armée de vingt mille hommes, pour la plupart anciens esclaves, il chasse les Anglais. En 1796, il est nommé général de division et

vice-gouverneur de l'île. Bien que grand chef de guerre, Louverture est un homme velléitaire. Au cours d'une sanglante guerre civile, il étend son autorité sur l'ensemble de l'île en envahissant la partie espagnole. Puis en 1801, il remet sur pied les plantations en instaurant le travail forcé, rappelant même d'anciens colons et réprimant par la force la contestation des Noirs.

Maximilien, que tous nomment Maxi, a douze ans, Rebecca et Joseph huit ans. Les affaires de leurs parents fonctionnent bien, malgré cette période trouble. Partout le travail les appelle, usure et déprédation sont causes du quotidien de leur besogne. Cependant le redémarrage économique insufflé par Toussaint Louverture, leur offre la possibilité de nouvelles constructions.

La belle Cavaillonaise aux yeux violets a donné naissance à un deuxième enfant, les Gros l'ont baptisé Samuel, comme son oncle. Il a trois ans. Apolline en a eu deux autres, un garçon encore, Edme cinq ans, et une fille Adélaïde. Marcelin lui a donné ce nom en hommage à sa première femme, maintenant elle a trois ans. Esther apprend à lire et écrire aux enfants, ainsi qu'à Apolline.

- Moïse, je me sens bien, quand j'enseigne aux petits, je voudrais ouvrir une école pour les enfants de nos ouvriers, qu'en penses-tu ?
- Ma foi, mon amour, si tu te sens de le faire, je n'ai rien contre, bien au contraire. Je crois que c'est une bonne chose que les gens sachent lire, écrire et compter correctement, et puis, tous ces enfants qui vivent dans la rue, sans occupation, ce n'est pas bon. Tout ce qu'ils peuvent espérer, c'est travailler dans les plantations. S'ils savent lire et qu'ils étudient un peu, ils auront une chance de faire autre chose.
- Tu es d'accord, alors ?
- Bien sûr. Tu sais, nous avons eu beaucoup de chance jusqu'à présent, de nombreux blancs ont été massacrés ces dernières années, nous sommes restés indemnes car nous n'avons pas cautionné l'esclavage et que nos ouvriers sont considérés comme des hommes, pas comme des bêtes de somme.
- Et puis après la mort d'Adélaïde, Pierre a épousé Apolline.

- Il a bien fait, c'est une femme bien, même Maxi la considère désormais comme sa mère.
Apolline est une élève appliquée elle apprend rapidement. Elle a une belle écriture et dessine souvent des scènes de la vie courante avec un certain talent. Esther et elle s'entendent à merveille. Elles sont du même âge à quelques mois près, si ce n'était leur différence de couleur, leur complicité semblerait celle de deux sœurs jumelles. Les deux jeunes couples ont laissé leur masure des Cayes pour construire deux maisons à Cavaillon, au bord de la rivière, sur une petite hauteur.
Moïse a persuadé Pierre d'aller s'installer là, qu'il avait trouvé l'amour à Cavaillon dans le Comtat Venaissin, et que Cavaillon de Saint Domingue leur portera sûrement bonheur et prospérité.
Cavaillon est à peine un hameau, presque un lieu-dit, quelques maisons, des cases nègres, disséminées autour de la rivière. Les demeures assez spacieuses sont à quelques centaines de mètre l'une de l'autre. Les hommes ont installé un nouvel atelier au bord de l'eau, profitant du flux de la rivière, Moïse a conçu un système hydraulique pour mécaniser quelques outils, scies, raboteuses et petit marteau-pilon pour le travail du cuivre. Apolline et Esther ont trouvé une grange inoccupée pour y installer leur école.

En France, Bonaparte harcelé par sa femme décide de rétablir l'esclavage. Il envoie une expédition de trente mille soldats répartis sur quatre-vingt-six vaisseaux commandés par le général Leclerc.
Elle arrive à Port au Prince le 29 janvier 1802. Des généraux originaires de Saint Domingue commandent la troupe, Alexandre Pétion, André Rigaud et Jean-Pierre Boyer, tous trois métis.
L'expédition est financée en partie par les Etats Unis d'Amérique, qui voient d'un mauvais œil l'installation d'une république noire si près de leurs côtes.

Pendant trois semaines, les combats font rage dans toute l'île. Toussaint Louverture, Jean-Jacques Dessalines et Henri Christophe se rendent aux Français.

Un vieux planteur d'indigo, sans progéniture, s'est lié d'amitié avec Marcelin. Il vient assez souvent à la maison neuve partager un verre de rhum ou boire un café. Parfois il reste dîner. Anthoine Lesueur, est grand, chenu, un peu voûté, il marche avec un bâton, mais porte encore beau. Un soir après dîner, sur la terrasse qui borde la maison, Anthoine et Pierre restent à discuter.

- Écoute petit, je peux t'appeler petit, je pourrais être ton grand-père. Écoute, je me fais trop vieux, je vais passer bientôt.
- Non l'Anthoine, vous avez de beaux jours encore.
- Ne m'interromps pas, je sais ce que je dis, je le sens dans ma carcasse. Mon grand-père est arrivé ici dans les seize cent. Il a défriché, planté caféier et indigo, mon père a pris la suite. Lui s'est mis avec une noire, ils ont eu six enfants, il ne reste que moi, ils sont tous morts de la petite vérole.

Moi, dieu pardonne, j'ai pas d'enfants, pas faute d'avoir essayé, non, mais j'ai les œufs clairs.

- …
- Non, écoute j'ai pas fini, après tu me diras. J'ai un régisseur qui s'occupe bien de la plantation, c'est un mulâtre comme moi, un bon homme, mais pas suffisamment futé pour tenir tout ça. Il est bon avec les nègres, il les traite bien, mais il ne saurait pas négocier les ventes.

J'ai appris à te connaître ces derniers temps, tu es le type de caractère qui sait y faire avec les autres. Ton entreprise est saine, Gros ton associé, peut la mener seul, vous avez suffisamment d'hommes qui maîtrisent le métier. Je suis sans héritier, aussi je veux te léguer mon bien. Je n'ai pas fait fortune, non, mais j'ai acquis une bonne aisance.

- Par Dieu, Lesueur, je ne sais que répondre. Tu veux me faire un cadeau que je ne mérite pas. Et puis, ce qui m'ennuie, je te parle franchement, hein, ne m'en veux pas !.. Voilà, tes nègres ils ne sont pas libres, et ça, ça m'enquiquine. Ce salaud de Bonaparte a foutu en l'air les promesses de la république.
- T'auras qu'à les affranchir, comme tes manœuvriers. Au lieu de les loger et les nourrir, tu les payeras, c'est bien la même chose… Tu sais chez moi, il n'y a ni chicotte ni droit de cuissage et je n'ai jamais séparé de famille.
- Il faut que j'en parle à Moïse. On fait une bonne équipe, cela m'ennuie de le laisser tomber.
Eh bien ! Parle avec lui, donne-moi réponse dans une semaine.
Le lendemain, Pierre et Moïse sont arrêtés par les Français, on les accuse de cacher des insurgés, ils sont transférés et emprisonnés à Port au Prince.

Dessalines, après avoir trahi Louverture, rejoint les révoltés dirigés par Pétion qui a pris fait et cause pour la révolution, et appuyé par Henri Christophe infligent une sanglante défaite aux Français dans la bataille de Vertières. Rochambeau, le successeur de Leclerc, se replie avec le reste de sa troupe et quitte l'île.
Dès le départ des Français, Jean-Jacques Dessalines ordonne le massacre de la population blanche. Sont épargnés les techniciens, les prêtres, les médecins, et quelques négrophiles. Il déclare l'indépendance et donne pour nom à la première république noire son nom indien d' Haïti, le premier de janvier 1804.
Gros et Marcelin sont libérés, ils rejoignent aussitôt leurs familles.

Marcelin est appelé par Francet, le régisseur d'Anthoine Lesueur. Pierre se rend auprès de lui. Le vieil homme est mourant assis sur son lit, le dos au mur. Un homme se tient près de lui.
- Salut Pierre, je suis bien content de te voir. Tu vois, je vais mourir, je te l'avais dit. Je n'attends plus de réponse de toi, j'ai pris ma déci-

sion. Je te présente maître Balland, notaire à Port au Prince, j'ai fait mon testament. Tu hérites de tous mes biens.
- Vous êtes sûr de vous Anthoine ?
- Oui mon garçon, tu sauras faire ce qu'il faut. Garde la plantation, prends soin de mes gens, et appuies toi sur l'expérience de Francet, il a toujours été un fidèle compagnon. Arrange tes affaires comme tu veux, mais tu es la descendance que je me suis choisie, vu que je n'en ai de naturelle.
- Comment vous remercier, tant de bienfaits…
- Ne me remercie pas, prends-moi vers ta famille pour mes derniers jours, je ne veux pas passer seul comme un va-nu-pieds.
Pierre et Apolline font transporter Anthoine chez eux, ils l'installent dans une pièce du rez-de-chaussée qui sert de bureau, lui installent un lit confortable qui regarde la fenêtre. Dehors il fait beau, des nuages floconneux traversent un ciel dégagé. Le vieux Lesueur sourit.
- Je suis heureux de finir ici, près de vous, dans cette nouvelle république qui a eu tant de mal à venir.
Les jours filent, paisibles, Esther et Apolline font la classe, elle s'est agrandie, avec les enfants de la plantation. Désormais, ce sont vingt gamines et gamins de quatre à dix ans qui reçoivent l'enseignement des deux femmes. Les maisons sont tenues par des noires qui ont en charge poulaillers, jardins, cuisine et ménage. Les deux couples ont aussi quelques bêtes, trois vaches et une dizaine de brebis. C'est un homme encore jeune, un des derniers arrivés d'Afrique avec l'ultime négrier à avoir mis à quai à Port au Prince qui se charge des animaux. Il porte son nom de naissance Ngonda, et on lui a donné pour nom de famille Thermidor car il a débarqué le 27 juillet 1802, soit le 8 thermidor an X de la république. Il dit avoir environ quarante ans, c'est un gaillard d'un bon mètre quatre-vingt avec des épaules larges, un torse de taureau et un sourire d'ange.

Un matin, Anthoine ne s'est pas réveillé, Apolline l'a trouvé, couché sur le côté, les yeux fermés et la bouche souriante. Ngonda l'a pris dans ces bras, il ne pesait plus guère.
Tous les gens de la maison, les Marcelin et les Gros en famille, l'ont déposé dans une tombe qu'il avait lui-même fait creuser sur une colline, auprès des corps de ses frères et de ses parents, enveloppé dans un drap blanc à même la terre selon sa volonté. Comme tous ignoraient s'il avait ou non une religion, il n'y eut pas de cérémonie, Francet, puis Pierre dirent quelques mots, et chacun jeta une poignée de terre de Haïti sur son linceul.

La première république noire est à peine née que Dessalines pris d'une fièvre de pouvoir se fait nommer empereur.

Moïse, Pierre, Esther et Apolline sont réunis chez les Marcelin. Nous sommes un dimanche, Maxi a seize ans, il travaille avec Francet à la plantation. Rebecca qui vient d'avoir treize ans s'occupe des plus petits à l'école. Joseph est pensionnaire dans un collège de Port au Prince. Edme, Samuel et Adélaïde sont en classe avec leurs mères.
Depuis la mort d'Anthoine, Marcelin mène de front les deux affaires.
- Je suis fatigué Moïse, l'entreprise, plus la plantation, cela fait beaucoup, Maxi aide bien mais il est encore bien trop jeune pour diriger seul la plantation.
- Que voudrais-tu faire, les affaires vont bien, et puis ton fils grandit chaque jour, bientôt il sera capable de mener sa barque.
- Je voudrais me retirer de notre association, et investir pour agrandir la plantation, il y a des terres à vendre, et j'aimerais en profiter.
- Tu veux qu'on fasse estimer les ateliers par Maître Balland, je te paye la moitié et je continue seul.
- Je pense que c'est une solution, j'ai toujours aimé la terre, paysan cela me va bien, la chaudronnerie j'en ai assez, et puis j'ai formé

trois compagnons qui n'ont plus besoin de moi. Ils connaissent bien le travail.
- Je suis un peu triste, nous nous entendions bien, c'est dommage.
- Bah ! On reste amis et voisins, et puis nos femmes ont leur école, avec de nouveaux élèves.
- C'est vrai, finalement nous avons réussi, nous sommes loin du pays, mais nous faisons souche ici. Notre avenir est haïtien, plus français.
- Oui, parfois ça me fait drôle, enfant je n'aurais jamais imaginé cela.
- Moi non plus remarque bien, l'amour fait faire des choix, de Cavaillon à Cavaillon, quelle histoire.
- Qu'est-ce que tu en penses Apolline ?
- Ho ! Moi, je suis heureuse, fais ce que tu veux du moment que je peux continuer l'école.
- Et toi Esther ?
- Je suis partie bien jeune pour suivre un homme que je connaissais à peine mais dont j'étais éperdument amoureuse. J'ai laissé des parents et un frère qui m'aimaient, mais qui voulaient me marier avec un cousin que je déteste. Ici, j'ai trouvé une place qui me convient, Moïse est toujours auprès de moi. Nous nous aimons, nous avons de beaux enfants. Les dernières années furent bien difficiles, surtout avec la prison, mais maintenant le calme est revenu, il faut continuer de vivre. Si tu en as assez de l'entreprise, fais-toi planteur, c'est bien, si tu en as vraiment envie.
Tout ne fut pas ainsi fait, Balland estima l'entreprise à un bon prix, Moïse se défit de la moitié de ses économies et resta seul propriétaire de la fabrique. Cependant, Dessalines ayant interdit aux blancs d'être propriétaire foncier, Pierre dut mettre la plantation et les terres nouvellement acquises au nom d'Apolline.

Maxi a toujours été proche de Rebecca, lorsque leurs pères étaient détenus, il prenait grand soin d'elle. Rebecca ressemble beaucoup à sa mère, elle n'a pas le léger ton roux des cheveux

d'Esther, mais une chevelure très brune, son regard est plus clair aussi, mais elle possède le nez droit de sa mère et son tendre sourire. Pour elle, Maxi est comme son grand frère, elle a pour lui une véritable adoration. Mais son cœur bat davantage pour Joseph. Les trois petits sont des diablotins, sans cesse en quête d'une farce à faire. Leur tête de turc c'est Ngonda, ils le font tourner en bourrique, à disperser les bêtes, à s'enfouir sous les meules de foins, qu'il doit ensuite redresser.

La paix est de courte durée, Dessalines mène une guerre contre les Espagnols qui occupent la partie orientale du crabe, il est défait. Henri Christophe soulève une révolte contre le pouvoir absolu de Dessalines, avec Pétion, Boyer, Rigaud et Blanchet, ils l'assassinent à Pont Rouge le 17 octobre 1806.

Marcelin maintient la production d'indigo, il met en place une pépinière de caféier, afin d'en planter de nouveaux et de vendre des arbrisseaux à repiquer. Quatre ans plus tard, sa production de café a triplé et la demande étant importante, il vend énormément de plants.
Si Anthoine vivait dans l'aisance, on peut dire que Pierre a fait fortune. Maxi le seconde efficacement. Francet est mort à soixante ans de la fièvre jaune. Ngonda, qui grâce aux femmes sait lire et écrire, s'est avéré d'une compétence certaine dans la gestion des employés, il organise le travail dans toute la plantation. Maxi s'occupe du négoce, il accompagne les charretées de sac de café vert au port des Cayes. Là, les navires se succèdent qui repartent vers l'Europe, en France et surtout en Angleterre. Le port des Cayes est une forêt de mats, de cordes et de voiles.

Le 18 et le 19 novembre, un ouragan s'abat sur l'ouest du pays, le golfe de Gonave est dévasté, au sud, les dégâts sont moins importants, mais la plantation a souffert et la prochaine récolte sera maigre.

« La Joséphine » est à quai, les dockers déchargent sa cargaison de farine, de bois de construction et de vin, qui font défaut sur Haïti. Le capitaine Faleyrans a pris de l'âge. Il sait par ouï-dire que le café qu'il embarque vient de la plantation Marcelin, ce nom lui rappelle deux jeunes couples qu'il a convoyés jusqu'à Port au Prince bien des années plus tôt sur la « Marie Laure » qui après dix-sept ans de loyal service, est partie en fumée comme bois de chauffage. Il fait envoyer un message par un portefaix.
Dès réception du message, Pierre fait seller un cheval et se rend aux Cayes. En route, il prévient Moïse qui le suit aussitôt. Les retrouvailles sont chaleureuses, Faleyrans les reçoit à bord, ils s'installent sur le gaillard de poupe, entre la roue du gouvernail et la rambarde, où une table a été dressée. Ils trinquent au rhum de Guadeloupe que le capitaine affectionne. La conversation va bon train, on parle de la France, de la révolution, de l'empire, des affaires. Le capitaine est épaté par la réussite de Moïse et Pierre, dans les conditions désastreuses de la politique haïtienne. Marcelin invite le capitaine Faleyrans à visiter sa plantation, celui-ci ne reprenant la mer qu'une semaine plus tard, accepte volontiers.

- Tu te rends compte Esther, il a vieilli, mais il est toujours vert, et sa faconde gasconne me rappelle le pays.
- Je vais en profiter pour lui confier une lettre à mes parents.
- Tu crois que c'est une bonne idée, depuis le temps !
- Je suis partie comme une voleuse, je m'en suis voulu des années, je ne voudrais pas qu'ils me croient ingrate, ou pire. Je les aimais, je les aime encore et je voudrais qu'ils me pardonnent.
- Qu'ils te pardonnent, je ne sais pas si c'est possible, quitter le giron de la judaïté pour suivre un gentil, parpaillot, j'en doute.
- Qu'importe, je vais faire cette lettre, je la confierai au capitaine.
Esther se retire dans sa chambre, ouvre son secrétaire, y prend plume et encrier et se met en devoir d'écrire aux Bédarrides.

Mes chers parents, mon cher Samuel.
Je vous ai quitté précipitamment, car j'aimais Moïse de tout mon cœur, et que vous ne m'auriez jamais laissé l'épouser. Je détestais Lazare Milhaud, il était laid dedans comme dehors. Alors j'ai fui, avec celui que j'aime. Nous avons traversé le Rhône, marché jusqu'à Nîmes, des semaines plus tard, nous nous sommes mariés à Bordeaux. Ensuite, nous avons pris la mer jusqu'à Saint Domingue.
Moïse est un travailleur, vous le savez, ce n'est pas un mauvais garçon, bien au contraire, c'est un homme de bien, qui ne s'en laisse pas conter, c'est sûr.
Nous avons ici fait bonne fortune, sans tricher. Nous avons deux beaux enfants, Rebecca, qui est magnifique et qui aujourd'hui a vingt-deux ans et Samuel qui a dix-sept ans.
Samuel, moralement, ressemble à son oncle en tout point, mais il est le portrait de son père avec mes yeux.
Ici, je fais l'école aux enfants avec mon amie Apolline. C'est elle qui a fait les portraits de mes enfants que je joins à ma lettre.
Je suis heureuse et en bonne santé, n'ai aucun soucis d'argent. J'espère qu'il en est de même pour vous.
Je sais que je vous ai fait du mal en partant comme cela, sans rien dire, mais je ne voyais pas d'autre issue.
Je me suis faite protestante, comme Moïse et vous demande de me pardonner. Je ne sais pas si vous pourrez, mais le souhaite profondément.
Samuel, mon frère aimé, ta sœur pense à toi chaque jour que l'éternel me donne.
Lorsque vous recevrez ce courrier, il y aura vingt-quatre années que je suis parti de Cavaillon, l'ironie du sort a fait que nous habitons ici en Haïti, dans un village qui porte aussi le nom de Cavaillon.
Je vous fais mes hommages, vous embrasse et vous aime.
Esther. Le 20 décembre 1815.

Apolline a mis les petits plats dans les grands, les femmes de cuisine se sont surpassées et c'est un vrai festin qu'elle offre pour la venue du capitaine Faleyrans. Les deux familles sont réunies, le navigateur au long cours est venu avec son second, un jeune Bordelais d'origine hollandaise de trente ans. C'est un bel homme grand, blond, des yeux marines avec un fort accent gascon. Seul Joseph est absent, il fait des études de médecine à la faculté de La Havane à Cuba. Rebecca et lui sont fiancés depuis deux ans, elle attend son retour avec impatience.

- Ha ! Mes amis, c'est sûrement mon dernier voyage, il est temps que je laisse place aux jeunes qui rêvent de long cours. Tout a une fin, et l'avenir, c'est lui là, le grand blond. N'est-ce pas vrai Monsieur Van Querke ?
- C'est vrai, il me tarde d'avoir mon commandement.
- Vous avez là une bien belle maisonnée, de beaux enfants et une demeure agréable.
- Vous nous flattez capitaine.
- Nenni, je suis sincère, j'en ai tant vu des comme vous qui, fortune faite, regardent le monde de haut, vous semblez au contraire soucieux du bien-être de vos semblables, c'est si rare. Et vous, Mesdames, consacrer votre temps à enseigner à des nègres lorsque tant d'autres brodent et pianotent malhabilement.
- Monsieur, Esther et moi avons passion pour nos élèves, ce sont eux l'avenir d'Haïti, ils doivent être suffisamment armés intellectuellement pour relever les défis futurs.
- Dites-moi, Esther, le bruit a couru il y une vingtaine d'année qu'une Israélite de Cavaillon se serait enfuie avec un charpentier réformé… Ils vous ont cherché jusqu'à Nantes. Rassurez-vous, je n'ai parlé de vous à personne, vous étiez trop beaux tous les deux et votre amour illuminait vos visages. Vous voyez, on peut être un marin bourru et apprécier les passions de la jeunesse.
- Ha ! Monsieur, ce que vous dites là me reste peine. Je m'en suis voulu d'abandonner ma famille, mais l'amour est plus fort que la

raison. À ce propos, je vais vous confier un courrier, si vous pouviez le poster de Bordeaux à votre arrivée, je vous en serai bien reconnaissante.
- Bien entendu que je ferai votre volonté, et avec grand plaisir. Rassurer vos vieux parents sur votre destinée ne peut que leur faire bonheur.
Van Querke est en arrêt devant Adélaïde, qui vient d'arriver à table avec Edme et Samuel, cela rappelle furieusement quelque chose à Moïse, il voit le Bordelais aussi défait et bredouillant, que la première fois qu'il vit Esther.
Pierre réprimande les jeunes gens.
- Vous trois, ce n'est pas possible, vous êtes toujours en retard, où étiez-vous encore à traîner ?
- Aux écuries mon doux papa, ne vous emportez pas c'est mauvais pour le cœur. Nous avons fait une longue course à cheval et sentions fort la bête, il nous fallait un brin de toilette pour vous rejoindre et elle fait le tour de la table pour déposer un baiser au front de son père.
- Vous êtes une diablesse, ma fille.
- C'est qui, le joli blond ?
- Adélaïde, s'il te plaît, reste correcte.
- Pardon père…
- Mademoiselle… Je me nomme François Van Querke… Heu ! Je suis le second du capitaine Faleyrans ici présent, et nous embarquons votre café et de l'indigo… Sur la « Joséphine ».
- Qui est donc Joséphine ?
- Mais… Ce n'est personne… Enfin je veux dire, c'est notre navire, nous faisons cours entre Bordeaux et les Antilles.
- Eh bien, mon beau monsieur, sachez que je détesterais être l'épouse d'un matelot, ces maris ne sont jamais dans les maisons, toujours à parcourir mers et océans, ce doit être épouvantable.
- Maxi apostrophe sa petite sœur : Cesse de taquiner cet homme, il n'est pas matelot, c'est un officier de marine et grâce à des hommes

comme lui, nous pouvons exporter nos produits dans le monde entier.
- Je vous prie, Monsieur l'officier, de bien vouloir accepter mes excuses.
- Je les accepte, demoiselle, j'aime votre franc parlé.
À la fin du dîner, les hommes sortent sous la galerie, prendre le café et fumer un cigare. Les jeunes suivent et se mêlent tentant de s'immiscer dans les conversations. Le second de la « Joséphine » est irrésistiblement attiré et intrigué par la jeune Adélaïde, il se laisse mener à part, fumant fébrilement son cigare pour se donner contenance.
- Dîtes moi, François, avez-vous femme et enfants dans votre port d'attache, ou les collectionnez-vous au hasard de vos escales ?
- Vous êtes bien effrontée demoiselle… Non, je n'ai d'attache nulle part, ni épouse ni fiancée dans ma bonne ville de Bordeaux, encore moins d'enfant.
- Seriez-vous par malheur un de ces messieurs qui reste en compagnie des hommes et dédaigne le sexe faible ?
- Mademoiselle Adélaïde, vous allez trop loin. Non je ne suis pas comme cela non plus, c'est juste que je n'ai pas rencontré femme qui vaille mariage d'amour… On m'a proposé des jeunes filles à marier, à Bordeaux, de jolis partis même. Mais je n'ai point encore été amoureux… Vous me troublez avec toutes vos questions.
- Me trouvez-vous jolie ?
- Oui, je vous trouve très jolie.
- Ma couleur ne vous offusque pas ?
- Du tout… Vous êtes magnifique.
- Enfin un compliment ! Je suis fort aise de vous plaire, Monsieur le navigateur. Voyez-vous, vous me plaisez énormément. Ôh je sais que ces mots sont tout à fait déplacés dans la bouche d'une jeune fille. Mais je suis comme cela, je dis les choses comme elles sont. Mes frères sont timorés. Joseph va épouser Rebecca car ils ne con-

naissent personne d'autre, ils sont bien assortis, mais je ne suis pas sûr que leur amour soit très fort.
- Vous vous permettez peut-être un jugement hâtif, connaît-on si bien que ça les personnes qui nous sont proches.
- Je sais que je vous ai fait trembler le cœur et j'en suis tout émue, donnez-moi le bras, allons faire un tour dans le jardin.
- Est-ce convenable, de nous promener seuls.
- Je ne crois pas mais nous sommes à la campagne, nous pouvons nous permettre un peu de fantaisie.
Voyez-vous François, je peux vous appeler François, bien sûr que je peux n'est-ce pas.
Elle s'arrête sous un manguier, lui fait face et prend ses deux mains dans les siennes.
- Embrasse-moi, François, je n'ai jamais embrassé de garçon, tu es beau, dès que je t'ai vu, cela m'a retourné les sens. Je sens si fort ton envie, tu vas m'aimer… François… Je le sais, jamais je ne me trompe !
François baisse la tête vers Adélaïde, leurs bouches s'unissent délicieusement.
- Mon Dieu, Adélaïde, jamais je n'aurai cru être foudroyé de cette manière. Moi aussi, j'ai ressenti ce trouble, un étrange frisson m'a parcouru tout entier lorsque tu es arrivée à table avec ton frère.
Elle se détache de lui, court vers la maison.
- Viens vite, ils vont se poser des questions.
La « Joséphine » a repris la mer. La séparation fut douloureuse pour les deux amoureux. Mais leur dernier regard était une promesse. Sept mois ont passé. Un matelot qui vient d'arriver au port sur un bateau en provenance de Bordeaux, porte une lettre de François à Adélaïde.

Ma très chère Adélaïde,
Au moment où tu lis cette lettre je suis en plein Océan sur un trois mats barque, mais cette fois comme passager. J'ai réglé mes affaires

à Bordeaux et pris congé de mes parents et de mes sœurs. Ils ont eu de la peine de m'en voir aller. Si le navire auquel j'ai confié cette lettre n'a pas pris de retard, je devrais arriver dans un mois.
Je ne te mentirai pas, je viens m'installer aux Cayes, espérant trouver un poste de capitaine sur une goélette qui fait du cabotage dans les Antilles, cela me permettra de n'être jamais absent plus d'un mois. Ainsi, nous pourrons avoir une vie qui j'espère te conviendra. Dès mon arrivée, je viendrais vers ton père, lui demander ta main.
Tes taquineries et ton insolence me manquent. Je t'aime demoiselle, prends soin de toi et transmets mes amitiés à tes proches.
François Van Querke.

Adélaïde est tout impatiente, depuis une semaine elle galope chaque jour jusqu'au port, pour guetter la venue des grands voiliers transatlantiques. Trente-quatre jours après qu'elle a reçu la missive de François, le trois-mâts « La Réole » fait son entrée au port des Cayes.
Adélaïde est au débarquement des quelques passagers, François descend la passerelle et se précipite vers elle. Ils s'étreignent dans un furieux baiser.
- J'attends depuis des mois ce moment, te serrer enfin contre moi. Je vais faire porter ma malle à l'auberge et demain j'irai voir ton père.
- Pas question, ta malle, tu la fais livrer à la plantation et nous partons de suite pour Cavaillon.
- Ce n'est pas correct, je ne peux me présenter sitôt débarqué, comme un faucon fonçant sur sa proie.
- C'est moi que tu traites de proie, chasseur à la manque ! De toute façon tout le monde t'attend, je n'ai pas pu tenir ma langue.
Dis-moi marin, sais-tu au moins monter à cheval ?
- Oui ma belle ! Aussitôt il se met en selle, aide Adélaïde à monter en croupe, puis part au pas vers la plantation. À mi-chemin, ils mettent pieds à terre et finissent la route à pieds.

Edme est venu à leur rencontre, sur un bel étalon noir, il les salue et repart au galop.
Lorsqu'ils arrivent enfin devant la maison, tous les accueillent. Pierre lui serre la main et lui souhaite bienvenue. François, un tantinet désemparé devant tant de prévenance, ne sait plus trop comment réagir. Il regarde tour à tour tous ces visages, puis il s'agenouille devant Marcelin.
- Monsieur, je suis venu de loin, car je fus pris d'amour la première fois que je vins en cette maison. Monsieur avec tout le respect que je vous dois, accepteriez-vous de me donner pour femme votre si charmante et délurée Adélaïde ?
- Jeune homme relevez-vous et approchez de moi, toi aussi ma fille. J'ai connu, il y a longtemps, un bon ami à moi, qui gîte d'ailleurs dans la maison voisine, et qui fut pris d'une fièvre semblable à la vôtre. Leur amour est aujourd'hui tel qu'au premier jour qu'ils se virent. Alors jeune homme, je vous accorde la main de ma fille, donne lui la main, nigaude ! Voilà, je vous souhaite une belle et longue vie.

Dans les jours qui suivirent François Van Querke, alla voir la compagnie qui lui avait proposé quelques mois plus tôt un poste de capitaine. Il signa son engagement, pour commander à la manœuvre d'une élégante goélette, qui navigue d'île en île pour la desserte de denrées diverses. La date du mariage fut fixée pour octobre 1817, conjointement avec celui de Rebecca et Joseph.
Les contrats de mariage sont établis par Maître Jouve, le successeur de Balland. La cérémonie religieuse a lieu à la plantation, elle est célébrée par un pasteur méthodiste, James Catts, arrivé en Haïti quelques semaines plus tôt.
Tous les ouvriers de la plantation et leurs familles sont présents. C'est une palette de couleur brune qui acclame les jeunes mariés, du plus foncé au plus clair. Les employés de Moïse sont également de la fête. Ce double mariage est l'aboutissement de la réussite des Gros et des Marcelin. Un repas collectif est servi à la foule des ma-

nœuvriers dans un pré en contrebas des maisons des maîtres, et des enfants courent partout en jouant.
Les familles et les invités sont sous un immense dais tendu pour la circonstance devant la maison d'Esther et Moïse. Le repas est somptueux, des musiciens jouent en permanence, on chante et on danse. Les deux jeunes couples sont aux anges. Tout le monde est dans le bonheur, à l'exception de Maximilien, qui reste célibataire, la femme qu'il aimait et avec laquelle il désirait fonder famille, est décédée de la variole au cours de l'été. Veuve sans enfants d'un premier mariage, elle n'avait que vingt-trois ans.
Les invités ne sont pas très nombreux, Marcelin n'a pas bonne réputation dans le monde des planteurs. On estime qu'il est trop laxiste, qu'il laisse trop de liberté à ses nègres. Les invités sont surtout des mulâtres, petits planteurs ou commerçant des Cayes, en bute aux administrations successives et à l'instabilité politique du pays.

Joseph et Rebecca décident de partir s'installer à Gonaïves, ils veulent prendre du champ avec la famille, qu'ils trouvent étouffante. Adélaïde et François se sont fixés aux Cayes, à proximité du port. Mais dès que Van Querke prend la mer, Adélaïde rejoint Cavaillon, ou sa passion pour les chevaux peut s'y exprimer sans retenue. Elle et son frère Edme s'occupent de l'écurie. Outre leurs quatre juments et l'étalon d'Edme, des Anglo-Américains de selle, il y a les six chevaux de trait de la plantation.

Un gros planteur, à tous les sens du terme, Henri Laville, homme d'une soixantaine d'années, de santé fragile, veuf deux fois, riche et méprisant, mais dont les terres jouxtent celle de Pierre, fait à celui-ci une proposition.
- Monsieur Marcelin, je ne vous tiens pas en amitié, dire le contraire serait mentir, mais vous êtes probe et vous avez un fils Maximilien toujours sans épouse. J'ai eu le malheur de perdre trois garçons, une fille et deux femmes, je suis trop vieux pour me remarier et n'en ai nulle envie. Il me reste ma fille cadette, dont la pauvre mère qui était mulâtre est morte en couche. C'est une jeune femme charmante bien

que légèrement disgraciée à cause d'un pied bot. J'aimerais que nous envisagions de la marier à votre aîné. Ce serait une bonne alliance et l'avenir assuré pour votre garçon.
- Monsieur Laville, je vous respecte, vous parlez sincèrement et cela me plaît. Voyez-vous, Maxi sort d'un grand chagrin et je ne sais vraiment pas s'il s'en remet. Nous avons l'habitude dans notre famille de privilégier les sentiments aux intérêts en ce qui concerne les mariages. Votre offre est alléchante et conséquente. Cependant, j'ai peur d'en parler ouvertement à mon fils, au risque de l'offusquer.
Je crois savoir que votre fille a quelque amitié pour ma plus jeune, qui vient juste de prendre époux.
- Oui, nos filles se connaissent et s'apprécient, nous pourrions faire en sorte qu'Adélaïde, c'est bien son nom ?
- C'est en effet son prénom.
- Je disais donc, si elle invitait mon Edmée, à une occasion quelconque, que votre aîné soit présent, il pourrait peut-être se passer quelque chose… Sait-on jamais.
- Ma foi, cela ne me plaît guère, mais après tout, si elle réussit à le distraire de sa mélancolie, je n'aurai rien contre cette union.
L'occasion fut le vingtième anniversaire d'Adélaïde le 10 avril 1818. Pierre mit sa fille dans la confidence.
- C'est une bonne idée mon père. Maxi se morfond et n'a goût à rien, je connais bien Edmée, elle est jolie, a un caractère doux, mais c'est une fille forte et courageuse. Elle mène la maison de son père comme il faut et son infirmité n'est pas le genre de chose à épouvanter mon frère.
- Alors c'est décidé, nous allons faire une petite fête et tu l'inviteras.
La fête en question se résume finalement à un déjeuner. Apolline a fait préparer un repas, avec des mets de qualité. François est en mer, mais les autres enfants sont présents, ainsi que Samuel, Esther et Moïse. Rebecca est venue seule, son mari étant pris par ces patients.

On a placé Maxi en face d'Edmée. Celle-ci sait converser de manière à attirer l'attention et Maxi n'est pas insensible à son badinage. À la fin du repas, les enfants restent seuls à bavarder.
Rebecca et Samuel s'éclipsent à l'extérieur de la maison, Edme file aux écuries et finalement Maxi, Adélaïde et Edmée continuent leur entretien.
- Dis-moi Edmée, excuse-moi si ma question te froisse, mais ton pied te fait-il souffrir ?
- Je suis contente que tu me demandes ça Maximilien, en général les gens font semblant de ne rien voir, mais me traitent comme une demeurée. En réalité, mon pied ne me fait pas mal, ce qui est douloureux c'est lorsque je reste chaussée trop longtemps, c'est mon soulier qui me gêne.
- Je suis désolé.
- Il ne faut pas, je vis comme tout le monde.
- Et toi Maxi, je peux t'appeler comme le fait ta sœur ?
- Oui, tous ils me nomment ainsi.
- Toi, Maxi, comment vas-tu ? Je sais que tu as perdu ta fiancée, c'est un malheur…
- Je me remets, cela fut un choc terrible, je l'aimais beaucoup.
- Elle avait de la chance de t'avoir trouvé, tu es homme vaillant et attentionné.
J'aimerais bien que tu me rendes visite parfois à la plantation. Je suis souvent seule et l'ennui me pèse. Mon père est dur et ne m'adresse la parole que pour me commander. J'ai une femme de chambre, une noire, mais elle a peu de conversation.
- Je te promets de venir te voir. J'ai besoin de sortir un peu de la famille, ils sont gentils mais toujours après moi. Maxi peux-tu ceci, Maxi peux-tu cela… J'ai besoin d'air.

Pendant plusieurs mois, Maxi visite Edmée. Une amitié se fait entre eux. Ils ont trouvé en chacun d'eux un confident. De la confidence à la complicité il n'y a pas long. Et au fil du temps, semaine après semaine, ils deviennent très proches.

Edmée est une belle femme, le teint chaud, des yeux noisettes, un cou gracile, elle est assez grande, la taille fine, les hanches pleines, un visage agréable, les pommettes légèrement saillantes avec une fossette sur la joue droite. Chaque fois que Maxi vient, il reste un peu plus longtemps avec elle, quelquefois il croise son père, qui est avec lui d'une amabilité de moins en moins feinte. Il voit cet homme tourner autour de sa fille avec bonheur, ses espérances semblent s'accomplir.
Un matin, Maxi vient chercher Edmée avec un landau attelé à deux juments et ils s'en vont en bord de mer passer la journée.
Sur la plage, Maxi défait les chaussures d'Edmée.
- Tu seras mieux ainsi pour profiter de l'océan.
Edmée est touchée par son geste, elle défait ses cheveux retenus par un gros chignon et sa chevelure auburn dense et légèrement crépue s'étale autour de son visage et sur son corsage.
- Tu es belle Edmée, tout ce temps que tu m'as donné je t'en suis reconnaissant.
- Pourrais-tu m'aimer, Maxi ? Comme tu as déjà aimé.
- Je crois que le temps et ta présence m'ont guéri du chagrin que je portais. Alors oui, je peux t'aimer. Je t'aime déjà, mais n'en prends vraiment conscience qu'à l'instant.
Edmée, tu veux bien devenir ma femme ?
- Oh ! Maxi, si tu savais depuis combien de temps j'attends ces mots. Oui je le veux ! Je veux des enfants de toi, je veux les voir courir dans les champs, sous les caféiers, les voir venir nous embrasser. Je t'aime Maximilien Marcelin, de tout mon cœur.

Les noces ont lieu en novembre, sur la propriété Laville. Pierre est heureux de voir son fils fonder une famille et surtout de le revoir vif et entreprenant. Bien sûr, les mauvaises langues du coin s'en donnent à cœur joie, le fils du Marcelin qui marie la boiteuse de Laville, tout ça sent l'argent vite gagné et l'on se gausse de Maxi, disant qu'il préfère l'argent du père au pied de la fille.

Dix mois s'écoulent et Edmée donne un fils à Maxi. Mais l'enfant meurt subitement une semaine après sa naissance. Edmée fait preuve d'une force de caractère peu commune et un an après, une fille vient au monde, qu'ils nomment Charlotte.
Rebecca et Joseph n'ont toujours pas d'enfants. Leur couple bat de l'aile, Joseph est joueur et se laisse entraîner dans des parties de poker avec des bourgeois de Port au Prince.
Moïse construit des moulins pour broyer les cannes à sucre, il a vendu la chaudronnerie à son contremaître, un compagnon noir qu'avait formé Pierre. Cela lui rend un peu de liberté, il ne travaille qu'avec des tâcherons payés à la journée ou à la semaine. Il se déplace dans toute l'île, y compris dans sa partie hispanique.
Les soubresauts politiques exaspèrent la population. Personne ne sait à qui se fier. Beaucoup de colons fuient vers les Etats Unis, à Charleston, à la Nouvelle Orléans, certains retournent en France.
Esther et Apolline ont eu une aide de l'église méthodiste pour leur école. Celle-ci s'est agrandie, elle a maintenant trois classes et une petite bibliothèque. La plupart des petits qui arrivent à l'école ne parlent que créole, l'apprentissage du français se fait simultanément avec celui de la lecture, les enfants apprennent vite, c'est étonnant à quel point ils sont studieux.
Début janvier 1819, Esther reçoit une lettre de son frère.

Esther,
J'ai bien reçu ta lettre, malheureusement elle est venue trop tard pour consoler nos parents, qui sont décédés tous les deux en 1810, dans un accident. Leur voiture s'est renversée sur la route d'Avignon, à cause d'une fondrière sur la chaussée. Les chevaux sont partis au galop et la jardinière leur est passée dessus. Notre pauvre père est mort sur le coup, maman est restée inconsciente durant deux jours puis elle aussi a passé.
Je t'en veux énormément d'être partie avec ce parpaillot de malheur, si j'avais su, je crois que je l'aurais tué de mes mains. Aban-

donner la loi d'Abraham et de Moïse, je te le pardonne, après la révolution et la liberté de culte, je suis devenu plus tolérant envers les goyim. La carrière n'existe plus, les rues sont toutes ouvertes. Tu m'as beaucoup manqué, j'ai dû reprendre les affaires du père, mais je suis moins doué que lui.
Je me suis marié avec Rachel la sœur de Lazare. Celui-là, heureusement que tu ne l'as reçu pour mari, c'est un imbécile. Avec Rachel, nous avons quatre enfants et tous en bonne santé. L'aîné Isaac à vingt-cinq ans, il termine des études de médecine à Montpellier, sa sœur Esther, je l'ai appelé comme toi et elle te ressemble, est mariée ici à Cavaillon avec un Marseille. Peut-être te souviens-tu d'eux, nous étions voisins dans la carrière. Elle va bientôt avoir un petit ou une petite, on verra. Après j'ai une autre fille de quinze ans, Myriam et un garçon de treize ans Aaron.
Après tout le mal que tu nous as fait, j'espère malgré tout que tu as une bonne vie, que ton parpaillot te traite correctement et que vous avez de beaux enfants.
Voilà, je ne suis pas trop porté sur l'écriture, nous ne nous reverrons sans doute jamais, alors je garderai de toi la belle image que j'ai dans l'esprit.
Adesias petite sœur que l'éternel veille sur toi.
Samuel Bedarrides.

Ces nouvelles la plongent dans le désarroi, elle reste prostrée plusieurs jours, Moïse tente de la consoler, mais elle accuse le coup du sort avec peine. Elle aurait tant aimé que Bedarrides lui pardonne, et sa mère, savoir qu'elle a péri dans un stupide accident, la rend folle de chagrin. Son frère si loin, au bout de l'océan et au fin fond de la France, qui a pris femme et dont elle ne verra jamais les enfants, tout lui déchire le cœur. Elle les a pourtant quittés sans remords pour l'amour de Gros. Faut-il que les regrets et le dépit viennent si tard, lui tourmenter le fond de l'âme. Finalement, elle accepte

ce deuil, rien n'y changera quoi que ce soit, elle doit vivre, faire l'école aux petits nègres, attendre la venue de ses petits-enfants.

Le 11 octobre 1820, Moïse est pris dans une rixe entre partisans de Pétion et de Christophe, bien que n'ayant pris part pour aucun des partis, il se retrouve pris au piège sur son chantier et dans la confusion du combat, il reçoit un coup de baïonnette dans le thorax.
Les journaliers à son service le transportent à Cavaillon, il perd beaucoup de sang mais résiste. Il rend son âme à Dieu dans les bras d'Esther à peine arrivé dans la maison.
Pour sa femme, c'est le coup de grâce. Folle de chagrin, elle s'enferme dans le mutisme. Rebecca prévenue tardivement, la rejoint quelques jours plus tard. Les deux femmes sont d'une tristesse abominable, le mariage de Rebecca et Joseph est une catastrophe. Adélaïde avait raison. Apolline essaye bien de remonter le moral de la mère et la fille, mais en pure perte.

Samuel, n'a jamais partagé les occupations de son père, depuis son plus jeune âge il a toujours été attiré par les chevaux. Sentant avec ces animaux une connivence naturelle, il choisit très tôt de consacrer sa vie à l'élevage équestre. Son affaire marche bien, il vend à toutes les factions et exporte des étalons à Cuba et aux Antilles.
Il vit avec une métisse, Jacinthe, la fille d'un ouvrier de Moïse et d'une mulâtre qui travaille en cuisine. Elle met au monde une fille qu'ils prénomment Viviane, puis l'année suivante c'est un garçon qui voit le jour sur la terre haïtienne, Samuel lui donne le nom de son père.

L’AIR

Souffle de nos inspirations
Éther où nous sommes du sol jusqu’aux cieux
Depuis si longtemps présent à nos aïeux
Froidure gelant l’hiver la surface de l’eau
Chaleur laissant le sel orphelin des eaux
Dans ta présence qui semble une absence
Nous aiguisons notre odorat qui est ton sens
Lorsque furieux tu tempêtes nous te craignons
Si tu te fais lourd et pesant nous nous plaignons
Léger frisson la nuit tu veilles notre sommeil
Nous t’inhalons sans y penser aucunement
Nous quittant d’un soupir définitivement.

Avec la présidence de Jean Pierre Boyer, la situation politique et économique se stabilise. Le commerce du café avec l'Europe tourne à plein rendement. Maxi est devenu l'un des planteurs les plus riches et le plus envié de la région, on ne se moque plus de la boiteuse et on lui donne du monsieur en veux-tu en voilà. Pierre a soixante ans, il est fatigué et malade, il laisse à Edme le soin de gérer la plantation. Edme continue la pépinière, qui est florissante et abandonne l'indigo, qui n'est plus rentable à cause de la forte production indienne, au profit de la canne.

Rebecca est restée avec Esther, le deuil de Moïse a bien du mal à s'estomper. L'amour qui liait la juive au protestant était si intense, que le vide est plus grand. Rebecca, elle, vénérait son père, qui avait toujours refusé l'esclavage et qui n'avait de rejet pour les nègres ni les métis.

- Maman, si tu retournais en Europe, je pourrais t'accompagner.
- En France, après tout ce temps.
- Papa n'est plus là, mon mari est un bon à rien, Samuel n'a besoin de personne.

Là-bas je pourrais faire l'école ou être préceptrice chez des bourgeois.

- Et moi je ferai quoi ? J'ai quarante-cinq ans, tu crois que je retrouverai un homme, non je n'en aurai jamais qu'un, Moïse est le seul amour de ma vie.
- Il est mort maman, toi tu es vivante et toujours belle, tu as un port de reine. Tu as de l'argent, beaucoup d'argent que papa a gagné, qu'est-ce que tu risques ?
- C'est un long voyage, dangereux, l'océan est traître.

- Il ne manque pas de bons navires, Le mari d'Adélaïde peut nous trouver un embarquement. Il connaît tous les capitaines qui viennent aux Cayes. Maman, j'en peux plus de ce pays, c'est un pays de fous.
- Et où irions-nous, à Cavaillon, chez mon frère, il m'en veut à mort d'être partie.
- Cavaillon, ce n'est pas la France, elle est grande, on peut aller n'importe où.
- Je ne sais pas Rebecca, c'est difficile, une décision comme cela, ça demande réflexion.
- Alors réfléchis, moi de toute façon, je partirai d'ici, Ils sont plusieurs à être partis, aux Etats Unis, à Charleston, Savannah, ou Jacksonville, certains sont même allés jusqu'au Canada, à Montréal, là-bas ils parlent français. Maman, je t'en prie, partons. Ici la terre est souvent coléreuse, entre les tremblements de terre et les ouragans. Boyer, il est plein de bonnes intentions, mais tiendra-t-il ses promesses ?
- Je n'en sais rien, tout change tout le temps.
- Justement, jusqu'à la mort de papa nous avons eu de la chance, la vie a été bonne, il y en a tant qui sont morts pendant les vingt dernières années. Je ne veux pas finir ici, entre un mari dévoyé et une populace toujours en révolte menée par des brigands.
-Tu as peut-être raison ma fille, laisse-moi y penser, rien ne presse.
Quelques semaines plus tard, Esther reprend vigueur et redevient la femme décidée qu'elle a toujours été.
- Rebecca, tu m'as gagnée à ta cause, moi aussi je n'ai plus rien à faire ici, sans ton père, plus rien ne me retient. Ton frère est bien établi, il va continuer sa vie ici, avec sa femme et ses enfants. Ils sont heureux. J'ai également droit à un nouveau bonheur, du moins je l'espère. Nous partirons donc de ce pays que j'ai vu naître, dans le sang et les larmes de son peuple. Va voir Adélaïde, fais lui part de notre décision, qu'elle demande à son époux de nous trouver un navire en partance pour la France le plus tôt possible.

Un mois passe en préparation du voyage, deux grosses malles sont pleines de leurs effets personnels, et caché au milieu de ce fatras de dentelles et de soie, trois jolis kilos de bons louis et napoléons d'or.

Le trente mai 1823, le « Tancrède » appareille du port des Cayes, pour une traversée transatlantique jusqu'au Port de la lune, en la bonne ville de Bordeaux.

Il n'y a que neufs passagers sur la nef. Un négociant et son épouse, un planteur et son fils allant visiter la France, un grand nègre envoyé par Boyer pour des négociations avec l'administration de Louis XVIII, Esther et sa fille, et un jeune couple qui voulait tenter l'aventure dans les îles mais qui en supportait mal le climat et la politique délétère. Edmond un homme de l'âge de Rebecca et Élizabeth, une charmante jeune femme de vingt ans. Lui est le fils d'un armateur, elle, est d'origine anglaise, ses parents, installés aux Chartrons commercent le vin. En plus de cinquante jours de mer, on a le temps de se connaitre. Les journées sont longues sur le pont d'un navire, surtout lorsqu'on n'a rien à faire. Alors on papote, on joue aux cartes, les femmes discutent entre elles des problèmes de leur sexe. Les hommes devisent politique, parlent projets, investissement, rentabilité. Élizabeth et Edmond sympathisent avec Rebecca et sa mère. Ils ne sont restés que quelque mois sur l'île, n'ont pas trouvé d'occupation à leur convenance. Ils n'étaient pas assez riches pour démarrer une plantation et le commerce à Port au Prince, à Gonaïves ou aux Cayes est déjà tenu par des juifs et des colons de longue date. L'atmosphère tropicale nuisait à la santé de la jeune femme. Et surtout, ils ont eu peur de la situation insurrectionnelle permanente.

- Je vais travailler avec mon père, dit Edmond, j'avais envie d'aventure mais cela m'a passé, ce n'est pas pour moi. J'ai besoin davantage de sécurité. L'armement est d'un bon rapport, elle a fait la fortune de ma famille, je vais poursuivre dans ce sens. C'est ce qu'a fait mon frère aîné, je crois qu'il a eu raison. Mon incartade a coûté

cher à ma mère qui nous a financés, je dois me faire pardonner, en quelque sorte rembourser ma dette, en me rachetant une conduite digne.

La remontée de la Gironde depuis le bec d'Ambès est lente, sur le pont, les passagers voient les berges défiler doucement. En passant devant Bacalan, ils admirent le chantier naval où de grands bâtiments sont à divers stades de leur construction. Certains ont déjà leur mâture alors que d'autres ne sont encore que des carcasses. Une fois terminés, accastillés et mis à l'eau, ils vont voguer sur les mers durant quinze à vingt ans. Élisabeth propose à Esther et Rebecca de les loger le temps qu'elles trouvent un appartement.

- La maison de mon père est très grande, nous avons trois étages. Au rez-de-chaussée se sont des entrepôts, le premier est consacré au commerce, le bureau de courtage, le secrétariat, la comptabilité, le bureau de mon père, diverses pièces qui servent à je ne sais quoi, les communs et la cuisine. Nous habitons le second étage, c'est grand, il y a des chambres libres. Au troisième sont des combles où loge le personnel de maison. Vous voyez, nous pouvons vous accueillir.
- C'est aimable à vous, mais nous n'aimerions pas déranger vos habitudes et vos parents ne seraient peut-être pas de votre avis. N'est-ce pas Rebecca ?
- Oui mère, nous prendrons une pension, en ville, mais nous vous remercions de cette gentille attention.

Le vingt-cinq juillet, le « Tancrède » s'amarre au quai des Chartrons. La passerelle est posée et les passagers débarquent dans un désordre de tonneaux, de sacs de farine, de bois de charpente, la foule des portefaix les bouscule. Les deux femmes sont sur le quai avec leurs malles et leurs sacs de voyage. Esther cherche des yeux l'endroit où se trouvait la pension où elle avait passé quelques jours avec Moïse.
En trente ans, Bordeaux a beaucoup changé, le quai des Chartrons est en partie maçonné, des hangars ont poussé pour abriter les marchandises.

Moins d'une heure après leur arrivée, un homme grand, bien mis portant redingote et chapeau haut de forme les aborde avec un fort accent anglais.
- Mesdames, je suis Reginald Weston, le père d'Élizabeth avec qui vous avez traversé l'océan, permettez-moi que je vous offre l'hospitalité, le temps que vous trouviez où résider en ville.
- Monsieur, je suis confuse, je vous avoue être un peu désemparée, j'ai quitté Bordeaux il y a plus de trente ans et je me sens perdue. Cependant, je suis gênée, à peine débarquée de venir vous importuner.
- Vous ne m'importunez nullement, je vous accueille avec plaisir, votre compagnie sera très agréable à mon épouse et la recommandation de ma fille est un fameux passeport, Mesdames.
Aussitôt, il hèle deux porteurs pour transporter les malles et accompagne Rebecca et sa mère jusqu'à sa demeure, qui se trouve à moins de cent mètres. Ce sont les parents de Réginald, venus d'Angleterre à Bordeaux pour y faire commerce, qui on fait construire la bâtisse.

Nos dames furent fort bien traitées dès leur entrée dans la maison Weston. On leur donne à chacune une chambre qui regarde le fleuve. Bordeaux a changé, les arches d'un grand pont neuf enjambent la Garonne Porte de Bourgogne. Les navires sont nombreux et le trafic sur les quais est intense.
Lorsqu'elle ouvre la fenêtre face au soleil levant, Esther sent un vent de liberté lui caresser le visage. Une légère brume flotte sur le fleuve que la chaleur de l'été va bientôt dissiper.

Esther et Rebecca passent les premiers jours à visiter la ville. De toutes parts, elle s'agrandit, des constructions nouvelles en belle pierre de taille, aux larges ouvertures prolongent les avenues que Tourny avaient implantées. Les faubourgs crasseux s'embourgeoisent et les pauvres sont repoussés vers l'extérieur de la cité. La traite négrière n'a pas cessé avec l'indépendance d'Haïti. La Guadeloupe, la Martinique, Cuba, la Jamaïque importent toujours des esclaves depuis les côtes africaines. Le commerce triangulaire a

encore de beaux jours. La mère et la fille cherchent à investir leur fortune, mais répugnent à alimenter cet ignoble négoce. Elles pensent plutôt que mettre leur argent dans l'immobilier serait judicieux.
De l'autre côté du Pont nouveau, l'ancien palus des Queyries est en cours d'assèchement. La municipalité de Cenon veut concurrencer Bordeaux, elle envisage à la place du chemin qui mène aux premiers coteaux, l'implantation d'une large avenue, bordée de quatre rangées d'arbres le long de laquelle pourraient s'implanter de nouveaux bâtiments. Les terrains y sont moins chers que sur la rive gauche, et l'entre-deux mer est également riche en vignobles.

Les Haïtiennes trouvent un logement confortable en plein centre-ville, une vieille maison dans le dédale des ruelles qui entourent la cathédrale Pey Berland. Début septembre, elles y emménagent avec quelques meubles achetés d'occasion. Esther place sa fortune chez trois courtiers, pour un revenu de quatre pour cent l'an. Elles vont souvent en promenade, elles aiment traverser le pont, regarder le fleuve dans son va-et-vient avec l'océan. Elles retournent régulièrement chez les Weston, parlent avec Réginald des investissements qu'elles pourraient faire. Réginald fut d'abord réticent à parler affaire avec des femmes, mais il comprit très vite qu'Esther n'avait rien à envier à un quelconque négociant, que c'était une femme de tête, bien décidée à ne pas s'en laisser conter. Réginald tenta d'associer les deux femmes à quelques transactions vinicoles, mais sans résultat.
En 1824, Rebecca, attentive aux divers commerces qui se font à Bordeaux, remarque que le plus stable, le moins soumis à des variations de prix est le négoce de la soie.
Elle s'en ouvre à sa mère et celle-ci se souvint qu'en Comtat, en Provence et dans les Cévennes, ils y avaient du temps de sa jeunesse, de nombreuses magnaneries, qui vendaient leurs fils de soie à des tisserands lyonnais. Il n'y a à Bordeaux que peu de personnes qui s'intéressent à cette étoffe pourtant si belle et si résistante.

En juin, elles prennent place en malle-poste et dix jours plus tard arrivent à Lyon, via Angoulême, Limoges puis Clermont-Ferrand.
Là, elles font le tour des tisserands pour y trouver des fabricants désireux d'exporter leur production outre Atlantique. En septembre, elles ont décroché trois contrats d'exportation, pour des petits ateliers de tissage, les grands ayant depuis longtemps leurs réseaux.
Elles embarquent à Lyon dans un coche d'eau et deux jours plus tard elles sont en Avignon.
- Maman, Cavaillon, c'est tout près d'Avignon, tu n'aimerais pas voir ton frère ?
- Samuel… Il y a plus de trente ans que je suis partie, la seule lettre que j'ai eue ne m'encourageait pas à reparaître devant lui.
- Avec le temps, les mauvais souvenirs s'émoussent. Et puis c'est mon oncle, j'aimerais le voir et connaitre mes cousins.
- On s'aimait dans notre jeune temps, peut-être lui reste-t-il un peu de sentiment pour moi.
- C'est si près ma mère, de plus avec la diligence du Rhône nous avons pris de l'avance.
Esther appréhende de retrouver Samuel.
Elles louent une voiture attelée et se rendent à Cavaillon.
Esther frappe à la porte de la maison du Fangas.
Une jeune femme, visiblement enceinte ouvre.
- Mesdames, bonjour, vous chercher quelqu'un ?
- Je suis venu voir mon frère Samuel.
- Mon père ?
- Es-tu Myriam ?
- Vous êtes ma tante Esther, celle qui est partie avec un goï ?
- C'est moi, et elle, c'est ta cousine Rebecca.
- Mon père est mort, Madame. Le tétanos l'a emporté, mon frère n'a pas pu le sauver.
Esther se contient un instant, puis éclate en sanglots.
- Désolée Madame, je vis ici avec mon mari et ma mère.

- Je peux parler à ta mère ?
- Ne bougez pas, je vais la prévenir.
Rebecca et Esther sont toujours dans la rue.
- Esther ?
- Rachel ! Tu ne me reconnais pas ?
- Si je te reconnais, tu es toujours belle. Ton frère t'en a voulu, mais je crois qu'il aurait été heureux de te revoir. Venez, entrez, ne restez pas dehors.
La maison a changé, il n'y a plus de remise, c'est une grande pièce avec deux fenêtres et un escalier qui dessert l'étage.
- Parle-moi de toi Esther, tu es toujours avec ton parpaillot ?
- Non, il est mort, maintenant nous vivons à Bordeaux, nous avons quitté les îles ma fille et moi.
La conversation se poursuit, Esther et Rebecca racontent leur histoire.
- Après le décès de ton frère, il y a trois ans, nous avons vendu la minoterie. Heureusement, car ils sont en train de détourner le canal pour ouvrir une nouvelle rue.
Ton neveu Isaac est installé ici à Cavaillon, il est médecin. Esther que Samuel a voulu appeler comme toi est partie de Cavaillon avec son époux pour Aix. Et mon dernier Aaron, il est à l'école des Beaux-Arts en Avignon, il veut être architecte.
Myriam s'est mariée l'an dernier avec Simon Bernard, il est avocat. Pour l'instant ils vivent ici, mais ils vont partir pour Carpentras ou se tient la cour d'assises.
Cette visite chez sa belle-sœur a laissé Esther dans l'amertume, Mais Rebecca est contente d'avoir vu sa cousine et la ville où sa mère est née.

De retour en Aquitaine, elles font appel à Edmond, qui s'est rangé auprès de son père. La famille Braun, des calvinistes venus de Tübingen, est implantée à Bordeaux depuis deux générations. Leur expérience dans l'armement et le négoce des denrées qu'ils transpor-

tent est connue et reconnue. Esther et Rebecca s'adressent à eux, d'une part car elles connaissent un peu Edmond, d'autre part parce qu'ils ont une ligne régulière avec Charleston. Dans ce sud des États Unis, la clientèle y est riche et apprécie les belles choses qui viennent d'Europe. Elles fondent la « Compagnie des soies Bordelaises ».
Le capitaine de vaisseau est un personnage important. Outre la navigation, il doit avoir un sens aigu du commerce car il a en charge le plus souvent la vente de son fret. C'est pourquoi il est important de bien connaître à qui confier sa marchandise. Esther et Rebecca s'appuient également pour cela sur les compétences de Monsieur Weston, qui sait d'expérience lequel de ces hommes de mer a la meilleure réputation. Ainsi leur première cargaison est embarquée sur un clipper commandé par Jean-Baptiste Legendre.
Vers la fin de l'année, Rebecca reçoit un courrier de son frère.

Ma chère sœur,
C'est une bien triste nouvelle que voici, mais je pense que pour toi ce sera une délivrance. Joseph a été assassiné dans un estaminet de Port au Prince, son vice pour le jeu l'a entraîné dans des endroits de plus en plus mal fréquentés. Accusé d'avoir triché, il s'est battu avec autre type, qui lui a asséné un coup de couteau en plein cœur. Te voilà veuve.
Ma mère, nous sommes un de plus à la maison, Jacinthe nous a encore donné une fille, Marie, Je vais bien et les enfants aussi, Pierre est mort d'une attaque l'an dernier. Du coup, Maxi et Edme se sont associés, la plantation Marcelin est la plus grande du sud. Edme est toujours célibataire, il court les filles mais n'est jamais amoureux.
Deux qui sont vraiment contents de vivre, ce sont Maxi et Edmée, ils ont deux filles et un garçon.
Apolline s'occupe toujours de l'école, qui est devenue l'école méthodiste de Cavaillon. François et Adélaïde ont deux enfants, un troisième se prépare.

Ces derniers mois ont été paisibles, pourvu que ça dure.
Je vous embrasse.
Samuel.

Délivrée de ce fardeau marital, Rebecca se met à fréquenter les salons. Elle est vite remarquée. D'une part, sa beauté sévère impressionne et elle a un don pour raconter les histoires. Les Bordelaises sont friandes des récits sur les îles, de la vie là-bas et des longues courses océaniques.
Leur entreprise d'exportation fonctionne mieux que ce qu'elles espéraient, en retour elles achètent de l'indigo pour leur fournisseur de soieries. Les bénéfices au début plutôt maigres sont en augmentation constante, le volume des transactions augmente, d'autre Lyonnais étant appâtés par le savoir-faire et le bon rendement de la « Compagnie des soies Bordelaises ».

En 1826, leur réussite dans les soieries commence d'être connue. La mère et la fille sont courtisées par des négociants et des armateurs. À trente-trois ans, Rebecca est superbe et ne manque point de soupirants. Elle écarte tous les propriétaires viticulteurs, ne voulant aucunement se trouver attacher à un terroir, et vivre à la campagne. La vie citadine lui convient parfaitement. Esther est discrète, la sublime beauté de sa jeunesse a terni, mais la cinquantaine qui pour beaucoup est l'entrée de la vieillesse, est pour elle flamboyante. Sa grâce naturelle demeure, elle n'est ni empâtée ni sèche, n'ayant eu que deux enfants elle a gardé une plastique que beaucoup lui envient. Le corps de la plupart des femmes de son âge est déformé par de multiples grossesses. Ainsi lorsqu'elle paraît parfois dans une réception avec sa fille les hommes se pressent autour d'elle. Chez les Weston, elle rencontre un monsieur à peine plus âgé qu'elle, James Barton, issu d'une famille anglo-irlandaise. Il exporte des vins de Bordeaux en bouteilles et étiquetées vers le Royaume uni et les Etats unis d'Amérique, ce qui est absolument novateur. Il est grand, les cheveux poivre et sel, le visage parsemé de taches de

rousseur, des yeux bleus très clairs avec des reflets verts. Il est veuf depuis trois ans, a trois enfants entre vingt-cinq et dix-huit ans et fait une cour assidue à Esther.
- Madame, puis je ouvrir mon cœur ?
- Monsieur Barton, je vous tiens en estime, vous êtes charmant, mais je suis d'un âge où les badinages ne m'importent plus guère. Croyez que j'en suis désolée.
- Puis-je vous appeler Esther ?
- C'est mon nom cher monsieur, je n'y vois là rien d'inconvenant.
- Esther, je suis subjugué par votre grâce.
- Vous voilà bien flatteur James Baron. Vous devriez garder vos compliments pour plus jeune que moi.
Il y a dans cette ville nombre de jeunes femmes qui seraient ravies de votre attention.
- Voyez-vous Esther, j'ai été marié avec une dame que j'appréciais énormément et que j'aimais. La maladie l'a malheureusement emporté trop tôt et je n'ai point l'envie de former nouvelle famille avec une jeunesse. Depuis que je vous rencontre chez notre ami Weston, j'ai pour vous un doux sentiment qui va croissant et je subodore que vous ne détestez point ma compagnie.
- Je suis veuve, James Baron, je suis née israélite, j'ai fui ma famille et ma foi, pour l'amour d'un homme, nous avons passé notre existence dans l'amour le plus complet qui se peut concevoir. Sans lui, rien ne me retenait plus sur saint Domingue ou désormais Haïti. J'ai vécu intensément, ne suis plus timide ni crédule.
- Je connais l'histoire de votre vie et peu m'en choit…
Pardonnez ma maladresse, je voulais dire simplement que la passion que j'éprouve pour vous n'est en rien altérée par votre passé. Nous avons chacun suivi nos chemins. Aujourd'hui ils se croisent et je n'ai pas l'intention de laisser passer la chance.
- La chance ?
- Oui, votre découverte est pour moi une chance inouïe. Je n'osais espérer retrouver un jour ce bonheur de converser avec une femme

de votre trempe. J'admire votre volonté, votre pugnacité à vous établir ainsi.
- Mon cher Monsieur Barton, non seulement votre présence m'est plaisante, mais vous ne me laissez pas indifférente.
- Voilà de quoi me réjouir, Esther. Puis-je attendre de vous une union qui réjouira mon cœur ?
- Oh là ! Rien ne presse, attendons un peu, je ne désire pas m'engager au premier engouement, laissez-moi me remettre de cette déclaration. Je vous promets d'y réfléchir.
Rebecca pressée par un armateur de dix ans son aîné et encore célibataire, succombe à son charme et accepte de l'épouser. Cet homme d'une grande prévenance, est jovial et rondelet de nature. La jeune femme quitte le modeste appartement de Pey Berland pour un hôtel particulier sur les allées de Tourny.
Esther cède à James Barton et se marie pour la seconde fois à Bordeaux, mais cette fois-ci dans le faste et le luxe. Les deux femmes écrivent ensemble à Samuel pour leur annoncer leurs épousailles et confient la missive à un capitaine qui part pour les Caraïbes. Au retour de la gabarre du capitaine à qui elles avaient confié la lettre à Samuel, elles reçoivent une réponse de leur fils et frère.

Ma chère mère, ma chère sœur.
Cuba nous fait une telle concurrence, en continuant d'employer des esclaves que les cours du café se sont effondrés. Les petits planteurs se retrouvent dans la misère, les ouvriers meurent de faim, il n'y a plus de travail. Les Marcelin ne s'en tirent pas trop mal, leur plantation est grande et ils ont suffisamment de réserve financière pour tenir un moment. Quoi qu'il en soit, ils opèrent déjà une reconversion d'une partie de leurs terrains à des cultures vivrières. Apolline vous fait savoir qu'elle pense souvent à vous. L'école est en partie désertée, les enfants sont à mendier, trouver pitance est un combat chaque jour.

J'ai bien fait de rester sur ma production cavalière. Malgré la crise, je parviens à vendre mes chevaux, bien que là aussi les prix aient chuté. C'est tout le pays qui est en crise. Je crains de nouveaux soulèvements du peuple, conduit par je ne sais quel bandit qui leur promettra la lune.
Avec le concours de François, le mari d'Adélaïde, je parviens à exporter quelques bêtes vers Cuba et la Jamaïque. Tout est compliqué, mais je suis né sur cette terre, ma femme est métisse, mes enfants aussi, je resterai donc ici. Depuis votre départ nous avons eu deux tremblements de terre et une forte tempête.
Rassurez-vous, nous tenons bon, les enfants grandissent, Jacinthe aide Apolline à l'école, du moins ce qu'il en reste. Nous sommes en bonne santé. Nous sommes heureux que vous ayez réussi à démarrer et réussir une nouvelle activité.
Nous pensons bien à vous et vous embrassons.
Samuel.

Esther n'est qu'à demi rassurée sur le sort de son fils et de ses petits-enfants, mais la vie est ainsi, chacun fait des choix qui déterminent son destin.
23 mai 1828, Rebecca vient de mettre au monde un garçon, son mari est dans une joie indescriptible, l'accouchement a été long et difficile. La mère a assisté sa fille et la sage-femme, pendant toute la durée du travail. Rebecca va bien et le petit Charles Antoine Eugène fils de François Joseph Bonlafitte, se porte à merveille et babille devant son père émerveillé. Maintenant Rebecca se repose, somnole, elle est épuisée mais jubile de voir ce bébé attendu depuis trop longtemps. Devenir mère à trente-quatre ans pour la première fois, est assez rare.
François qui n'a jamais été si heureux organise une grande fête. Ses collègues armateurs et frères maçons pour la plupart, le noient de compliments. Tout le monde trinque à la santé du nouveau-né et à la

gloire du père. Dans les mois qui suivent il fait ajouter aux en-têtes de ses courriers « et Fils ».
Rebecca refuse de donner l'enfant à une nourrice, elle a du lait en quantité et a toujours vu les femmes de son entourage agir de la sorte. Cela fait jaser les commères, une bourgeoise qui allaite elle-même son enfant a quelque chose de scandaleux dans la bonne société. Mais elle s'en fiche comme de l'an quarante, et poursuit l'éducation de son fils à sa convenance. Ce qui finalement convient parfaitement à son époux qui voit l'enfant grandir et prospérer.

Charles X, en résidence à Saint Cloud, jaloux de ses prérogatives restreint la liberté de la presse et le pouvoir du parlement. La nouvelle paraît le 26 juillet dans le Moniteur. Le 27 les ouvriers typographes déclenchent la révolution suite à la saisine du National, du Temps, du Globe et du Journal du Commerce, parus contrevenant aux ordonnances royales. Paris est en ébullition, des barricades se dressent, le peuple exprime sa colère.
Le 28 juillet 1830, le petit peuple de Bordeaux, dès qu'il a connaissance des émeutes parisiennes, se soulève. En une heure la foule investit la préfecture et la mairie. Le préfet sort l'épée au poing, mais rapidement blessé il s'enfuit et se réfugie chez un notable. Le général Janin commandant la place de Bordeaux refuse de faire donner la troupe, contredisant l'ordre de la préfecture.

Pendant ce temps, Rebecca aux douleurs de l'enfantement offre à Bonlafitte une petite Marie-Louise. Les troubles sont bien moins violents à Bordeaux qu'à Paris, mais le climat politique perturbe le commerce. Les deux enfants grandissent ensemble, dans une famille unie.
Dès que les enfants Bonlafitte sont en capacité d'apprendre, Rebecca et Esther prennent en charge leur enseignement. Très vite Pierre Antoine montre des aptitudes pour la musique. Il pianote sur un vieux clavecin, chaque fois qu'on ne s'occupe pas de lui. Voyant

l'engouement de son fils, Bonlafitte achète un piano Érard, et lui fait donner des leçons par un musicien de l'orchestre du Grand Théâtre où la famille loue une loge à l'année. Ils assistent ensemble à toutes les représentations organisées par la troupe permanente et les Grands Opéras en tournée. Cette famille étant vraiment non conformiste c'est avec leurs enfants qu'ils se rendent au théâtre. C'est pour eux une joie totale, autant pour Charles Antoine que pour Marie Louise qui elle, est davantage attirée par le dessin et la peinture.
Pour fêter les soixante ans de sa mère, Rebecca organise dans le salon d'apparat de l'hôtel particulier des Bonlafitte un concert, où son fils de sept ans tient le piano. Il est accompagné de son professeur qui joue du violon et d'un violoncelliste de l'orchestre du théâtre. Les invités sont stupéfaits par le jeu du jeune garçon, qui est abondamment applaudi. Esther est ravie par la prestation de son petit-fils.
La dame des soies, comme on la surnomme souvent, décide de laisser son entreprise pour se consacrer uniquement à son ménage. Son mari négocie la vente à un commerçant de la ville, vendeur d'étoffes en tous genres et désireux de prendre de l'expansion en ajoutant l'exportation à son domaine de compétence.

Tous les enfants de Barton sont établis, son fils aîné a pris sa suite, et il est désormais libéré de ses obligations commerciales. Début juin, James Barton, accompagné de sa seconde épouse, a pris la route de Paris à l'aube. La malle-poste grise est partie aussitôt au galop de ses cinq chevaux. Sur le cabriolet, le cocher héberge Georges Machaud, ingénieur ordinaire, assistant de Baptiste Louvecienne, qui lui se trouve avec Esther et James dans le coupé. Les bagages sont sur la galerie. Le coffre contenant le courrier est à l'arrière. À chaque relais, le changement d'attelage est rapide. Le voyage est chaotique malgré le bon état de la route. Les passagers sont serrés sur leur siège et secoués par la vive allure de la voiture. Seulement trois jours du lever au coucher du soleil pour franchir les cinq cents kilomètres qui séparent Bordeaux de Paris, cela se mérite et se paye cher.

Louvecienne est un ingénieur en chef attaché au service des Ponts et Chaussées. Il revient d'une tournée d'inspection dans les landes de Gascogne où il s'agit d'implanter des bois de pins pour consolider les dunes et empêcher l'océan de trop gagner sur les terres. Il devait y faire l'inventaire des implantations.
Malgré une averse de pluie vers Tour, le transport se passe bien.

A la barrière d'octroi de la porte d'Orléans, Esther et James prennent intra-muros un fiacre qui les amène 223 rue Saint-Honoré à l'Hôtel Meurice. Charles Augustin Meurice prépare l'ouverture d'un nouvel hôtel sous les arcades toutes neuves de la rue de Rivoli, face au Palais des Tuileries, les travaux sont sur le point d'être achevés. Le soir, ils dînent à la table d'hôtes du Meurice avec quelques Anglais venus en visite à Paris. Barton, bien sûr parle anglais couramment, mais Esther n'a que quelques notions, cependant elle parvient à échanger quelques paroles avec sa voisine de table, dont l'époux est un riche commerçant londonien. Pendant quelques jours, ils flânent au travers de la capitale, sans autre but que la promenade, Ils trouvent Notre Dame de Paris très belle et la compare à la cathédrale Pey Berland avec son campanile séparé.
Paris est vieux et sale, les nombreuses rues sont étroites, mal entretenues et malodorantes. Les rives de la Seine sont boueuses et mal bordées. Le fleuve s'écoule assez lentement et le trafic des marnois et diverses flûtes et embarcations en tout genre y est intense.
Les Barton consacrent une journée à visiter les collections du musée royal du Louvre, Ils sont émerveillés par les peintures exposées ainsi que par la statuaire antique et les objets divers en provenance d'Égypte. Ils se promettent d'y revenir avec Marie-Louise. Sur les conseils du concierge du Meurice, Esther et James se rendent à une soirée à l'opéra Le Peletier, on y donne « Robert le diable » de Meyerbeer, le grand succès du moment, sur un livret de Scribe et Delavigne. Ils sont enchantés par le spectacle et la musique.

James, qui a si longtemps exporté du vin de Bordeaux, est curieux de vins de Bourgogne qu'il ne connaît pour ainsi dire pas.

Donc, après ce séjour Parisien, voilà nos deux jeunes mariés en route pour Dijon.
- As-tu remarqué Esther, chaque fois que l'on approche d'une ville, la première chose que l'on aperçoit ce sont les clochers des églises et les flèches des cathédrales.
- Oui, à croire qu'ils voulaient atteindre le ciel.
- Ils ont réussi, je crois.
- Je trouve la campagne monotone, les blés seront bientôt mûrs. La route est toute droite, le paysage est triste et plat. Dis-moi James, pourrions-nous rester une journée à Troyes ?
- Si tu veux, tu as une raison particulière ?
- Lorsque nous nous sommes embarqués pour les Amériques, nous avons fait la traversée avec un jeune couple qui venait de Troyes. Pierre Marcelin et Adélaïde. Nos maris se sont associés pour construire des distilleries, lui était chaudronnier. J'aimerais voir la ville d'où ils venaient. Appelle cela curiosité, ou nostalgie. Tu ne m'en veux pas ?
- Pourquoi t'en voudrais-je, au contraire, tu me laisses entrevoir un peu de ta vie d'avant, c'est un signe de confiance.
En ville, ils prennent une chambre à l'hôtel du Mulet, c'est beaucoup moins confortable et luxueux qu'au Meurice, mais l'accueil est aimable.
Lors du dîner, Esther demande à la serveuse si elle a connaissance d'un boulanger du nom de Marcelin. Le patron de l'hôtellerie vient à elle.
- Bonsoir Madame, vous connaissez les Marcelin ?
- Ce serait beaucoup dire, j'en connais surtout un, Pierre. Il était associé de mon premier mari sur l'île de saint Domingue.
- Pierre ? Cela ne me dit rien.
- Son père s'appelait Jean Baptiste, il était boulanger.
- Ho ! Le père Jean-Baptiste, il est mort depuis longtemps.
Maintenant c'est son fils Edme qui tient la boulangerie. Elle se trouve Grande Rue, vers l'église st Nicolas.

Le matin, Esther et James découvrent la ville, elle est vieillotte, peu de bâtiments neuf, les rues sont étroites et l'eau est partout. Les diverses déviations de la Seine activent des moulins, un grand plan d'eau borde les jardins de la préfecture. Les maisons à colombages débordent sur les ruelles. Grande rue ils trouvent la boulangerie, ils entrent. Une femme qui doit avoir l'âge de Rebecca les reçoit.
- Messieurs Dames, bonjour.
- Bonjour, Madame, pourrions-nous voir Monsieur Marcelin ?
- Lequel, le père ou le fils ?
- Edme s'il vous plaît.
La femme se retournant vers l'arrière-boutique :
- Le père ! Venez, on vous demande.
Un vieil homme blanc de farine et de cheveux paraît par une porte du fond de la boutique.
- C'est vous qui voulez me voir ?
- Oui, bonjour, vous avez bien un frère qui se nomme Pierre ?
- Oui, j'avais, il est parti il y a des lustres avec femme et bagages, pour Dieu sait où.
- Votre frère Pierre travaillait avec mon époux décédé, à Saint Domingue.
- C'est où ça ?
- Une île des Caraïbes, aux Amériques.
- Fichtre il était parti bien loin mon frère avec sa femme enceinte. Alors il a fait sa vie là-bas, c'est bien loin de chez nous. Et comment va-t-il ?
- Il est décédé d'une attaque il y a quelques années, son fils a repris la plantation.
- J'ai donc un neveu planteur à l'autre bout de l'océan. Il hèle son fils, Nicolas.
Un homme d'une cinquantaine d'années arrive dans la boutique. Esther est stupéfaite de la ressemblance avec Pierre.
- C'est mon fils, il travaille avec moi. Tu entends ça, mon garçon, ton cousin fait pousser du café dans une île.

- Vous ressemblez étonnamment à votre oncle Pierre.
- Il paraît, on me l'a déjà dit.
La conversation dure, Edme fait entrer les visiteurs dans le fournil, de là ils montent tous à l'étage où se trouve l'appartement. Esther raconte toute l'histoire des Marcelin d'Haïti. Nicolas n'en revient pas d'avoir des cousins mulâtres. Cela le laisse rêveur.
Le lendemain, James et Esther prennent une diligence pour Dijon, continuant leur périple vinicole.

Sur les allées de Tourny, Rebecca et François Joseph coulent une vie tranquille. Les enfants grandissent, Charles fait des progrès au piano, il est beau comme un astre a coutume de dire sa mère, et sa sœur ressemble à sa grand-mère Esther, mais avec le côté rondelet des Bonlafitte. Elle est gracieuse et sa passion pour le dessin s'affirme.
Les enfants prenant de l'âge, l'enseignement de la mère ne suffit plus et Bonlafitte fait venir un précepteur. C'est un jeune homme de bonne allure, le teint pâle, très blond, d'origine anglo-saxonne, né à Bordeaux d'un père gascon et d'une mère anglaise. Il a été choisi pour que Charles et Marie Louise puissent parler deux langues. Malgré leur différence de dix-huit mois, ils suivent le même cours. L'apprentissage de l'anglais va son train. Alexandre leur professeur a un bon sens de l'enseignement, les encourageant toujours et jamais ne les grondant s'ils sont dans l'erreur. Tous deux se montrent appliqués et curieux, d'autant que les leçons subissent sans cesse des digressions sur les sujets les plus variés. En parallèle, Charles prend des leçons de piano avec un nouveau professeur, Monsieur Ryckmans, un musicien de l'orchestre du Grand Théâtre qui voudrait initier une école de musique à Bordeaux. Marie-Louise suit des cours de dessin et de peinture. Ce qui ne réjouit pas vraiment leur père qui voit s'éloigner l'intérêt de son fils pour le commerce.

- Tu comprends Rebecca, c'est bien gentil tout cet art, mais cela nourrit mal son homme et Charles est davantage porté sur la musique que sur les mathématiques.
- Que veux-tu mon ami, c'est ainsi, je préfère voir mon enfant heureux musicien que malheureux négociant. Tout le monde n'a pas ton aptitude au commerce, les musiciens ravissent nos soirées, les peintres embellissent nos maisons et les marchands m'ennuient.
- Je t'ennuie ?
- Non, du tout cher amour, je suis aux anges avec toi, mais tes collègues ne sont pas divertissants.
- Tu me rassures. Il est vrai qu'ils ne pensent qu'à leurs affaires et souvent je les vois dormir pendant les représentations du Grand Théâtre. Qu'allons-nous faire pour Charles ? Il aura douze ans cette année, ne crois-tu pas qu'il serait bon de le mettre en quelque pension pour parfaire son éducation et le rendre un peu moins sauvage. Cet enfant est presque toujours seul avec sa sœur, il ne fréquente pas les drôles de nos voisins, cela me fait souci.
- Moi aussi ça me préoccupe, petite fille j'avais beaucoup d'amies de mon âge, nous jouions dans les plantations avec délice. Mais il faut faire avec la nature de chacun, Charles est solitaire, le mettre dans un collège chez des papistes, cela ne m'enchante guère. Je préfère de loin le garder à la maison.

Grâce à Monsieur Ryckmans son nouvel instructeur de piano, Charles rencontre des garçons de son âge comme lui apprentis musiciens. Ils organisent de petits ensembles, embryons d'orchestre qui jouent les airs à la mode et participent à quelques festivités pour faire danser les bourgeois de la ville.

Bien qu'assez fier de son garçon qui joue de mieux en mieux, François Joseph est gêné par cette situation. Que le fils d'un armateur aussi prestigieux se commette à agrémenter les réceptions de ses homologues a quelque chose de désobligeant. Rebecca, elle, est heureuse de savoir Charles satisfait de ses prestations et tance vertement son époux lorsqu'il se plaint.

Revenus à Bordeaux, Esther et Barton commencent d'accuser leur âge. Elle, moins alerte, a pris des rides, sa peau se tache de marques de vieillesse, cependant son visage reste ouvert et souriant. Les vicissitudes de sa vie ne l'ont pas rendu triste ni morose, son second mariage l'a comblé au-delà de ses espérances et elle reste très présente pour ses petits-enfants bordelais. Samuel écrit régulièrement à sa mère, sur Haïti aussi la jeunesse pousse, Viviane et Moïse ont respectivement 19 et 18 ans. Après des années fastes, la misère s'est installée sur l'île crabe. L'instabilité politique est chronique. L'élevage des chevaux n'est plus aussi rentable, mais malgré tout la famille maintient un niveau de vie confortable. Maximilien et Edmée Marcelin ont quitté Cavaillon, ils ont fait construire une maison sur les hauteurs de Port au Prince, tout va bien pour eux, ils vivent comme des bourgeois et l'aîné de Ngonda Thermidor seconde déjà son père à la régie de la plantation.
Viviane partage le goût de sa cousine pour les arts picturaux, elle a été longtemps élève d'Apolline. Jacinthe aimerait qu'elle vienne en France pour parfaire son art avec sa cousine.
Esther s'en ouvre à son mari, elle voudrait bien que sa petite Haïtienne vienne à Bordeaux. Barton qui ne refuse rien à sa femme est d'accord pour l'accueillir, la place ne manque pas et un regain de jeunesse dans la maison l'enchante.
Le temps de répondre à Samuel et Jacinthe, en retour arrive une lettre des Amériques.

Ma très chère aïeule, je suis absolument ravie que vous vouliez bien de moi auprès de vous, je tâcherai de me comporter de mon mieux et de pas vous faire honte, ma couleur étant peut-être mal ressentie dans votre monde. Je parviendrai à Bordeaux si la traversée se passe bien vers le 10 septembre.
J'ai hâte de connaître Marie Louise et Charles et de vous revoir enfin. Je ne connais de vous que les portraits réalisés par Apolline.

Je remercie votre époux pour la bonté qu'il a de me recevoir en ses murs, je suis toute de reconnaissance pour lui et vous.

Le clipper « La Magdeleine » est annoncé le 11 septembre, il remonte la Gironde depuis Cordouan, et arrive au port de la Lune en toute fin d'après-midi.
Viviane est la seule métisse à débarquer, elle est superbe, grande, le teint terre de Sienne clair et des yeux étonnement lumineux mâtinés du violet de ceux de sa grand-mère. Ses cheveux bruns crépus sont retenus par un grand chapeau de paille piqué de fleurs de papier. Elle est vêtue d'une robe à fleurs corsetée et d'un petit boléro de dentelle de Calais, sa démarche est assurée et élégante, elle porte un petit sac de voyage et une malle modeste l'accompagne.
Esther, Rebecca, Charles et Marie Louise sont là pour l'accueillir. Tous sont fébriles devant la cousine d'outre Atlantique. À la descente de la passerelle, les femmes se précipitent pour l'embrasser et Charles reste coi. Il est fasciné par la beauté créole de sa cousine.
Le dîner est servi dans la grande salle à manger, au second étage de la demeure Barton. James est fort satisfait de voir tout ce petit monde se régaler de chevrettes à l'anis et de pibales. Puis les cuisinières ont préparé de l'alose, servie sur un lit de cresson. Au café, ils sont rejoints par François Joseph, curieux de découvrir enfin cette jeune femme du bout du monde. Les conversations se poursuivent jusqu'à une heure avancée, puis les Bonlafitte prennent congé et s'en retournent vers les allées de Tourny.
- François mon ami, que dirais-tu de prendre ma nièce avec nous et les enfants, ma mère est fatiguée, James n'est pas de la première jeunesse, je sais qu'ils ont plaisir de recevoir Viviane, mais elle serait mieux avec nous et les enfants, de plus elle pourra travailler sa peinture avec Marie Louise.
- Ma foi mon aimée, je n'y vois pas d'inconvénient.
- Je serais vraiment heureuse de partager mon temps avec la fille de mon frère, lui faire découvrir la ville, le port, l'emmener en prome-

nade dans le vignoble. Elle est de mon sang et c'est ma seule famille avec son petit frère, Samuel et maman.
- C'est d'accord, nous lui donnerons une chambre libre et nous installerons un atelier au troisième étage. Là, elle aura tout loisir de travailler son art avec notre drôlesse. De plus, elles auront une belle vue sur le Grand Théâtre.
Ainsi fut fait, après avoir passé une dizaine de jours chez sa grand-mère, Viviane vint rejoindre sa tante aux allées de Tourny. Charles est enchanté que sa cousine vive dans son monde, il lui joue du piano dès qu'elle est disponible et Marie-Louise est en admiration devant le talent de dessinatrice de Viviane.
Marie-Louise, qui jusqu'à maintenant avait un coup de crayon naïf et brouillon, au contact et sous les conseils de sa cousine, délie sa main et ses dessins sont de plus en plus réalistes. Ses essais de peinture sont encore malhabiles, cependant son caractère persévérant et obstiné lui fait faire d'indéniables progrès.

Il y a deux ans que Viviane est à Bordeaux, François Joseph acquiert un tableau d'Adrien Dauzats, et par le biais de ses frères maçons, fait connaissance du peintre. Il l'invite à dîner et lui montre le travail des filles. Dauzats trouve cela d'une bonne facture et, tout en soulignant les imperfections, il encourage Viviane et Marie Louise.
- Monsieur Dauzats, auriez-vous le temps de donner quelques cours à ma fille et sa cousine ?
- Ma foi, Monsieur Bonlafitte, devant l'engouement de ces demoiselles, je me ferai un honneur de diriger leurs travaux. Elles sont naturellement douées, si je leur apporte un peu de technique, elles deviendront sans aucun doute d'excellents peintres de genre.
- Est-ce flatterie de votre part ou êtes-vous sincère ?
- Cher Monsieur, je ne suis pas de ceux qui regardent sans voir et nullement flatteur, ces demoiselles ont réellement du talent, il ne

demande qu'à s'exprimer pleinement. Je me fais fort de le mener à l'excellence.
- Dans ce cas, si vous voulez bien, je vous engage afin de les assister dans leur apprentissage.
- Monsieur Bonlafitte, j'en suis enchanté, j'ai rarement des élèves de cette trempe et aussi déterminés à se perfectionner.
- Mes demoiselles, qu'en pensez-vous ?
- Mon oncle, je ne serai jamais assez reconnaissante envers votre bonté.
- Et toi ma fille ?
- Mon père, je m'appliquerai à satisfaire Monsieur Dauzats, je suis bien aise que mes tentatives picturales lui plaisent suffisamment pour qu'il s'intéresse à ma petite personne.
- Alors c'est entendu, est-ce que deux séances la semaine vous agréez, le lundi et le vendredi ?
- Très franchement, une séance sera bien suffisante et je ne peux me libérer que le jeudi.
- Va pour le jeudi, merci, et donc à jeudi prochain.

Charles qui vient de passer quatorze ans, sent au tréfonds de son corps des désirs nouveaux qui le perturbe. Sa cousine hante ses rêves nocturnes et la journée, il la dévore des yeux. Viviane qui va sur ses vingt et un ans se rend bien compte de l'effet qu'elle suscite chez Charles. Le garçon est toute prévenance pour elle, il compose de petites pièces musicales qu'il lui dédie, s'intéresse à son art et lui est absolument dévoué. Cela n'échappe pas à Rebecca, qui met en garde Viviane, sur d'éventuelles relations entre eux deux. Elle sait la fragilité émotionnelle de son fils et les charmes de Viviane sont un délice. Cette situation est explosive, le garçon en adoration, délaisse ses fréquentations habituelles pour demeurer le plus longtemps possible avec sa parente. Marie-Louise, qui n'a pas les yeux dans sa poche, voit le manège de son frère, au début cela l'amusait, mais discernant l'assiduité de Charles auprès de Viviane, elle en éprouve une certaine gêne.

Le fils n'est pas le seul à avoir de l'attirance pour la belle créole, François Joseph est également assidu auprès de la nièce de son épouse, il la trouve un peu trop charmante au goût de Rebecca. Mais ses affaires l'occupant assez intensément, il est plus souvent en voyage qu'à la maison.
Devinant des difficultés à venir, Rebecca s'en ouvre à sa mère.
- Maman, je crains que Charles ne soit très amoureux de Viviane.
- Ma fille, cela n'a rien d'étonnant, ton fils est d'une sensibilité extrême et Viviane d'une beauté stupéfiante. Il est naturel qu'il soit attiré comme un papillon sur la chandelle.
- Certes ma mère, mais je crains pour sa santé morale. Je crois qu'il serait bon de trouver un époux à Viviane, sinon cela va mal se terminer.
- Je suis d'accord avec toi, mais ici à Bordeaux, nous ne sommes pas à Saint Domingue, les créoles ne sont pas du goût de tout le monde et la beauté, l'intelligence, et les dons de Viviane pour la peinture, ne sont que peu d'atouts pour attirer les prétendants. Peut-être devrions-nous faire en sorte qu'elle retourne auprès de son père et son frère. Elle est désormais instruite dans son art et elle peut aller l'exercer aux Caraïbes.
Elle y trouvera plus facilement époux, ne manquant pas de fortune, ton frère peut la doter.
- Oh ! Ma mère, je ne vous reconnais pas dans ces paroles, vous parlez comme une marieuse, d'intérêt et non d'amour, dans votre bouche cela m'incommode.
- Pardonne-moi ma chérie. Je tente de trouver une solution pour éloigner ces deux-là l'un de l'autre.
- Si nous organisions une grande fête pour l'anniversaire de Viviane, elle trouvera bien un soupirant.
- Pourquoi pas, personne n'est insensible à l'aura qu'elle dégage, il s'en trouvera bien un ou deux pour passer outre sa couleur.
- Un seul ce serait mieux !
- Faut bien qu'elle ait un peu de choix quand même ma petite fille.

Le feu

Volcans en furie crachant des incandescences
Éclairs foudroyants zébrant un ciel sombre
Tenter du fond des grottes de vaincre l'ombre
Essayant au feu de donner la naissance

Qu'à l'abri des frimas devînt multitude
Et peupla la terre au-delà des océans
À peine Caïn frappait le fer rougeoyant
Que déjà Sapiens prenait de l'amplitude

Puis vinrent terribles guerres et pestilences
Les mousquets remplacèrent les arbalètes
La camarde aime le feu et s'en délecte
La folie des hommes n'est que déficience.

Une grande réception est organisée chez les Barton, le salon y est plus grand. Le personnel des deux maisons est réquisitionné pour la circonstance. Les invités sont nombreux, armateurs, viticulteurs, négociants, tous des relations d'affaires des deux familles. Un buffet a été dressé, un orchestre de dix musiciens joue, on danse, on papote, les jeunes gens plaisantent, Viviane est superbe, quatre garçons sont en conversation avec elle, curieux de son histoire et des péripéties de sa famille. Aucun d'eux ne semble particulièrement s'intéresser à elle autrement que par curiosité. Elle voit au fond de la salle, un homme plutôt grand, bien mis mais simplement. Leurs regards se croisent subrepticement plusieurs fois. Il baisse les yeux, puis dès qu'elle est moins attentive, il la dévore du regard. Viviane s'en aperçoit, elle le trouve beau garçon et elle discerne dans sa façon d'être là, une retenue et une prestance empreinte de dignité. Elle se renseigne auprès de sa grand-mère.

- Qui est ce garçon à l'air timide et si beau qui ne semble pas à son aise dans ce salon ?
- C'est Lucien Peyrolle, son père a une grande propriété à Léognan. Il est fils unique depuis que sa sœur est décédée.
- Elle était souffrante, malade, que s'est-il passé ?
- Le malheur les a frappés alors qu'elle n'avait que quinze ans. Son cheval l'a désarçonné. Elle a fait une mauvaise chute et s'est cassé le cou. Elle est morte immédiatement. Elle et son frère étaient très liés. Cela s'est passé il y a deux ans, le pauvre garçon a eu du mal à s'en remettre. Désormais il va mieux, mais reste toujours un peu en retrait du monde. Veux-tu que je te présente ?
- Volontiers, son attitude me touche, je le trouve charmant.
- Viens.

- Monsieur Peyrolle, j'ai remarqué que vous regardiez ma petite fille avec douceur.
- Madame, Mademoiselle, excusez-moi, je suis quelque peu maladroit. Je suis confus de vous avoir gênée.
- Nullement Monsieur, ces jeunes gens m'accaparaient sottement et je vous voyais seul, le visage ouvert mais réservé. Je m'appelle Viviane.
- Moi, c'est Lucien. Je ne suis qu'un paysan et je me trouve un peu déplacé dans tout ce beau monde.
- Il ne faut pas, voyons, nous sommes là pour fêter mes vingt et un ans, la gaîté doit régner ce soir…
Faites-moi danser, Monsieur !
- Je ne suis pas bien bon danseur, plutôt malhabile, j'aurais peur de vous bousculer.
- Que nenni, suivez-moi, je vous guiderai, bien que je ne sois pas non plus très portée sur les danses de salon. La musique les accompagne et ils dansent tout en devisant.
Les uns après les autres, les invités prennent congé. Peyrolle est resté bavarder avec Viviane et sa tante, puis lui aussi prend le chemin du retour. Esther trouve ce jeune homme agréable et discret. Rebecca sent confusément que Viviane n'y est pas indifférente, mais n'en touche mot à sa nièce.

Quelques semaines plus tard, Lucien Peyrolle attache son cheval devant la maison Bonlafitte et toque à la porte. Un valet l'introduit dans l'antichambre et Rebecca vient le rejoindre.
- Monsieur Peyrolle, que nous vaut l'honneur de votre visite ?
- Madame, voyez-vous, j'ai pensé ces derniers jours à votre nièce. Je ne suis pas d'un naturel à tourner autour du pot, j'ai vingt-huit ans, je suis célibataire, j'ai comme vous savez perdu un être cher, mon chagrin s'est estompé, mes parents me pressent de fonder famille. J'aimerais que vous acceptiez de venir jusqu'à Léognan, afin que votre nièce et moi fassions plus ample connaissance. Si nous nous entendons, j'aurai l'honneur de vous demander sa main.

- Eh bien mon garçon, moi qui vous croyais timoré, vous n'y allez pas par quatre chemins. J'aime cela, si vous êtes aussi franc et décidé, je subodore qu'un caractère bien trempé ne vous fait pas peur. Viviane est comme vous, toute d'une pièce et cependant très douce. J'ai à cœur de savoir cette enfant heureuse et que nul ne raille sa couleur, j'espère que vous comprenez cela.
- Madame, la couleur de votre parente m'est indifférente, j'ai deviné chez elle une belle personne, et là je ne parle pas de son physique qui est charmant, mais de ce qu'elle semble avoir au fond de l'âme.
- Bien, Monsieur Peyrolle, j'accepte votre invitation, je viendrai seulement accompagnée de Viviane. Quand désirez-vous que nous venions jusqu'à vos terres ?
- Les vendanges sont terminées, le vin est en cuve, nous aurions tout loisir mercredi de la semaine prochaine.
- C'est entendu, Viviane aura la surprise en arrivant à Léognan. Nous y seront vers onze heures le matin, ceci vous convient-il ?
- Parfaitement Madame, je suis enchanté de votre venue.
- Alors à bientôt cher monsieur, et saluez vos parents de ma part.

Mardi soir, Rebecca dit à Viviane de s'habiller le lendemain en conséquence pour rendre visite à des amis vivant en campagne, qu'elle fera atteler le cabriolet et que le départ se fera vers neuf heures trente.
- Vous êtes bien secrète ma tante, où allons-nous ?
- Tu verras bien, nous sommes invitées chez des amis viticulteurs, nous allons profiter de cette belle journée de fin d'été au milieu des vignes.

Elles traversent le petit village de Léognan et à sa sortie prennent un chemin au travers des vignes. Au bout se dresse une bâtisse neuve, en belles pierre de taille, éclairée de larges fenêtre. Une rotonde sur colonnes protège l'entrée et sur la droite se trouve les chais, les remises et l'écurie. Ces dames descendent de voiture et un palefrenier prend en charge l'attelage.

De jeunes cèdres bordent l'esplanade devant la maison, le ciel est clair, des nuages bien dessinés se promènent nonchalamment, floconnant de blanc un éther bleu.
Se dirigeant vers la porte d'entrée, Monsieur Peyrolle père vient à leur rencontre et les accueille chaleureusement.
- Mesdames soyez les bienvenues, donnez-vous la peine d'entrer que je vous fasse l'honneur de ma demeure.
- Merci Monsieur Peyrolle, nous sommes charmées de vos attentions.
Viviane se penche discrètement vers Rebecca.
- C'est donc cela, la surprise, Lucien s'intéresse-t-il à ma personne ?
- C'est exact, il désirait te fréquenter davantage, car tu lui fis fort bonne impression au jour de ton anniversaire.
- C'est un piège ma tante, mais je m'en réjouis.
- Lucien ne va pas tarder, il est dans les chais, la fermentation lui fait souci. Il est très pointilleux avec le personnel, il veut toujours que tout soit parfait. Il me seconde si efficacement que j'ai l'impression que c'est moi qui suis son apprenti.
- Vous paraissez fier de votre fils Monsieur Peyrolle.
- Effectivement, j'admire sa passion pour la vigne et le vin.
- Ma nièce, Viviane a un excellent souvenir de sa présence à notre petite fête. N'est-ce-pas ?
- Oui, je trouve votre fils plaisant et d'une conversation passionnante.
Louis Peyrolle fait entrer les dames un petit salon où Joséphine Peyrolle les reçoit. Aussitôt après, Lucien arrive. Il s'empresse auprès de ses invitées, leur fait déguster le vin de la propriété avec force commentaires. Puis ils se rendent dans la salle à manger pour déjeuner. On a fait rôtir des perdrix accompagnées de pommes de terre rissolées. C'est un délice, la compagnie complimente la cuisinière, qui a également confectionné une tarte aux figues.
Les jeunes gens sont partis se promener dans les vignes et les bois attenants.

- Je crois, dit Joséphine, que nous pouvons les laisser sans chaperon, ils ont passé l'âge d'être surveillés.
- Je le pense aussi, répond Rebecca. Qu'ils se découvrent à leur convenance, ce sont des adultes raisonnables.
Sur les chemins de terre, Lucien et Viviane flânent, un léger vent fait onduler la canopée d'une petite foret en contrebas d'un faible coteau. Le pampre des vignes commence de faner, les feuilles jaunissent sur les souches orphelines de leurs grappes. Le temps est doux, parfois Lucien s'efface pour laisser passer Viviane lorsque le sentier est trop étroit, alors il la dévore des yeux, il a envie de prendre sa taille entre ses mains, de la retourner pour lui prodiguer un long baiser. Sur une petite hauteur dénudée parsemée d'herbes hautes, Viviane fait face à Lucien.
- Vous avez des intentions envers moi ?
- Vous me plaisez, je vous sens belle au-dedans comme vous l'êtes en apparence. Lorsque je vous ai vu, je me suis dit que j'aimerais bien une épouse comme vous.
- J'en suis fort aise, Monsieur Peyrolle. N'avez-vous pas peur que l'on médise de vous, de vous voir marier une créole ?
- Je me moque de l'avis du monde. Et mes parents n'ont rien contre votre magnifique couleur de peau.
- Vous savez, je n'ai connu personne avant vous, je veux dire, je n'ai jamais eu d'amoureux.
- Voudriez-vous m'épouser ?
- Ma foi, je n'avais guère songé au mariage jusqu'à maintenant. Je me suis donnée toute entière à la peinture, au dessin…
- Je désire fonder famille et j'ai pour vous de tendres sentiments.
- Je vous aime bien Lucien, vous êtes franc, bel homme, vous avez du bien, je serai bien folle de refuser. Mais laissez-moi un peu de temps. Il faut que j'y pense sereinement. Venez me voir en ville nous en reparlerons.
- Je peux donc avoir espoir d'une réponse positive, Mademoiselle ?

- Je crois que oui, mais ne précipitons pas la chose, j'ai besoin de vous fréquenter quelque peu avant de m'engager totalement. Comprenez-vous cela mon ami ?
- Oui, vous êtes sage, je consens à votre désir. Me montrerez-vous vos talents lors de notre prochaine rencontre ?
- Bien volontiers, je vous montrerai mes tableaux, c'est promis.

Un qui n'est pas heureux de ce manège, c'est Charles. Il est jaloux de Lucien et voit sa cousine s'éloigner de lui, elle est plus distante, moins complice qu'auparavant. Cela le chagrine. Il peste d'être si jeune. Sa sœur se moque de lui et ça l'enrage. Alors il se déchaîne sur son piano, compose des sonates saturniennes, d'une violence terrible. Il s'enfonce quelquefois dans un mutisme complet, ne sortant de sa torpeur que pendant les leçons d'Alexandre. Il a une boulimie de connaissance, cela le sauve de son profond malaise. Sa sœur, elle est toute joyeuse que sa cousine soit sur le point de prendre époux.

Lucien vient souvent aux allées de Tourny. Un jour, Viviane lui montre un dessin qu'elle vient de terminer, c'est un portrait de lui, qu'elle a réalisé de mémoire, il est confondu de la ressemblance, la pertinence de ses traits semble exposer son âme. Il prend Viviane dans ses bras et se laisse aller à l'embrasser. Viviane tremble, une flamme s'est allumée en elle, elle sent le désir charnel lui tarauder le corps. Ils sont devant la fenêtre, elle est lovée contre lui, le Grand Théâtre lui apparaît d'un coup encore plus beau, Bordeaux s'éclaire à ses yeux d'une aura de bonheur et elle pense à son frère et son père là-bas dans la mer des Caraïbes. Un flot mêlé de bonheur et de nostalgie la submerge.

- Je veux bien être ta femme, Lucien.

Lui est dans une félicité totale, les mots ne peuvent sortir de sa bouche, quelques larmes silencieuses perlent de son regard perdu sur la ville. Il se reprend.

- Alors annonçons à ta tante et ton oncle que nous allons convoler.

Les Bonlafitte bienheureux de la nouvelle tant attendue, les félicitent de leur décision, puis Lucien s'en va. Il grimpe sur son cheval et file à Léognan faire part de leur résolution à ses parents.
La date des noces est arrêtée pour Janvier 1843, elles auront lieu à Léognan.
Viviane qui est une protestante méthodiste, se convertit, Lucien étant catholique. La cérémonie nuptiale se fait dans la petite église du village et une réception est organisée sur la propriété Peyrolle.

Dauzats, qui est resté très lié avec la jeune femme, en visite chez les Peyrolle, encourage Viviane à présenter quelques-unes de ses œuvres au salon des peintres bordelais pour l'exposition annuelle de 1845. Les femmes n'y étant pas admise, il lui propose de signer ses œuvres du pseudonyme Vivian et de les prendre lui-même en charge. Ensemble, ils choisissent une vue du Port de lune, un paysage de campagne où des vendangeurs s'activent, les quais de Lormont et une perspective du Pont de pierre et de la cathédrale saint Pierre. Ce sont toutes des toiles de taille moyenne, les couleurs y sont flamboyantes, comme un souvenir d'Haïti, leur originalité tranchent avec la facture classique plus sombre.
Le succès est au rendez-vous et trois toiles sont vendues à des bourgeois.
La production de Viviane s'étale en partie sur les murs de la maison Peyrolle. Les portraits des parents, de Lucien, des vue des vignes et de la forêt embellissent le salon et la salle à manger.
Lucien s'avère un excellent mari, ni jaloux ni pesant, mais piètre amant, ce qui plonge Viviane, sans jouissance, dans la mélancolie. Ses dernières œuvres en sont empreintes. Leur amour est loin d'être fou, c'est une affection tranquille et douce, mais qui manque cruellement de sel. Lucien prodigue tout son temps à ses cultures viticoles et à l'élaboration de ses vins. L'hiver, lorsque le travail de la vigne est au repos, le couple en profite pour assister à quelques re-

présentations du Grand Théâtre. Alors ils dorment chez les Bonlafitte où Viviane se confie à sa tante.
- Tu sais, je ne suis pas comblée par mon mariage.
- C'est-à-dire ?
- Lucien n'est pas très porté sur les choses du sexe, il fait sa petite affaire, se tourne de l'autre côté du lit et s'endort aussitôt, et encore ce n'est pas souvent.
- La plupart des hommes sont comme ça, ils n'imaginent même pas que nous puissions ressentir le moindre plaisir. Ils pensent que nous ne sommes que des corps qui s'ouvrent à leur convenance.
- C'est triste.
- Parle lui, c'est une bonne personne, asticote le, tente de l'émoustiller par quelque artifice. Au début avec ton oncle, c'était la même chose, puis petit à petit il a compris que j'avais moi aussi des besoins de caresses, que tout mon corps pouvait vibrer. Maintenant nous sommes heureux, notre relation ne fait que s'améliorer.
- Comment faire ?
- Guide le, fais promener ses mains sur toi, caresse le aussi, titille le, il finira par comprendre.
Effectivement, Lucien modifia son comportement et en mai 1846 Viviane lui donne un fils qu'ils baptisent Raymond.
La même année, Ryckmans convainc François Joseph et Rebecca d'envoyer Charles à Paris. Il écrit une lettre de recommandation à Daniel Auber, directeur du conservatoire, le priant d'auditionner le garçon en vue de son admission. Charles, velléitaire, tergiverse, mais son père tranche et décide de l'envoyer toute affaire entendue chez un parent à lui qui habite le marais. Le garçon qui ne manque pas de talent est admis dans la classe d'Antoine Marmontel, un professeur réputé. Son arrivée dans la capitale ne réjouit pas outre mesure ses cousins, qui lui allouent une chambre donnant sur une arrière-cour insalubre et sale. Les repas pris en commun ne sont pas d'une folle gaieté.

Marie-Louise va très souvent passer quelques jours avec sa cousine. Là, elles peignent de concert dans l'atelier qu'a fait construire Lucien derrière la ligne de cèdres. Elle est devenue une belle jeune fille, toujours un peu ronde et d'un caractère jovial. Dauzats, satisfait de la facture de ses toiles, l'encourage fortement à persévérer. Malou, comme la nomme son frère, n'est pas très grande, elle a une chevelure d'un brun roux, les grands yeux noisette de son père et le sourire de sa grand-mère. Ses formes généreuses ont un charme doux, elle a sans cesse les mains tâchées de peinture et rit volontiers de tout et de rien. Ses amies et voisines de son âge l'adorent, car elle a toujours des histoires à raconter, son imagination fertile entraîne son auditoire sur un Haïti réinventé et sur les goélettes qui cabotent sur la mer des Caraïbes. D'ailleurs, elle peint parfois des paysages d'après des dessins d'Apolline qu'Esther lui a donnés. Elle participe à ses premiers bals et se fait courtiser par de nombreux garçons. Mais elle est davantage attirée par son propre sexe et se lie d'amitié particulière avec Gervaise Lagrange, d'un an son aînée et qui partage ses goûts pour les arts. Elles vont ensemble se balader dans Bordeaux bras dessus dessous ou main dans la main, visitent les églises dont elles admirent l'architecture et passent de long moment à regarder le va et vient de la Garonne accoudées à la balustrade du Pont de pierre.

Bonlafitte voudrait bien la voir marier à Marius Gradis, le fils d'un négociant fortuné, dont il est l'ami. Il multiplie les occasions de les faire se rencontrer. Les jeunes gens ne sont pas insensibles l'un à l'autre, ils s'apprécient et bavardent volontiers, mais le cœur de la jeune fille bat pour Gervaise plus fort que pour lui.

Gervaise est d'une blondeur pâle, des yeux vairons, l'un vert l'autre bleu. Son nez aquilin surplombe des lèvres charnues, le doigt de l'ange a laissé une trace profonde et une fossette se dessine dans le sourire sur sa joue gauche. Elle a les doigts déliés et fins, de larges hanches et la taille serrée.

Un après-midi chaud et lourd de juillet 1847, alors que les Bonlafitte sont à Léognan chez les Peyrolle, les deux jeunes filles sont allongées nonchalamment sur un sofa, dans l'atelier de Malou. Accablées par la chaleur moite, elles ôtent leurs robes, défont leurs souliers et regardent appuyées à la fenêtre les badauds qui traînent sur l'esplanade. Gervaise se recule un peu, prend la taille de Malou, l'enlace tout en posant sa tête sur son épaule. Sa bouche pose un petit baiser sur l'oreille de Malou. Le temps semble suspendu, elles sont en harmonie, dans une quiétude magique.
Puis Malou, se mettant face à Gervaise, colle ses lèvres aux siennes. Leurs yeux ne sont qu'un seul regard, intense, profond. Gervaise trousse la chemise de Marie-Louise, caresse ses fesses, prolonge son geste sous ses aisselles et prend à pleines mains les seins de son amie. Enfiévrées par leurs cajoleries, elles se défont de leurs chemises et nues se posent sur le divan. Chacune explore le corps de l'autre dans une bienheureuse félicité. Leurs mains vont et viennent sur leurs peaux, détectant des endroits plus sensibles à l'émerveillement. Tant Malou est en rondeur, tant Gervaise est fine et souple, leur enchevêtrement est si total, leurs sens si acérés, qu'elles sont submergées de plaisir. Leur jeu dure des heures, elles voudraient que leur jouissance ne se termine point.
Viviane et Marie Louise partagent souvent l'atelier dans le pavillon qu'à fait bâtir Lucien, les deux cousines y bavardent librement durant leurs séances de peinture et de dessin. Mais aujourd'hui, l'aînée semble préoccupée.
- Malou…
- Viviane ? Tu as une drôle de voix…
- Dis-moi, tu vois toujours ton amie Gervaise ?
- Oui, bien sûr. Nous nous rencontrons souvent, chez elle ou à la maison.
- Peut-être devrais-tu la fréquenter un peu moins.
- Pourquoi cela ? Nous nous entendons à merveille, partageons les mêmes goûts.

- J'ai un doute quant à tes goûts justement.
- Ah bon, j'aurais mauvaise inclination à choisir mes amies ?
- Non, ce n'est pas ce que je veux dire, je t'ai vu grandir Marie Louise, devenir une femme, je ne t'ai jamais entendu parler d'un garçon, ni faire de remarque sur tel ou tel jeune homme.
- Je les trouve niais, brutaux et insensibles, le seul que j'aime c'est Charles, il me considère comme une personne à part entière, pas comme une décoration.
- C'est ton frère, les rapports entre frère et sœur, surtout proches comme vous l'étiez avant son départ pour Paris, ne sont pas des relations communes.
- Gervaise est avec moi comme mon frère l'était, nous sommes très complices.
- Complices ? Jusqu'à quel point ?
- Tu m'embêtes avec tes questions, elle sait et je sais ce qui nous fait plaisir, ce qui nous émeut.
- Vos yeux brillent lorsque vous êtes ensemble, Ils s'éclairent de la même façon que ceux d'un garçon et d'une fille qui s'aiment.
- Est-ce un crime, d'aimer !
- Certes non, mais cela est fâcheux.
- Fâcheux pour qui, pour mes parents ! Qui veulent à tout prix me marier avec ce Marius Gradis ! Je n'ai nulle intention de me laisser marier ni avec lui ni avec personne d'autre.
- Alors restez discrètes, ou acceptez chacune un époux, vous ne serez pas les première à vivre un amour clandestin.
- C'est de l'hypocrisie.
- Tu ne veux pas d'enfant ?
- Non, si, enfin je n'en sais rien, je n'y ai jamais pensé.
- Réfléchissez-y toutes deux, pensez à votre bonheur, celui d'être mère, de voir grandir ses enfants.
- Pour qu'ils meurent d'une de ces terribles maladies qui emportent les nourrissons, ou pour finir à la guerre. Non Viviane, je préfère rester demoiselle.

À Paris, Charles, timide au début de son séjour, est entraîné par ses coreligionnaires dans des cercles où se côtoient poètes, écrivains et peintres. Il participe à des banquets qui sont de véritables réunions politiques. Un vent de révolte souffle sur le trône de Louis Philippe, inflexible et insensible aux misères populaires. Le feu républicain couve sous la putréfaction royaliste. Les lois électorales sont violemment critiquées, le chômage est endémique, les gens ont faim, les dernières récoltes ont été désastreuses. Des filles à peines pubères se prostituent pour un peu de pain, les rues ne sont pas sûres, les apaches hantent la nuit venue et rançonnent les bourgeois imprudents. Le petit peuple, artisans, boutiquiers, ouvriers, fustigent le régime, tous se plaignent de la déliquescence des mœurs, des abus de la police. On emprisonne pour des peccadilles, on moleste femmes et enfants qui traînent dans les beaux quartiers pour mendier.

Charles est devenu un beau jeune homme, élancé contrairement à son père replet. Des yeux de sa grand-mère, il a hérité les reflets violets, la pratique du piano a délié ses mains, son teint est clair, sa chevelure qu'il laisse longue est d'un châtain mordoré, ses pommettes saillantes et sa barbiche bien taillée lui confèrent un air décidé, son allure générale est fière et nombre de demoiselles se retournent à son passage.

Marguerite est une courtisane, entretenue par un banquier et qui s'échappe chaque jour pour rejoindre les jeunes gens férus d'art et de politique. C'est une femme d'environ vingt ans, née dans la misère d'un foyer tiraillé par le manque d'amour. Son père, personnage fruste et saturnien, ancien soldat, violent et velléitaire, battait sa mère et ses frères, sans autre raison que l'abus de mauvais vin. La retraite de Russie, cette débâcle napoléonienne lui a pris quatre doigts de la main droite, il boite de la jambe gauche à cause d'une balle russe restée dans sa cuisse.

Margot est superbe, partie très tôt de l'enfer paternel, poussée par sa mère, elle s'est louée comme bonne à tout faire. Sa beauté sauvage, ses cheveux roux et ses yeux verts en amande ont vite été remarqués, son premier patron abusait d'elle à volonté, alors elle a quitté sa place pour traîner dans les cafés. Usant de son charme pour séduire des bourgeois de passage, elle monnayait ses charmes généreux.
C'est durant cet épisode peu reluisant de sa brève existence qu'elle rencontra Monsieur de Villeneuve, un banquier issu d'une petite noblesse. Georges, homme sans scrupule, tomba fou d'amour pour elle et l'installa dans un petit appartement proche du Panthéon.

Charles vient régulièrement jouer du piano dans un café-concert pour accompagner le spectacle. Margot, escortée de son mentor venu s'encanailler avec la populace, s'installe à une table proche de la scène. Elle remarque immédiatement Charles, le trouvant bien à son goût. Elle fleurette par œillades assassines avec le beau pianiste qui lui adresse de larges sourires. Au moment de quitter le troquet, elle lui fait passer un billet. Un rendez-vous y est fixé pour le surlendemain au Pont Neuf.
- Bonjour, joli pianiste !
- Madame, Mademoiselle ?
- Margot, mademoiselle et toi ?
- Charles Bonlafitte, Bordelais…
Bordeaux est bien loin de Paris.
- J'étudie le piano au conservatoire royal.
- Et les bastringues ?
- Un peu d'argent, il en faut ici.
- Il en faut partout mon beau Monsieur.
Margot, qui a un peu de sang créole, sa famille venant de Martinique, a un teint mat qui lui rappelle sa cousine, cet amour de jeunesse violent et contrarié qui lui a laissé un goût amer.
- Tu es belle, peut-être trop.
- La beauté n'est jamais de trop.
- Tu es gironde, cela émeut les petits pianistes de Gascogne.

- Tu m'en vois ravi, j'aime les beaux garçons, ils me consolent des gros bourgeois.
- Qui était avec toi avant-hier ?
- Mon protecteur.
- Il n'est pas jaloux que tu traînes les rues avec des garçons ?
- Si, extrêmement jaloux, maladivement jaloux, mais la journée il est bien trop occupé pour se soucier de moi, alors je vais où l'envie me mène.
- Donc, tu avais envie de me voir, au clair du jour, vérifier que je suis fréquentable hors de la fumée des cabarets.
- C'est ça, et tu me plaîs sous ce ciel où dansent les petits nuages.

Depuis, ils se rencontrent presque chaque jour et se lutinent au fond des estaminets. Le jeune homme, qui ne supporte plus la résidence chez ses petits-cousins, a trouvé refuge dans une pension minable de Montmartre, sur une hauteur de Paris. Son père lui a coupé les vivres mais sa mère lui fait parvenir quelque argent, et bon an mal an, il se débrouille à gagner sa croûte. C'est désormais là qu'ont lieu leurs ébats. La chambre est sous les combles, une commode bancale, une table, deux chaises et un lit sont tout le mobilier. Les murs et le plafond pentu ont dû être blancs à une époque lointaine. Une lucarne encadre un petit morceau de ciel. Charles a collé contre un mur deux dessins de sa sœur, l'un représente le Pont de pierre, l'autre est un autoportrait de Marie-Louise.

Marguerite, habituée aux assauts brutaux de son bourgeois, trouve une jouissance débridée dans les bras de Charles. C'est davantage le sexe et l'amitié que l'amour qui les tient, ils ne se voient que pour s'ébattre dans une luxure délicieuse. Dès qu'ils sont seuls sous ce toit parisien, ils se noient dans une débauche de douceur, leurs bouches se mêlent goulûment, leurs vêtements volent aux quatre coins de la chambre. Ils ne sont à l'unisson que nus comme vers et leurs corps se combinent, roulent, s'entremêlent jusqu'à chuter du lit, les laissant pantelants, suants et épuisés.

Charles étudie au conservatoire avec assiduité, suivant des cours de composition et de contrepoint. Son jeu est devenu plus fluide, plus délicat, il songe à une carrière de soliste et donne parfois des concerts chez de riches particuliers. Il acquiert une bonne réputation, joue des pièces de Chopin, de Beethoven ou de Mendelssohn.
On frappe à la porte, Charles ouvre.
- Salut Charlie !
Marguerite est face à lui, deux sacs de voyage dans les mains.
- Margot ! Qu'est-ce que tu fais là ?
- Je suis partie. J'ai abandonné le triste sire qui m'entretenait, j'en avais marre de ses manières de rustre. Tout poli et prévenant en public et un vrai porc en privé. Je ne supportais plus son haleine fétide et ses assauts de soudard. Je t'aime mon beau pianiste, toi tu me fais jouir et ne me considères pas comme une putain à ta botte.
- Oh ! Ma douce, viens, entre, ne reste pas plantée là comme une mendiante. Embrasse-moi.
- Je me demandais si tu n'allais pas me foutre dehors, j'ai tellement honte de ce que suis devenue.
- Tu sais au fil du temps, j'ai pris conscience que ce qui nous réunissait, dépassait notre entente charnelle, j'ai pour toi des sentiments plus profonds, lorsque tu n'es pas là, je me morfonds à attendre nos rendez-vous. Je suis heureux que tu sois venue, mais je n'ai pas grand-chose à t'offrir à part ce triste logis.
- Qu'importe, nous serons ensemble, nous nous débrouillerons, je peux poser pour tes amis peintres, je peux…
- Tu peux te taire aussi, et me laisser t'aimer terriblement, j'ai au ventre un nœud qui me triture et remonte au cœur dès que je pense à toi. Alors laisse-les « je peux » et sois toi-même, laisse-toi aimer de moi sans retenue. J'ai besoin d'absolu, de luxuriance dans mes sentiments. J'ai besoin de te sentir jour après jour, heure après heure contre moi.
- Oh ! Charlie, je ne résisterai pas si tu n'es pas sincère, je suis folle de ton corps, folle de ton âme, folle de ta musique. L'absolu, je ne

sais pas ce que c'est, mais j'ai l'envie furieuse de me fondre à toi. Que nous ne soyons plus qu'un seul être…

Ce qui n'était au début qu'une relation purement sexuelle est devenu une dévotion de l'un à l'autre, une fusion de deux solitudes, dans cet automne parisien de 1847 où sourd la misère des rues, où suinte le tumulte des ventres creux, où crient les enfants trouvés et perdus.

À présent, ils font de grandes promenades le long de la Seine. Le soir, ils se rendent dans les salons littéraires où peintres, poètes et musiciens se retrouvent. Dans la capitale, la situation se dégrade et la politique prend le pas sur la poésie et la musique. La Ligue des justes fait circuler les idées de Karl Marx, exilé en Belgique. Elles font le tour des banquets. Ce sont de véritables réunions politiques, la police y débarque, vérifie les identités, malmène les participants. Souvent ils passent la nuit au poste.

Leurs amours sont tumultueuses, ils s'y déchirent et s'entremêlent. La chambre de Charles s'emplit chaque nuit de cris de colère et de râles de plaisirs. Ils vont parfois jusqu'à l'apoplexie, restant gisants au sol ou sur le lit. Les lendemains, Charles compose, il met en musique leurs ébats nocturnes, cela donne des sonates d'une sourde violence. Ses mélodies reflètent la colère du peuple et la confusion des corps, elles ont du succès dans leurs soirées entre artistes.

Depuis quelques jours, Margot tousse et semble fatiguée. Ce soir, ils sont dans l'arrière-salle d'un bistrot. Il y a là des collègues de Charles et d'autres artistes, mais aussi des voisins, des petits commerçants, des ouvriers, des ouvrières, des militantes partisanes des idées d'Eugénie Niboyet. La conversation porte sur le vote censitaire, que l'ensemble de la population veut voir aboli.

Margot est gagnée par l'esprit de Saint Simon et des Fouriéristes

- Nous devons toutes et tous être électeurs, quel que soit notre âge, notre sexe ou nos revenus

- Le cens est une aberration !

- Nous ne sommes pas que des ventres, nous aussi nous pensons, agissons avec les hommes, nous devons avoir les mêmes droits !
La plupart des hommes se gaussent de leurs revendications, d'autres les soutiennent timidement, rares sont ceux qui partagent leurs désirs d'égalité. Comme à chaque fois, la réunion se termine dans un brouhaha total, l'esprit échauffé, les participants débordent dans la rue en monôme revendicatif.
La toux de Margot devient mauvaise. Elle respire mal, crache un peu de sang. Charles est inquiet, il fait venir un médecin. Celui-ci, sans ambiguïté ni précaution oratoire, lui annonce qu'il s'agit d'une phtisie galopante, qu'aucun remède ne peut la sauver.
Charles est effondré, il ne peut envisager sa vie sans elle, sans son corps, ses baisers, son franc parlé et la douceur de sa voix. Désormais alitée, Margot perd ses forces, elle maigrit à vue d'œil, la fièvre la fait délirer. Dans ses instants de lucidité, elle s'accroche à son amant avec une vigueur extraordinaire, dévorant de ses yeux troublés le visage de Charles.
- Mon amour, ne pleure pas, je suis là, j'y serai toujours, dans ton souvenir, je serai immortelle, tu me chanteras dans ta musique…
Maintenant laisse-moi, je ne veux pas que tu me voies dépérir, m'effacer, m'enfoncer dans la mort. Je sais qu'elle est là, qu'elle me guette, je n'ai plus peur, je suis trop mal, je dois partir.
- Non je resterai, mais garderai les plus belles images de toi, j'oublierai cette douleur, cette ignoble maladie, tu demeureras telle que j'ai t'ai vu sur le Pont Neuf, resplendissante d'insolente beauté.

De santé précaire, Esther, sombre dans la mélancolie. Elle se remémore son enfance à Cavaillon, dans la carrière, leur déménagement au Fangas, la tendresse de sa mère, la chevelure hirsute d'Isaïe. L'arrivée de Moïse dans la maison et son cœur qui bat la chamade. Elle se souvient de leur périple pour gagner Bordeaux, puis de la longue traversée sur la Marie Laure. Toute une vie de joies et de douleurs. Elle ne parle plus guère, son regard est souvent vague, elle

respire mal. Lorsque Rebecca vient lui rendre visite, elle a parfois l'impression de se voir dans un miroir, la confusion l'assaille. Elle a des moments de délire, se croit sur saint Domingue en train de faire l'école avec Apolline.
L'empressement de Barton auprès d'elle ne suffit pas à la sortir de sa torpeur. Elle s'étiole, perd totalement l'appétit, ne se sustentant plus que de bouillons clairs. Sa mémoire vacille, elle ne reconnait plus son entourage, elle prend Barton pour Gros, lui dit de se méfier, de rester loin des combats qui déchirent le pays. Rebecca a l'impression de voir sa mère s'effacer doucement. Puis un soir, Esther s'endort sans qu'aucun nouveau soleil ne vienne plus lui ravir la fin de sa nuit.

Cher Samuel,
Maman a rendu son âme à Dieu. Nous avons appris avec stupéfaction l'élection de Faustin Soulouque, cet imbécile analphabète, qui ne s'était même pas présenté aux élections, mon Dieu, il n'y a qu'en Haïti qu'une chose pareille est possible.
Ta fille est heureuse, la mienne est souvent chez elle, elles travaillent ensemble à leur peinture.
Pourquoi ne reviendrais- tu pas toi aussi en France ? La vie y est plus calme et plus douce que dans les Caraïbes. Tu pourrais repartir d'un bon pied, construire une vie plus paisible avec Moïse. Tu connais les chevaux comme personne, il te sera facile de démarrer un élevage ici.
Vends tout et rejoins-nous.
Je t'embrasse tendrement mon frère.
Bordeaux le 14 Novembre 1847.

Anéanti par la perte de Marguerite, Charles Antoine Eugène Bonlafitte, se laisse gagner corps et âme par la révolte, il devient assidu aux cercles révolutionnaires et néglige ses études. Les artistes, pour la plupart, Lamartine en tête, prennent fait et cause pour

le peuple, ils suivent les étudiants et les ouvriers dans leur lutte pour davantage de justice sociale.
Guizot, le chef de gouvernement de Louis Philippe fait interdire les banquets.
Malgré tout, un banquet reste prévu pour le 19 février. Le 14 le préfet de police réitère l'interdiction. Le banquet est reporté au 22. Dans le National, journal d'opposition, Armand Marrast appelle les parisiens à manifester ce jour-là. Au matin, les étudiants se regroupent au Panthéon et rejoignent les ouvriers place de la Madeleine. Les élèves du conservatoire participent à la manifestation. La foule marche vers la Chambre des députés criant à gorges déployées « Vive la réforme ! À bas Guizot ! Vive la république ! ». Dans l'après-midi, Louis Philippe décrète l'occupation militaire de Paris. Trente mille hommes d'arme, augmentés des quarante mille de la garde nationale, prennent position dans les points stratégiques de la capitale.
La population est en émoi, l'agitation gagne, la rumeur d'une révolution secoue la bourgeoisie, certains quittent Paris pour la campagne, l'orage gronde sur la couronne.
Louis Philippe se défait de son ministre Guizot et le remplace par Molé, partisan d'une réforme électorale. Ceci apaise un peu la révolte. Le 23 dans la soirée, les Parisiens sont dans la rue, satisfaits de la décision du roi, ils défilent avec torches et lampions, huant Guisot, criant de joie, chantant victoire. La foule est surexcitée. Boulevard des Capucines, le 14e régiment d'infanterie de ligne barre la rue, un manifestant porteur d'une torche s'approche du cordon en invectivant les militaires. Un officier, se sentant menacé, tire sur lui. Aussitôt, la fusillade éclate, laissant sur le pavé cinquante-deux morts.
On met les cadavres sur des charrettes qui parcourent Paris, le tocsin sonne pour annoncer le massacre, l'insurrection reprend de plus belle. Les rues se couvrent de barricades, il y en plus de mille dans

toute la ville. Les insurgés pillent les armureries, la garde nationale se range de leur côté.

Charles est pris de furie, en compagnie d'ouvriers, de boutiquiers, de petits-bourgeois et d'autres étudiants, il érige une barricade. Ils défont la chaussée, entassent pèle mêle pavés, mobilier jeté des fenêtres, ils sont une cinquantaine armés de fusils, de pistolets, de frondes et d'armes blanches hétéroclites.
Face à eux, les militaires ont roulé un canon. D'autres révolutionnaires rejoignent leur petite troupe, ils sont désormais peut-être cent vingt ou cent cinquante, ils scandent la Marseillaise, le ça ira. Des enfants aussi participent, jettent des pierres à la soldatesque. La barricade ne fait pas loin de deux mètres de haut sur toute la largeur de la rue. Un officier fait donner du canon, le boulet passe trop haut et va éclater plus loin. Des hommes sautent la barricade, courent sus aux soldats, ils parviennent à renverser la pièce d'artillerie la mettant hors d'usage, trois hommes y laissent leur vie. La fusillade est incessante, les enfants rechargent les fusils et les passent aux adultes femmes et hommes, cachés ou dressés sur le barrage.
Les soldats donnent l'assaut, une escouade court vers la barricade baïonnette au fusil, le premier rang tombe sous les balles des insurgés, la seconde vague hésite, l'officier leur crie l'ordre de poursuivre, deux tiers des assaillants se trouvent sur le carreau, les autres battent retraite. Les révoltés crient victoire, ils hissent un drapeau tricolore. Charles, un autre homme et deux femmes se précipitent pour ramasser les armes laissées à terre par les militaires, ils remontent aussitôt sur la barricade, un fusil claque et une des deux femmes reste morte sur les monceaux de détritus du barrage. Le capitaine fait redresser le canon et ordonne un nouveau tir, celui-ci fait mouche, la barricade s'effondre en partie.
Le capitaine gueule :
- Débarrassez moi la rue de ces gueux, en avant, pas de quartier !
Charles prend la tête des insurgés, sabre au clair, criant lui aussi :

- La justice pour tous, plus de vote censitaire, mort aux royalistes. Pour la république !
L'affrontement est terrible, sur la barrière une jeune femme dépoitraillée chante la Marseillaise tenant haut le drapeau tricolore. L'escouade des soldats se rue sur les révoltés, la bataille est une mêlée confuse, beaucoup tombent d'un côté comme de l'autre.
- Ah ! Capitaine, laissez les armes, rangez-vous du côté du peuple, vous n'avez que faire du roi et de sa clique !
- Jamais, maudits mécréant ! Pour Orléans !
Charles manque d'expérience, mais se bat comme un lion, il sent à peine le sabre de son adversaire lui traverser le corps et, d'un coup furibond, il tranche la gorge de l'officier. Ils s'effondrent tous les deux mêlant leurs sangs sur la chaussée défoncée. Les soldats privés de commandement jettent leurs armes à terre et rallient la populace.

Le 24, le roi débordé par les évènements appelle au gouvernement Odilon Barrot, puis il abdique en faveur de son petit-fils âge de seulement neuf ans, confiant la régence à la duchesse d'Orléans qui se rend au palais Bourbon pour faire investir son fils. Louis Philippe quitte précipitamment Paris. La Chambre des députés est majoritairement favorable à la régence mais l'extrême gauche refuse toute compromission avec la monarchie. La foule envahit la salle et les républicains, maris par l'échec de 1830, constituent un gouvernement provisoire. Alphonse de Lamartine proclame la seconde république.

Les Bonlafitte ont fait rapatrier le corps de Charles, les funérailles ont lieu le mercredi premier de mars 1848, il y a foule, on met en terre le garçon comme un héros, martyr de la seconde république naissante. Rebecca est d'une tristesse désespérante, son époux accuse le coup et pleure intérieurement la disparition de son fils. Il passe des heures seul dans son bureau à se rappeler les débuts musicaux de Charles. Sa sœur s'est réfugiée chez sa cousine à Léognan,

elle y pleure la mort du frère qu'elle aimait tant, Viviane la console du mieux qu'elle peut, elle aussi très affectée par le décès de son cousin. Lucien les emmène se promener dans les vignes à cheval. Mais c'est dans l'atelier, que finalement, Marie Louise reprend petit à petit le dessus. Elle fait un portrait de Charles d'après les dessins qu'elle avait fait de lui avant son départ pour la capitale.
Le 20 mai, la frégate « Pomone » fait escale au Port de la Lune, y laissant le courrier.
La réponse de Samuel parvient à sa sœur.

Ma bien aimée Rebecca,
J'ai bien reçu ta lettre. La mort de maman m'a profondément affectée, c'était une femme magnifique. La vie ici va comme elle peut, le commerce équestre perdure dans des conditions qui ne sont pas si mauvaises. La venue au pouvoir de ce nègre n'a pas modifié nos conditions de vie. Mais la France nous assassine de dettes.
Moïse a vingt-sept ans, il est fiancé avec la fille d'un commerçant des Cayes, le mariage ne saurait tarder. Ta proposition de nous faire revenir en France prouve toute l'attention que tu as de nous, cependant nos vies sont ici. Nous sommes attachés à cette terre, si ingrate soit-elle. Eléonore, la fiancée de Moïse est métisse comme lui, et puis Jacinthe n'a pas envie de quitter l'île. En réalité, moi non plus, je suis bien ici, j'y mourrai et mes restes seront enterrés dans la propriété familiale. Depuis trois jours, je suis mal fichu, j'espère que cela va vite passer.
Ton frère qui pense bien à toi.
Haïti le 10 de février 1848.

Une seconde lettre est destinée à Viviane.

Ma très chère sœur,

Notre père n'aura pas survécu longtemps à sa mère, il est parti d'une mauvaise fièvre en quelques semaines, nous l'avons enterré près du grand-père.
Je suis bienheureux que la vie te sourit. D'après notre tante, ton mari est brave homme, tant mieux. J'aimerais voir le petit Raymond, toi qui paraît-il fait merveille dans l'art, fais moi parvenir quelque portrait de ta famille.
Je n'ai pas le courage de venir jusqu'à Bordeaux, le voyage est long et périlleux.
Avec le décès de papa, j'ai dû prendre les rênes de notre haras. Je suis un Haïtien, comme ta mère. Nos pieds sont collés à cette île, les politiciens y sont pitoyables, nous en avons désormais l'habitude et ni les ouragans, ni les séismes ne nous déracinerons.
Nous ne sommes qu'une petite république mal assise, entourée de prédateurs, l'esclavage, qui perdure dans les autres îles, nous fait une concurrence effrénée et déloyale, mais nous survivrons. .
Toi, tu es française et tu y as adjoint un peu de ce sang créole qui te rend si jolie.
Reste fière de tes origines, de ton sang noir, n'aie jamais honte de tes belles couleurs, n'oublie jamais que ta mère est née esclave. J'espère qu'un jour cette infamie sera définitivement abolie, par la république où tu demeures désormais.
Je t'aime Viviane.
Moïse Gros.
Haïti le 14 de mars 1848.

Déposé SGDL 2022
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook. Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.